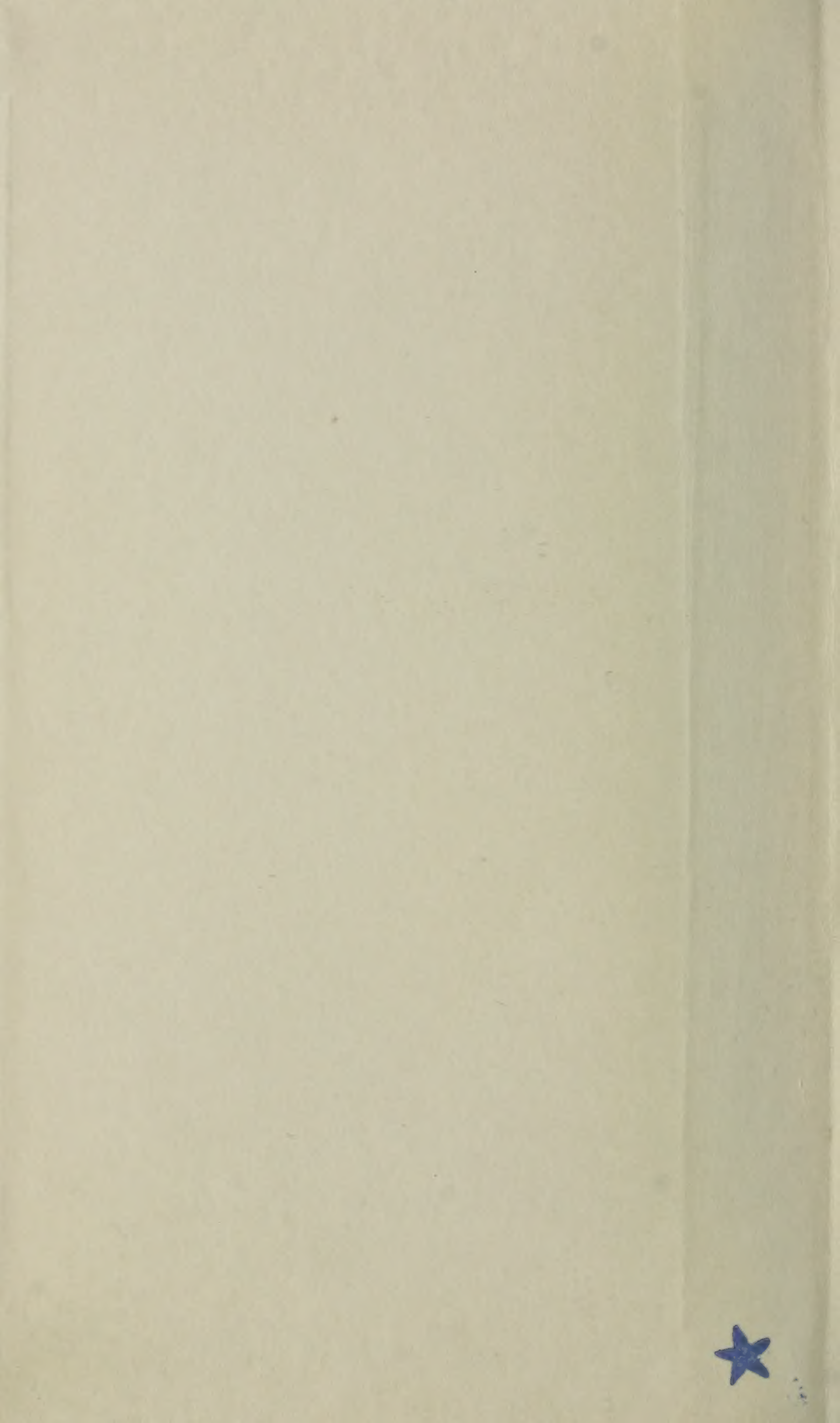


U d'/of OTTAWA
39003000411750



L'INTELLECTUEL

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Les Sentiments généreux. 1912, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . **5 fr.**

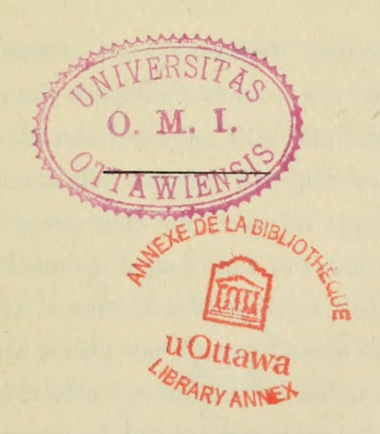
AVR 16 1973

L'INTELLECTUEL

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET MORALE

PAR

A. CARTAULT



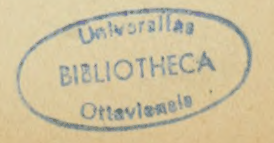
PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1914

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptatio
réservés pour tous pays.





BF
122
.C3 I
1914

L'INTELLECTUEL

CHAPITRE PREMIER

L'ANCIENNE ÉDUCATION UNIVERSITAIRE

Le plan d'études. — L'éducation universitaire, telle qu'on la pratiquait dans les Lycées il y a un demi-siècle, était franchement intellectuelle. Elle l'était dans son principe même, puisqu'elle reposait non pas sur une routine léguée par les âges, mais sur ce qu'on appelait excellemment un plan d'études, lequel était raisonné. Ce plan formait un tout; on le sentait si bien qu'on n'accordait guère la permission de passer une classe et qu'on engageait vivement les élèves faibles à redoubler; il fallait s'assimiler en entier ce qu'il contenait pour en éprouver les effets bienfaisants; on ne l'avait pas encore découpé en tranches, à l'usage des gens pressés et des déserteurs résignés à rester incomplets; il était l'expression d'une conception pédagogique réfléchie et représentait la somme d'instruction qu'on jugeait nécessaire pour que celui qui en était muni pût

jouer un rôle de premier rang dans la vie et ne fût inférieur à rien. Tel était le programme et le but.

On faisait également preuve de saine pédagogie en reconnaissant l'importance du temps : on proportionnait l'enseignement à l'éveil progressif des facultés de l'esprit, qu'il est absurde de vouloir utiliser avant qu'elles ne soient nées ; l'instruction secondaire, suite naturelle de l'instruction primaire distributrice des premières connaissances, ne commençait sérieusement que vers dix ou onze ans et se prolongeait jusqu'à dix-huit ou dix-neuf, c'est-à-dire que les maîtres disposaient à leur aise de la période féconde où l'intelligence s'ouvre et se forme et n'avaient besoin de rien précipiter. Aujourd'hui, le baccalauréat étant fixé à seize ans, presque à quinze, grâce aux dispenses, ils assistent impuissants au défilé rapide dans les classes de générations trop jeunes et leur fonction devient illusoire. On n'entre au Lycée qu'avec l'impatience d'en sortir ; les parents regardent le séjour, très abrégé, sur les bancs comme une formalité ; ils ne disent plus : « Il faut que mon fils fasse ses études », mais : « Il faut qu'il les ait faites », ce qui est bien différent.

Les trois langues classiques. — La base de l'enseignement, c'étaient les trois langues classiques, grec, latin, français, conviées à cet honneur, non par un caprice arbitraire, mais parce qu'elles représentent la culture occidentale dans sa continuité, et soudées ensemble étroitement. On ne faisait point de linguistique ; celle-ci, encore peu vulgarisée en France, était réservée à l'enseignement supérieur et c'était une vue pédagogique judicieuse que de ne

pas tout confondre; on n'examinait point la transformation matérielle des mots suivant les lois de la phonétique ; on considérait les trois langues en tant que moyens divers de l'expression de la pensée, et cela était très intellectuel, puisque la pensée ne prend d'abord naissance en nous, ne se communique ensuite aux autres qu'en se formulant et ne fait qu'un avec sa forme. On s'efforçait de pénétrer ce qu'on nommait alors le génie des trois langues, c'est-à-dire leur caractère propre et leur originalité en tant qu'instruments de la conception. Or l'apprentissage de leurs syntaxes, la traduction de l'une par l'autre faisaient immédiatement apparaître des divergences dans le fonctionnement de l'intelligence ; lorsqu'on tentait de transposer une phrase du latin en français ou réciproquement, avec le maximum de fidélité possible, il sautait aux yeux que cette fidélité était très infidèle ; la traduction littérale n'aboutissant qu'à l'informe, parfois au non-sens, on cherchait des équivalents ; ces équivalents n'existaient pas toujours ou n'étaient qu'approximatifs ; l'importance relative que l'ordre latin donne aux mots ou disparaissait en français, ou ne pouvait parfois s'indiquer que par des tournures qui l'exagéraient. En comparant le texte avec la traduction la plus exacte, on voyait que ce n'était pas la même pensée sous deux formes différentes, mais deux pensées légèrement différentes sous des formes analogues ; on en concluait que non seulement les Grecs et les Latins ne s'exprimaient pas absolument comme les Français, mais qu'ils ne pensaient point tout à fait de même, qu'il y avait eu au cours des siècles une évolution de la pensée tout autant

que de la langue, la pensée étant plus synthétique, plus concrète chez les anciens, plus analytique, plus abstraite chez nous. C'est ainsi que la traduction, qui en apparence n'avait pour objet que de substituer des mots à d'autres, devenait une étude de l'esprit humain dans ses divers modes de manifester l'idée.

Naturellement elle exigeait la prise en considération du style de chaque auteur, qu'il s'agissait de reproduire autant que possible dans un autre idiome. Le style, c'est l'usage personnel que l'écrivain fait des ressources communes de la langue en organisant, en déterminant, en colorant sa pensée. Il n'y a pas plusieurs manières de dire la même chose, mais diverses façons de concevoir la même chose et c'est cette diversité de conception qui définit le style. L'ample période de Cicéron se compose d'un certain nombre de membres groupés autour d'un noyau principal, qui lui sont subordonnés et qui se subordonnent entre eux ; elle forme un tout grammatical et rythmique, dont chaque partie a sa place assignée et concourt suivant sa valeur à l'effet total. Ce n'est point là une simple construction esthétique. Cicéron pense largement, par ensembles vastes et harmonieux ; chez lui l'idée fondamentale ne jaillit point isolée ; elle apparaît immédiatement complexe, accompagnée de toutes les idées accessoires, qui la complètent et qui sont assujetties au mouvement général, agencées, disciplinées, diluées dans une abondance de mots, dont les nuances de sens sont parfois imprécises, à peine perceptibles. Sénèque, lui, pense par saccades et égrène des traits, se concentre dans un mot incisif et, pour que ce mot

déploie toute son énergie, l'indispensable appoint des éléments peu significatifs est réduit au strict minimum ; son style éblouit comme les éclats d'un phare à éclipses, qui se succèdent à une allure pressée et émettent dans le même temps la même quantité de lumière ; il supprime les passages ; tout est sur le même plan ; rien ne se subordonne. Tandis que la pensée de Cicéron est en rapports liés, en contours arrondis, manœuvre par masses suivant une tactique enveloppante, que sa véhémence même se gradue en gammes montantes et descendantes, celle de Sénèque procède par tranches menues, sans lien entre elles ; on dirait des soldats en ligne, ramassés sur eux-mêmes et présentant la pointe. On se rend compte de tout cela à la lecture des textes, mais combien plus nettement, quand on essaie de le faire sentir dans une langue étrangère ! Et la leçon intellectuelle qui en résulte, c'est que les hommes ordinaires s'expriment à peu près tous de même, parce qu'ils pensent à peu près comme leurs voisins, sans originalité et sans relief, en répétant ce qu'ils entendent, tandis que les écrivains de race ont chacun leur style, parce qu'ils pensent par eux-mêmes ; le style ne se plaque point sur la pensée ; il fait corps avec elle.

Les trois littératures classiques. — La connaissance des trois langues classiques était du reste immédiatement utilisée, pour prendre contact direct avec les littératures grecque, romaine, française, dont elles ont été le support ; ces littératures forment une suite naturelle dans le développement de l'esprit humain, se tiennent logiquement et s'expliquent les unes par les autres ; s'initier aux idées

qu'elles représentent, saisir pourquoi et comment ces idées s'étaient transmises de siècle en siècle et de peuple à peuple, tel était le champ ouvert devant nous ; si elles ont subsisté, c'est qu'elles sont fondamentales pour l'intelligence et que, se dépouillant peu à peu des contingences particulières, elles sont devenues des vérités générales accessibles et nécessaires à tout homme en tant qu'homme. La pensée grecque apparaît comme le premier épanouissement sur le sol d'Europe de l'intelligence libre créant avec une admirable fécondité et un sens pénétrant des catégories les genres qui correspondent à son expansion tout entière, poésie épique, élégiaque, lyrique, tragédie, comédie, prose historique, oratoire, philosophique et scientifique ; ces genres ont subi des modifications, l'épopée s'est éteinte, mais les grandes lignes demeurent. Sortie des entrailles d'une nation profondément originale, la littérature grecque est tout imprégnée de sa vie religieuse, philosophique, sociale, politique, mais en même temps elle exprime des idées assez universelles pour que de tout temps l'homme, quel qu'il soit, s'y reconnaisse. Quand les Romains, fortement caractérisés eux aussi, mais qui n'étaient pas faits pour créer dans ce domaine, s'en sont épris et ont résolu de se l'approprier, ils ont commencé par la filtrer, c'est-à-dire qu'ils ont éliminé tout ce qui, étant local et passager, ne répondait à rien pour eux, en conservant ce qui était compréhensible pour une autre race ; ils y ont introduit l'ordre, la clarté, la discipline, la régularité, qui faisaient le fond de leur nature, mais qui sont des éléments intellectuels. Les bergers de Virgile ont

perdu la saveur de terroir de ceux de Théocrite ; leur individualité, le milieu, le paysage composés de traits hétérogènes ne se définissent plus nettement et flottent dans l'irréel ; mais leurs idées, leurs sentiments sont encore vivants pour nous, parce qu'ils sont humains. La littérature romaine, c'est la littérature grecque ayant pris une figure nouvelle, dépouillée de ce qu'elle avait de spécifique, mise au point pour fournir une base de culture générale.

L'un des pôles de notre ancien enseignement secondaire était l'antiquité, l'autre le dix-septième siècle français. La littérature du Moyen âge, non l'histoire, était à peu près passée sous silence. A cela il y avait une raison péremptoire, c'est qu'elle n'était pas encore découverte. Quelques savants, il y a cinquante ans, l'entrevoyaient, mais, avant Gaston Pâris et Paul Meyer, avec quelles lacunes et quelles erreurs ! Les textes n'étaient point publiés ou l'étaient pitoyablement. De quelles sources étaient sortis, comment avaient atteint leur apogée les Chansons de geste et les Romans de la Table Ronde, on ne le soupçonnait pas. D'ailleurs, eût-elle été mieux connue, elle aurait éprouvé quelque peine à prendre une place importante dans le plan d'études, dont elle eût dérangé la conception maîtresse et la direction rectiligne. Elle est spéciale. Quant à l'élément chrétien qu'elle contient et sur lequel repose en partie la civilisation moderne, il suffisait de le puiser dans Bossuet, qui se rattache sans intermédiaire aux Pères de l'Église. Passant donc par-dessus le Moyen âge, terrain vague et inexploré, on arrivait au moment où la pensée antique renaît et où sur elle se greffe la pensée

des temps nouveaux. Encore ne s'appesantissait-on point sur le seizième siècle, qui est un siècle d'émerveillement à l'aspect de l'antiquité retrouvée, de débrouillement enthousiaste, mais tumultueux, d'efforts généreux, mais souvent manqués pour restituer la belle ordonnance classique. On était pressé d'atteindre l'époque des résultats, capable d'offrir à l'intelligence des aliments d'une pureté sans mélange. « Enfin Malherbe vint », répétaient encore nos maîtres avec conviction et l'on abordait les écrivains du dix-septième siècle, qui, s'inspirant de la pensée gréco-romaine, faisaient pour elle ce que les Romains avaient fait pour la pensée hellénique et en dégageaient ce qu'approuve l'éternelle et universelle raison. Le grand siècle, comme on l'appelait, était livré tout entier à notre curiosité; il est grand en effet parce que c'est une période où l'esprit, parvenu à un équilibre intellectuel, qui lui semble définitif, croit toucher le but, n'avoir plus qu'à prendre conscience de lui-même et à se manifester magnifiquement. Si diverses que soient ces manifestations, ce qui en fait le trait commun et l'unité, c'est qu'elles réalisent le principe prosaïquement, mais justement formulé par Boileau, qui n'est pas le maître de l'œuvre, mais qui en a saisi et proclamé le sens intime :

Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Descartes détermine les moyens de bien conduire sa raison et trace la méthode qui la met en possession de la vérité. La Rochefoucauld raisonne sur les mobiles des

actions humaines. Les héros de Corneille raisonnent pour fixer, parmi les incertitudes de la nature, le devoir. Pascal tente une démonstration rationnelle de la vérité de la religion. Bossuet raisonne avec un dogmatisme superbe sur la vanité des choses et sur l'enchaînement providentiel des grands événements de l'histoire. Fénelon, dans le *Télémaque*, raisonne sur le meilleur gouvernement. Boileau raisonne sur les limites des genres et sur les règles de la création littéraire. Molière raisonne sur les défauts des hommes et condamne ce qui n'est pas conforme à la mesure et au bon sens. Je ne dis pas qu'on raisonne toujours d'une façon impeccable, mais jamais la raison n'a été si splendidement glorifiée. En la prenant comme guide, le dix-septième siècle pouvait se figurer qu'il construisait sur le roc et qu'il avait atteint l'immuable. Il ne se trompait qu'à moitié, puisqu'il a laissé des œuvres impérissables. Il se faisait pourtant illusion en croyant avoir épuisé toutes les ressources de l'esprit humain. Il finit et tout est remis en question : l'instinct naturel, l'imagination, l'individualisme reprennent impétueusement leurs droits. Comme le seizième siècle, le dix-huitième est un siècle de recherches ardentes et passionnées et la préparation inquiète du monde actuel. On ne nous initiait qu'avec prudence à ce mouvement et on ne nous y jetait pas à l'aventure, parce qu'on ne trouvait pas d'œuvres aussi arrêtées de forme, aussi parfaites qu'à l'époque précédente et parce qu'il eût été dangereux d'enfiévrer de jeunes intelligences encore naïves d'idées fécondes sans doute, mais contestables dans

certaines parties et qui veulent être jugées avec maturité. Vers ces idées, du reste, nous nous portions irrésistiblement. On savait bien que, si les bibliothèques réglementaires n'accueillaient que les livres classiques, les pupitres des écoliers en abritaient de plus récents et de plus audacieux.

On a pu trouver ce programme étroit : il n'embrasse point toute la culture humaine, mais il était fortement intellectuel ; il n'était pas fait pour la vie entière; il fournissait à la jeunesse un fondement sur lequel c'était à la vie de bâtir ; c'est à la jeunesse naturellement bouillante et fougueuse qu'il faut révéler les droits de la raison.

Le culte des chefs-d'œuvre. — La matière de l'éducation universitaire résultait d'un choix mûrement étudié ; dans le vaste ensemble des littératures classiques on en faisait un autre encore plus limité, les chefs-d'œuvre, ceux surtout qui ne sont pas seulement des manifestations grandioses de la pensée, intéressants par leur valeur intrinsèque, mais qui expliquent la marche de cette pensée et jalonnent la route. L'enseignement secondaire avait le culte des chefs-d'œuvre ; c'est avec eux qu'on nous mettait sans tarder aux prises. On nous les faisait épeler, pour ainsi dire ; on meublait notre mémoire des passages saillants, qui s'y gravaient pour toujours, qui restaient vivants sous les couches des connaissances successives déposées par la vie, conseillers souvent sublimes qui ne se taisaient jamais et dont on aimait à entendre la voix jusque dans la vieillesse. Les modestes livres d'écoliers, de mine indigente, mal imprimés, maculés d'encre, salis par l'usage,

contenaient des trésors; c'étaient, habillés en mendiants, des millionnaires; on leur donne actuellement un aspect plus engageant; on n'a pas tort; il faut veiller toutefois à ce qu'une couverture riche ne revête des pauvretés. A peine notre intelligence commençait-elle à avoir soif d'apprendre, qu'on lui donnait pour aliments les productions du génie. Pédagogie paradoxale en apparence, qui en réalité visait par le moyen le plus sûr et le plus rapide au perfectionnement et qui était la manière forte. Le puéril abonde chez les esprits jeunes; il n'y a point d'intérêt à l'entretenir; la médiocrité est l'état naturel de la plupart des hommes ; le médiocre, qu'ils abordent de plain-pied, les y enracine ; or le problème est de les en faire sortir dans la mesure du possible; le chef-d'œuvre les élève au-dessus d'eux-mêmes. Lorsqu'on ne s'est pas familiarisé dès l'enfance avec les chefs-d'œuvre antiques, on ne se porte guère vers ceux de la pensée moderne. Cela est très sensible dans la vie ; les hommes qui n'ont pas eu cette révélation pendant les années de Lycée continuent à ignorer l'excellent et se contentent du courant et de l'inférieur. Une fois initié, on trouve le reste fade. On dira : que peut y comprendre un élève, un débutant? On l'avertit; il ne tarde pas à éprouver par lui-même qu'il est en présence de quelque chose de supérieur; or toute grandeur inconnue frappe d'abord, attire et promet; on serait humilié de rester indifférent; ce serait un aveu d'incapacité. En outre le véritable chef-d'œuvre est simple; il n'est point rébarbatif, abstrus, compliqué ; ce sont les sentiments constitutifs de l'âme qu'il exprime. Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour

se sentir ému des adieux d'Hector et d'Andromaque. Il est facilement accessible et il est plein ; on ne va pas du premier coup jusqu'au fond ; peut-être n'y va-t-on jamais. Si la jeunesse y trouve de quoi satisfaire sa curiosité émerveillée, l'intelligence mûrie, au progrès de laquelle il a largement contribué, y découvre du nouveau ; il n'ennuie que les sots, n'ayant rien de commun avec eux ; on ne se lasse pas de le fréquenter, parce que cette fréquentation est de plus en plus féconde ; on s'abreuve à une source intarissable, dont les eaux, délicieuses de prime abord, deviennent par la suite plus capiteuses et plus réconfortantes ; il semble que le chef-d'œuvre évolue et vieillisse avec nous. Préparer les élèves à le comprendre et les initier, telle était la tâche maîtresse du professeur et cette tâche ne cessait point d'être, même pour lui, profitable et neuve.

L'éducation esthétique. — Les chefs-d'œuvre classiques, étant l'expression de hautes pensées et de grands sentiments sous une forme parfaite, servaient à l'éducation du goût, éducation qui ne se faisait point par des préceptes abstraits et l'absorption des Poétiques. Ces traités fabriqués d'après les chefs-d'œuvre ont quelque chose de sec et, quand ils sont écrits par des esprits médiocres, de mesquin. Pour faire comprendre le Beau, il n'y a rien de tel que de mettre directement en contact avec lui. La jeunesse, avec ses facultés qui s'éveillent, sa sensibilité toute fraîche, en reçoit une impression si vive, l'accueille avec un enthousiasme si débordant, que c'est un charme de le lui faire connaître. Elle a une franchise, une sincérité

d'émotion qui ne se retrouve point plus tard ; mais, si elle est prompte à l'admiration, elle ne sait pas, elle se méprend, elle peut s'égarer. On la guidait donc, avec un parti pris résolu, vers ce qu'elle n'eût point cherché d'elle-même, le Beau intellectuel. Il n'est pas exact de dire avec Boileau : « Rien n'est beau que le vrai » ; mais le vrai peut être très beau. C'est par le commerce avec les modèles classiques et en les commentant qu'on formait le goût. Ce goût n'était point timide, puisqu'on lui laissait sentir l'ardeur de la passion racinienne et parfois l'enchantement des grandes envolées de l'imagination romantique. Mais en général on concentrait l'attention sur les beautés sévères, les autres plus sensuelles devant se révéler assez tôt d'elles-mêmes. Des génies qui ont dépassé la mesure classique on nous parlait peu ; mais on mettait sous nos yeux ce qui caractérisait l'esprit français formé à l'école des Grecs et des Romains. Et ce qu'on nous faisait admirer était réellement admirable, la simplicité, la grandeur, la noblesse vraie, la clarté, le bel ordre logique, la perfection consciente ne laissant rien au hasard, évitant l'excessif et le pompeux, la correction élégante, la finesse, la véhémence de la raison sûre de vaincre, les sentiments élevés exprimés dans une langue qui sonnait purement. Sans doute il était d'une pédagogie judicieuse de nous montrer d'abord tout le prix de qualités qui sont celles de notre race, qui sont surtout intellectuelles, dont la valeur ne s'estime suffisamment haut qu'à la réflexion, tandis que les autres plus voyantes s'imposent d'elles-mêmes et mettent en jeu des facultés spontanées, indépen-

dantes, l'imagination, la sensibilité, sur lesquelles on a peu de prise.

L'éducation morale. — Parmi les chefs-d'œuvre il y en a qui ne sont pas seulement l'expression du Beau, mais qui sont empreints d'une saine moralité ; de ceux-là on faisait nos compagnons familiers et il y avait encore là un choix volontaire. On ne descendait pas aux scrupules exagérés des éditions *ad usum Delphini ;* c'était pourtant par ses beaux côtés et non par ses tares qu'on nous faisait connaître l'âme antique, ce qui n'était point la défigurer. On ne nous donnait pas en spectacle la subtilité sceptique, la vanité des Grecs, la corruption brillante de l'époque hellénistique et nous ne soupçonnions les débauches de la Rome impériale que par les attaques des satiriques. En revanche, l'image de la vertu apparaissait de toutes parts et nous ne lisions pas une page sans la rencontrer. Dès que nous commencions à voir clair dans une phrase latine, c'était le fameux *Selectæ e profanis*... qu'on mettait entre nos mains. Or le *Selectæ* était un long recueil de préceptes moraux appuyés d'exemples grecs et romains, où l'anecdote faisait retenir la leçon : le patriotisme, l'amour de la liberté, le désintéressement, le respect de la foi jurée, le courage porté jusqu'à l'héroïsme, le sacrifice de la vie pour les nobles causes, la générosité envers les vaincus, l'obéissance à la loi, l'estime des bonnes mœurs, la condamnation des mauvaises, la piété filiale, le culte du foyer, toutes les vertus pratiquées par des hommes illustres se présentaient à nous glorifiées ; si les premières impressions de l'enfance sont les plus du-

rables, celles-ci n'étaient-elles pas faites, en s'emparant si tôt de nos esprits, pour fonder en nous inébranlablement, avant tout enseignement théorique, la moralité ? Il en était ainsi pendant tout le cours des études ; chaque écrivain apportait une direction morale. L'*Énéide* de Virgile nous montrait un homme énergique, ayant foi dans son destin, luttant avec opiniâtreté contre les obstacles et finissant par en triompher, non point pour des intérêts vulgaires, mais pour sauver un peuple et rendre possible la grandeur romaine. Quel exemple de courage viril et quelle récompense pour la vertu ! Horace, avec son bon sens lucide, nous prêchait l'appréciation calme des choses, l'organisation de la vie dans la modération des désirs, le contentement de peu ; il nous proposait comme idéal la sérénité du sage, qui s'est mis au-dessus des futilités de l'ambition et de l'embarras des richesses, dont le souci principal est de s'améliorer par l'examen quotidien de conscience et le conseil des bons livres. Sénèque nous initiait à la vertu stoïque, qui brave la douleur et le tyran et fait de chacun de nous un héros silencieux, replié sur lui-même, défiant la brutalité du sort. A combien de générations Tacite n'a-t-il pas inspiré la haine du despote et les vertus républicaines ? Voilà sur quoi insistaient des maîtres, qui étaient d'honnêtes gens, pénétrés de ce qu'on doit à l'enfance. Prise à ce point de vue, l'étude de l'antiquité était une revue perpétuelle des vérités morales et une excitation à leur mise en pratique. Quant aux auteurs du dix-septième siècle, ce n'est pas seulement la raison qu'ils exaltent. La préoccupation

morale est partout, même chez ceux qui ne font point profession de moralistes. On composerait sans peine avec des extraits de nos grands écrivains une morale complète, vivifiée cette fois par l'inspiration chrétienne.

Les humanités. — Recevoir par l'intermédiaire des chefs-d'œuvre cette triple éducation intellectuelle, esthétique, morale, c'est ce qu'on appelait faire ses humanités. La chose a disparu et le mot paraît suranné ; il est beau, plein de sens et, comme il risque de n'être plus compris, il convient de mettre en pleine lumière ce qu'on entendait par là : faire ses humanités, c'était s'assimiler ce que les grands écrivains grecs, latins et français ont déposé dans leurs œuvres de plus général, ce qui intéresse l'homme parce qu'il est homme, indépendamment du moment où le hasard l'a fait naître, ce qui vaut qu'on le garde pour se constituer une instruction et une conscience. On ne faisait nulle part à la curiosité philologique et archéologique ; nous ne savions guère dans quelles conditions les textes anciens nous ont été transmis ; après avoir vécu sept ou huit ans avec les Grecs et les Romains, nous connaissions mal leur vie privée, leurs usages, leurs institutions. Nous admirions les sages décisions du Sénat romain, ce Conseil de rois, et nous possédions les *Catilinaires* et les *Philippiques ;* nous eussions été embarrassés de définir exactement ses pouvoirs dans la constitution ; le Sénat athénien des Cinq Cents restait pour nous encore plus vague. Nous assistions aux batailles navales des Grecs sans nous rendre bien compte de ce qu'était une trière et aux victoires de l'armée romaine sans nous représenter exacte-

ment ce qu'était une légion. Nous savourions le comique de Plaute et la finesse de Térence et nous ignorions à quelles occasions, comment leurs pièces étaient représentées. Il en allait de même pour le dix-septième siècle; en récitant les tirades de l'*Andromaque* de Racine nous ne nous figurions point l'aspect du théâtre sous Louis XIV et le costume des acteurs; Andromaque était pour nous une veuve inconsolable, une mère persécutée par un amour odieux, mise dans l'alternative de renoncer à sa fidélité à son époux ou de voir périr son fils; et c'était là une situation humaine d'un pathétique terrible qui nous émouvait, sans que nous songions au lieu et au temps. Or les Grecs, les Romains et même les hommes du dix-septième siècle ont été très différents de nous; ces différences, des sciences sont nées qui les étudient; elles ont pour but la reconstitution archéologique du passé et elles y réussissent; elles sont intéressantes, légitimes, faites pour alimenter l'enseignement des Universités; mais elles s'attaquent justement au spécial et par suite n'ont pas de vertu éducative générale. Qu'est-il arrivé? Les études anciennes cessant d'être des études humaines pour devenir des recherches particulières, n'ayant plus le support des humanités, sont tombées. Une série de Ministres, tout en protestant de leur vénération pour elles, les ont disloquées par des coups sournois ou brutaux; elles ont perdu leur raison d'être et s'en vont en lambeaux. Pourquoi les Romains plutôt que les Chinois ou les Lapons? Et ce qui triomphe sur leurs ruines, c'est une instruction infiniment plus variée, mais sans âme qui vivifie le tout. Les humanités représentaient

la filiation de la pensée humaine et reposaient sur ce principe : si nous existons tels que nous sommes, c'est que nous avons été nourris de la culture grecque, réglementée et adaptée par les Romains et devenue la culture gréco-romaine, celle-ci accommodée à son tour par les écrivains de la Renaissance et du dix-septième siècle. Par leur substance ainsi élaborée, ce qu'on nommait les humanités étaient des humanités éminemment françaises.

Les connaissances positives. — On se complaît depuis Montaigne à opposer un cerveau bien fait à un cerveau bien plein ; c'est une antithèse, qui séduit par le tranchant du contraste et qui a beaucoup servi ; il ne faut pas trop la presser de peur de ne trouver que des mots : les deux termes peuvent et doivent se concilier. L'intelligence est un organisme qu'il convient avant tout de mettre à même de fonctionner en perfection ; mais elle ne fonctionne pas à vide ; elle travaille sur des connaissances et plus elle est riche de ce côté, plus son activité est féconde. L'important est de ne pas l'écraser sous un amas de connaissances confuses qui l'oppriment. Notre ancienne instruction secondaire avait, semble-t-il, trouvé l'exacte mesure ; elle comportait l'acquisition d'une quantité notable de savoir proprement dit, mais proportionnée ; ce savoir, elle le distribuait d'après des principes qui frappent par leur justesse. Il y avait d'abord l'histoire, des origines aux temps modernes, parcourue dans cet ordre ; or cet ordre était logique, puisque c'est celui des événements eux-mêmes ; il se peut qu'en s'adressant à de très petits enfants il vaille mieux leur conter d'abord ce qui est *le*

plus près d'eux et leur présenter l'histoire à reculons ; cela n'est plus de mise pour des élèves destinés à recevoir un enseignement de longue haleine et auxquels il faut faire suivre le cours naturel des choses ; il n'est pas absurde de commencer par le commencement. On s'efforçait de graver dans la mémoire les faits et les dates. Or les faits sont ce qu'il y a de plus objectif et de moins sujet à discussion ; ils sont la manifestation extérieure de l'activité ; il faut les connaître avant d'en rechercher les causes. En outre ils sont plus à la portée des jeunes gens que les considérations générales. Enfin, groupés dans l'ordre de succession, ils formaient une armature, un cadre solide, qu'on n'oubliait plus et qui était tout préparé pour s'enrichir plus tard d'études approfondies, personnelles, qui se classaient sans peine. A l'exposé de l'histoire on a substitué actuellement la prédication historique ; on apporte aux élèves des vues d'ensemble sur les époques ; mais ces vues sont subjectives ; ce sont celles du maître et ses auditeurs sont trop jeunes pour en contrôler l'exactitude ; ils n'ont qu'à les subir passivement et à les emmagasiner, sans que leur intelligence prenne part à l'opération ; il est à craindre du reste que tout cela ne reste pour eux fort en l'air et ne s'efface vite ou ne produise des bavards décisifs et ignorants ; c'est viande creuse. A côté de l'histoire venait la géographie, assurément moins perfectionnée qu'aujourd'hui, qui pourtant n'était pas une nomenclature aride extraite des livres, mais l'inspection des meilleurs atlas ; nous tracions des cartes et le professeur donnait souvent l'exemple au tableau ; l'enseignement de la géographie

était la représentation concrète du globe terrestre. Les langues vivantes n'étaient point négligées ; avait-on tort de croire qu'une seule bien apprise suffisait à occuper les années de Lycée ? Le but était de mettre un bon élève, à la fin de ses classes, en état de lire un livre anglais ou allemand ; il en résultait qu'en passant du grec et du latin à la langue choisie par nous nous n'étions point dépaysés ; on ne se proposait pas de nous inculquer sans explication quelques douzaines de phrases, fort utiles sans doute pour demander une chambre à l'hôtel ou un billet de chemin de fer, mais avec lesquelles on se familiarise vite dans le pays. En revanche, on nous faisait traduire les œuvres des écrivains, pour l'allemand surtout Gœthe et Schiller ; la langue était considérée comme un instrument qui devait nous servir à pénétrer la pensée germanique et à comprendre, suivant notre carrière, les ouvrages traitant des lettres, des arts, des sciences, de la philosophie. Ce n'est point la conception des écoles Berlitz ; il semble toutefois que ce soit l'important, les voyages ne tenant qu'une place restreinte dans la vie et le Lycée n'étant pas un institut commercial ; la culture d'un peuple se révèle dans ses livres ; c'est elle qu'il faut connaître ; la méthode qui présidait à l'étude des langues vivantes, était, comme pour tout le reste au Lycée, la méthode intellectuelle. Enfin, à côté de l'enseignement approfondi des sciences réservé aux élèves qui s'apprêtaient à suivre cette voie, existait une initiation, qui mettait les autres au courant de ce qu'il est indispensable d'en savoir, quand on n'en fait pas son métier. Et comme alors tout était mesuré et ré-

fléchi, ces notions nous étaient données par des professeurs qui se mettaient à notre portée et qui les rendaient claires, gardant pour d'autres auditeurs l'appareil des démonstrations sévères et approfondies. Voilà ce qu'on apprenait au Lycée de mon temps ; c'était quelque chose ; voilà comment on l'apprenait ; cela peut se défendre.

La liaison entre les éléments de l'instruction. — Cet ensemble de connaissances, de dimensions calculées, qui renfermait le nécessaire, assurait un fonds précieux à ceux qui, sortis du Lycée, continuaient ces études et ne laissait point ceux qui les abandonnaient dans l'état d'ignorance. Elles étaient du reste coordonnées, combinées, rattachées entre elles par l'existence du professeur principal, symbole vivant, qui manifestait l'unité du système. Il méritait ce titre, parce qu'il était chargé de la formation des esprits, tandis que ses collègues avaient surtout à les nourrir, et qu'il imprimait à chaque année de classe sa physionomie propre ; les autres enseignements complétaient le sien et se gardaient de le contredire. Il a succombé, un peu sous la jalousie de ceux qu'on désignait du nom désobligeant d'accessoires et qui ont prétendu soustraire leurs personnes et leurs disciplines à l'humiliation du rang moindre, surtout sous la conception pédagogique nouvelle de l'enseignement en ordre dispersé. On a remplacé la concentration méthodique par l'éparpillement, l'enseignement réuni en faisceau par une juxtaposition de spécialités, s'attribuant une importance égale, qu'on peut additionner mais qui ne constituent point un tout hiérarchisé. Profi-

tant de cette anarchie, les représentants de toutes les branches du savoir qui est infini ont frappé à la porte de l'enseignement secondaire ; beaucoup s'y sont fait admettre et se disputent aigrement la place. La pensée maîtresse paraît avoir été d'y introduire tout ce qu'il est utile de savoir, sans se soucier de cette vérité élémentaire que le contenu ne saurait être plus grand que le contenant. A l'alimentation modérée et rationnelle on a substitué la saturation intensive et les programmes se sont enflés au delà du possible. Naturellement le possible a maintenu ses droits et les examinateurs du baccalauréat se plaignent que les candidats ne sachent rien : disons plus justement qu'ils paraissent ne rien savoir ; ils attribuent leurs mécomptes à une timidité, réelle selon eux, problématique pour leurs juges ; en réalité ils éprouvent un saisissement qui provient de ce qu'ayant à fouiller dans un chaos de connaissances non agglomérées, tirés en sens divers par des spécialistes qui les interrogent sur leur spécialité, ils ne distinguent, ne retrouvent plus rien au fond de leur mémoire uniquement mise en jeu et s'abîment dans la nullité ; nullité apparente et momentanée, puisque, le danger passé, bien des choses remontent à leur souvenir, mais l'exclusion fatale a été prononcée et il ne leur reste plus qu'à pleurer sur les ruines de leur savoir encyclopédique.

L'apprentissage de la pensée. — On apprend à concevoir et à formuler la pensée, deux choses qui ne doivent pas être séparées, comme l'a bien vu Boileau. Faire admirer et comprendre les chefs-d'œuvre, nourrir l'esprit de connaissances positives n'étaient pas les seules préoccu-

pations de l'éducation universitaire ; une autre, la plus intellectuelle sans doute, était d'enseigner à penser et à s'exprimer, c'est-à-dire à utiliser normalement les ressources confuses et les poussées instinctives de l'intelligence. On attendait le moment où l'intelligence suffisamment mûrie et meublée se sent avide et capable de tirer quelque chose d'elle-même et de faire œuvre personnelle, et on la soumettait à des exercices rationnellement gradués. Ce n'était qu'en seconde qu'on nous invitait à ce travail nouveau et nous débutions par des narrations. On ne nous disait point, comme il est actuellement de mode : « Racontez ce que vous avez fait ou vu en telle ou telle circonstance » ; les adolescents agissent fougueusement et réfléchissent peu ; quand on leur demande de communiquer leurs impressions, on les embarrasse, car ils s'aperçoivent qu'ils n'en ont guère et, sauf pour quelques-uns mieux doués et qui devancent l'âge, on n'obtient que des pauvretés mises bout à bout au petit bonheur ; on appelait notre attention sur un événement important, capable de nous intéresser et qui était vraiment un sujet ; on nous indiquait les phases logiques du récit, et notre imagination, après que nous nous étions munis des renseignements nécessaires, se mettait à l'œuvre. Mais c'était surtout en rhétorique que la production de la pensée personnelle prenait tout son développement. La rhétorique n'a pas résisté aux coups des démolisseurs de mots, qui l'ont condamnée sans la bien connaître comme une survivance stérile du passé ; en réalité nous faisions notre rhétorique sans ouvrir un de ces traités de rhétorique, où les anciens et les modernes ont accumulé une

foule de recettes factices qui ne sont qu'un mécanisme vain; les préceptes se réduisaient à peu de chose et on ne nous enseignait que ceux qui sont le fondement même de tout travail intellectuel, à savoir qu'un sujet étant donné il s'agit de trouver, non par une intuition jaillissante qui peut manquer, mais par l'examen réfléchi de ce sujet et par des découvertes bien conduites les idées qu'il comporte, ensuite d'ordonner ces idées suivant la logique de la raison ou de la passion sans rien laisser au hasard, enfin d'exprimer ces idées convenablement, c'est-à-dire suivant les circonstances avec simplicité, avec véhémence, avec poésie. Toute la théorie tenait dans ces quelques lignes ; la grosse affaire était de l'appliquer et pour cette application nous n'étions pas livrés à nous-mêmes, mais guidés judicieusement. On nous proposait un sujet proportionné à nos facultés et à nos connaissances, susceptible par conséquent de nous intéresser et, dans une courte matière dont nous devions respecter la structure, on classait logiquement les points que nous avions à développer ; le champ était assez vaste pour l'originalité et nous n'étions point précipités dans l'arbitraire et l'inconnu. On a honni et plaisanté la rhétorique comme ayant un caractère exclusivement oratoire et ne pouvant engendrer que des parleurs ; il est certain que la forme la plus habituelle de nos exercices était celle du discours, souvent aussi pourtant celle de la lettre. Mais l'intelligence de la jeunesse est concrète ; rien n'est plus excitant pour elle et plus apte à lui faire trouver le ton et le tour appropriés de la pensée que l'hypothèse d'un adversaire qu'il faut convaincre, d'un auditeur qu'il s'agit d'éclairer et de persua-

der, d'un lecteur qu'on veut instruire et charmer ; en face d'un contradicteur aux aguets ou d'un juge menaçant on cherche les arguments les plus probants, on les pèse, car on sait qu'ils peuvent être contestés ; on s'efforce d'avoir raison, de prouver quelque chose, de démontrer une vérité ; on use de tous les moyens qui influent sur l'homme, la véhémence, l'ironie, le pathétique ; il y a là quelqu'un dont il faut s'emparer de haute lutte ou par adresse et on s'y emploie tout entier ; pour un correspondant bénévole qu'on prétend intéresser, on recourt à toutes les finesses de son esprit. Rien n'est plus vivant ; et du reste, dans le cours de l'existence, la pensée utile n'est-elle pas celle par laquelle nous avons action sur nos semblables ? N'est-ce pas en présence d'un interlocuteur que nous nous dépensons avec le plus d'ardeur et de plaisir ? La dissertation, c'est la pensée qui s'édifie à loisir dans la solitude, en colloque avec elle-même ; elle suppose un sérieux, un degré de concentration et d'abstraction qui ne viennent qu'avec une certaine maturité ; on nous y exerçait aussi, mais plus tard, en philosophie. La philosophie, que le second Empire avait par peur basse réduite à la logique et à laquelle sur son déclin il restitua son nom et son domaine, était le couronnement de l'enseignement secondaire ; elle nous révélait qu'il y avait une logique, c'est-à-dire une science de raisonner juste pour atteindre la vérité, une psychologie, c'est-à-dire une science de la nature humaine, une morale théorique, c'est-à-dire un ensemble de préceptes vérifiés pour la conduite de la vie, des problèmes métaphysiques qu'il faut connaître et auxquels, une fois entré dans le

monde des intérêts matériels, on doit réserver des heures de méditation, sous peine de ne mener qu'une existence incomplète et bornée. C'est là-dessus qu'on nous conviait à disserter.

Défions-nous de la tendance à louer le passé ; cependant qu'y a-t-il à reprocher à une méthode qui tendait par des moyens efficaces à ouvrir et à discipliner l'intelligence ? Il n'est pas niable que ces exercices scolaires eussent pour nous un vif attrait ; nous les abordions avec joie et sans ménager nos forces. Il serait ridicule d'exagérer la valeur de ces essais; pourtant, lorsqu'on feuillette les anciens cahiers d'honneur et les Annales des Concours généraux, on en rencontre, signés souvent de noms devenus illustres, qui ne sont pas seulement bien écrits, mais où il y a de l'imagination, de l'éclat, des promesses de talent. Le talent, voilà ce que nos maîtres s'appliquaient à faire éclore, ce dont ils étaient heureux d'encourager les prémices. Sans doute l'originalité qui se cherche est faite de réminiscences ; mais il ne faudrait pas prononcer le mot de centons ; rien n'était plus loin de nous ; nos souvenirs étaient si bien digérés, ils faisaient tellement partie de nous-mêmes que nous les sentions autrement que comme des souvenirs et que nous nous figurions naïvement ne les devoir qu'à nos facultés d'invention. J'ignore ce que ressentent les grands écrivains qui créent une œuvre ; mais j'imagine que nous éprouvions quelque chose d'analogue : car, si c'est une fièvre, nous l'avions ; si c'est un enchantement, nous en jouissions ; si c'est une absorption de l'être, nous étions absorbés. De ces premières tentatives on pas-

sait par un progrès naturel aux œuvres de la maturité ; il n'y avait pas rupture de continuité, mais différence entre les résultats. C'est cet éveil de la pensée qui rendait délicieuses les dernières années de Lycée. Quelle surprise et quel charme que de sentir sourdre en soi des idées et de les exprimer ! C'était la fin de l'enfance purement réceptive, la première sensation du devenir homme, la puberté intellectuelle. Elle était hâtée par le commerce des chefs-d'œuvre, qui suscitent par contagion le travail créateur et l'ambition de faire quelque chose d'approchant ; c'est devant eux que l'artiste prend conscience de lui-même ; le médiocre serait plus facile à imiter ; mais il laisse froid et ne féconde point. Les trésors de hautes pensées et de belles formes n'étaient pas seulement pour nous un objet de contemplation muette et d'admiration ; c'était quelque chose de vivant, qui nous appelait à la vie, et comme des maîtres aimés qui nous faisaient signe et nous invitaient à suivre de loin leurs traces.

La crise du français. — Il paraît qu'à la suite des dernières réformes il s'est déclaré une crise du français. Les uns la dénoncent et s'en affligent ; les autres la nient ; cette divergence est curieuse, puisqu'il s'agit simplement de la constatation d'un fait. Elle provient sans doute de ce que la question n'est pas posée sur son véritable terrain. La formation intellectuelle ayant été amoindrie par l'abaissement de l'âge dans les classes, remplacée par une intrusion torrentielle de connaissances qu'on n'a ni le temps ni la capacité de fondre en soi-même, qui restent extérieures, les élèves sont embarrassés de s'exprimer, parce qu'ils n'ont pas

grand'chose à exprimer ; ils écrivent une langue incorrecte et lâche, parce que c'est celle dont ils usent journellement et qu'ils n'ont point à leur disposition d'autre instrument ; la propriété des termes va naturellement avec la propriété des idées et, quand on n'a pas réfléchi sur la propriété de l'idée, le problème du terme à employer ne se pose pas ; le premier venu suffit ; pour ma part, j'estime qu'ils donnent de leur pensée une idée très exacte ; comme elle est quelconque, approximative et plate, ils la traduisent d'une façon quelconque, plate et approximative. La crise du français n'est que le symptôme d'une autre plus grave, celle de l'éducation de l'esprit.

L'instruction en commun. — L'instruction universitaire est l'instruction en commun ; ici encore dominait le principe intelligent et rationnel, qui était de la pratiquer suivant sa nature et de lui faire rendre tout ce qu'elle pouvait et devait donner. Elle n'est pas une collection de préceptorats individuels ; la comprendre ainsi, c'est lui enlever sa vertu. Confiez trente ou quarante élèves à un professeur unique ; ils ne sont point pareils. Les uns s'intéressent à ce qu'on leur apprend ; ils saisissent vite, ils progressent, s'appliquent avec plaisir et succès ; d'autres n'accueillent l'enseignement qu'avec une indifférence molle ; ils n'en goûtent point l'attrait ; ils comprennent moins bien et, sans être dénués d'une certaine bonne volonté, redoutent l'effort ; d'autres enfin se demandent pourquoi ils sont là ; ils n'ont pas les facultés nécessaires de conception, d'attention ; le travail leur répugne. L'ensemble étant composé d'éléments de valeur inégale, le problème est que chacun partant de sa

place soit toujours en mouvement vers la place supérieure, que les rangs se marquent, que l'élite se dessine. C'est à susciter cette élite, à lui communiquer la force ascensionnelle, que doit se consacrer le maître ; c'est à elle qu'il doit proportionner son enseignement ; ainsi il est lui-même obligé de s'élever et cela entretient, stimule son activité. En même temps il accomplit une bonne besogne sociale ; car ce sera cette élite qui rendra plus tard à la société le plus de services ; il est donc urgent qu'elle atteigne le plus haut degré possible de culture intellectuelle. Mais l'élite ne se sépare point de la masse, en la laissant derrière elle comme un poids mort ; par le fait qu'elle se constitue, elle crée un entraînement général, qui manque à l'éducation individuelle et solitaire, et s'agrège sans cesse de nouvelles recrues. Dans les devoirs scolaires proposés à tous elle fournit les traits principaux du modèle que le professeur montrera comme le but qu'il fallait atteindre ; mettre sous les yeux l'idéal, c'est découvrir à chacun ce qu'il eût dû faire et en quoi il a mal fait ; c'est une méthode autrement féconde que le signalement monotone des fautes individuelles, qui constate la médiocrité sans donner le moyen d'en sortir et, rompant l'unité de la classe, la transforme en une série de colloques isolés sans intérêt pour l'auditoire. En outre les succès de l'élite provoquent l'émulation, sentiment condamné bien à tort par les pédagogues modernes, qui croient lui trouver une vague ressemblance avec l'envie ; l'émulation n'a rien de commun avec l'envie ; elle ne consiste pas à jalouser une supériorité, à vouloir la priver des avantages qui lui reviennent pour se les approprier. Elle

incite tout simplement, en face d'un supérieur, à faire un retour sur soi-même en se disant : « Il n'est pas sûr que mes facultés soient moindres; en tout cas je suis capable d'effort ; il n'y a pas de raison pour que, ce qu'un autre a fait, je ne le fasse pas à mon tour; tout au moins je puis le tenter. » L'émulation est l'éveil de l'activité par l'exemple et le contraire de la paresse qui s'abandonne. Ainsi jadis une classe bien conduite était tout entière en marche; le professeur créait une atmosphère d'ardeur au travail et d'aspiration au mieux ; il pensait se devoir particulièrement aux premiers, tout en veillant à ce que les autres suivissent selon leurs forces et ne s'arrêtassent point. « J'ai payé », dit aujourd'hui le père de famille soutenu par une administration qui n'ose résister, « j'ai payé, mon fils a donc droit à la même somme de soins que ses camarades » ; voilà l'argument brutal et décisif ; mais l'instruction n'est pas une denrée qui se vende à la mesure; le droit n'est pas constitué seulement par l'argent versé ; il l'est aussi par l'aptitude du sujet et le goût du travail. Qui ne veut ou ne peut en profiter ne saurait obtenir le même intérêt que l'élève attentif, qui la fait fructifier. Le père qui fournit une intelligence vive et laborieuse peut prétendre à plus que celui qui n'apporte que le cancre payant. A laisser les meilleurs en souffrance pour se régler sur les plus faibles, le niveau reste très bas et le professeur s'éteint. La loi de l'instruction en commun, comme celle de l'existence en commun, c'est la sélection. Le but de l'ancien enseignement universitaire était de dégager l'élite.

Formation et systématisation. — L'éducateur dispose

d'une puissance formidable : il a sous la main des adolescents, qui sont, suivant l'expression d'Horace, de cire et malléables. Ils sont confiants ; ils ne savent point et il sait ; il parle et ils acceptent. Il peut ou les former en liberté en développant chez eux la personne humaine ou les réduire à n'être que les instruments d'un système ; et ceci est tentant ; on y goûte le plaisir que trouve un ouvrier à fabriquer un outil, avec cette différence en plus qu'on travaille sur des matériaux vivants, qu'on crée un automate qui a l'illusion de penser et d'agir par lui-même et n'est pourtant qu'un mécanisme, dont on est l'âme. La chose demande une habileté consommée; et d'abord le choix du sujet. Il y a des caractères rébarbatifs et qui se méfient ; avec eux rien à faire : ils se cabreraient et se refuseraient. Il y a des natures qui, étant indifférentes à tout, déjouent par là même les procédés de systématisation; ils glissent sur elles sans les entamer et elles demeurent ce qu'elles sont. D'autres sont doux et dociles; ils sont faits pour s'abandonner et sollicitent l'empreinte. Il faut toutefois un art délicat pour les domestiquer. On évite ce qui ressemblerait à une tentative de prise brutale et d'enrôlement forcé ; les idées qu'on leur inculque, on les leur soumet avec un air de sincérité, d'absence de parti pris, en les laissant juges, en leur persuadant qu'on n'a en vue que leur bien. On a soin de les leur présenter sous un biais, qui en rende l'adoption nécessaire, avec assez d'industrie pour qu'ils croient qu'ils les ont trouvées et qu'elles sont leurs. Comme il est impossible d'empêcher que des objections troublantes ne parviennent à leurs oreilles, on

formule soi-même ces objections de telle manière qu'elles soient aisées à réfuter et on en démontre l'inanité. En outre on incline l'intelligence par tout ce qui, sans être intellectuel, a pourtant action sur elle, les habitudes, l'esprit de caste, les traditions, le point d'honneur. Ce sont là travaux d'approche et de consolidation. Quand le sujet est convaincu que ce n'est point par l'influence d'autrui, mais par sa décision propre qu'il a pris son caractère, celui-ci est définitif. Il arrive que l'homme systématisé le soit totalement; il est alors pour la cause qu'il a embrassée un merveilleux champion, incompréhensif de ce qui n'est pas elle et inaccessible à tout scrupule. Le plus souvent la systématisation ne durcit que certaines parties de l'individu, reste superficielle et laisse des couches réfractaires; il y a deux âmes dans le même corps qui cohabitent, sans s'apercevoir qu'elles sont incompatibles et que l'une exclut l'autre; la nature, qui a une force de résistance extraordinaire, conserve ses droits et l'être vivant subsiste à côté de l'être cristallisé. Les hommes les plus systématisés ne le sont pas autant qu'ils le croient de bonne foi. Ainsi, dans *Les Dieux ont soif* d'Anatole France, Évariste Gamelin envoie avec une sévérité farouche ses semblables à l'échafaud; l'auteur, pour mieux rendre le fanatisme révolutionnaire détestable, a même pris plaisir à ne lui faire guère condamner que des innocents; ce bourreau est pourtant un bon fils; il est bienfaisant, charitable; c'est un cœur tendre, sensible à l'amour, animé de sentiments généreux. Enfin la systématisation n'est pas toujours durable; si les natures faibles, une fois pliées, ne se redressent plus,

d'autres, qu'on croyait gagnées, au contact de la vie se réveillent et reprennent leur indépendance; il semble que la cuirasse, dans laquelle on les avait emprisonnées, éclate tout à coup. Ceux-là vont d'un bond dans le camp adverse; en général ils ne sont pas aussi totalement libérés qu'ils le pensent; ils conservent, tournée contre leurs maîtres, l'intransigeance sectaire, que ceux-ci leur ont imprimée.

Quoi qu'il en soit, l'éducation universitaire n'était pas une systématisation, mais une culture. On lui demandait dans les discours officiels de faire des hommes ; elle n'avait point cette prétention, sachant que les hommes se font eux-mêmes, mais elle les y aidait de tout son pouvoir. On ne malaxait pas les intelligences, on ne les coulait pas dans un moule; on préparait le libre épanouissement des facultés et on faisait de chacun ce qu'il pouvait être le mieux. Les esprits sont doués diversement; leur imposer une unité factice et passer le niveau, c'est paralyser dans une certaine mesure chacun d'eux; il faut respecter l'individualité et en tirer le meilleur parti possible. Les jeunes gens ne se connaissent que très imparfaitement; ils ont parfois des ambitions sans rapport avec leurs aptitudes. La tâche première du maître, c'est de les connaître mieux qu'ils ne le font eux-mêmes, de les avertir de leurs défauts, pour qu'ils les atténuent, d'applaudir à leurs qualités, pour qu'ils les développent, de les éclairer, en décourageant les aspirations vaines pour tourner leur activité vers le but qu'ils sont capables d'atteindre. Ainsi on ne déforme pas, on améliore. Quand on les a engagés dans leur voie, il

faut les guider, sans les contraindre; ils ont de belles ressources d'abondance et d'élan, qu'il ne s'agit pas de restreindre, mais de diriger avec la prévoyance que donne la maturité. Est-ce à dire que l'éducation universitaire se bornait à ce rôle d'accoucheur, dont parle Socrate, et que ceux qui l'avaient reçue, dissemblables dans leur expansion, n'offraient pas un caractère commun et ne portaient point une marque d'origine? Loin de là ; ils étaient reconnaissables. A tous on avait appris que la culture intellectuelle n'est pas quelque chose d'accessoire, un appoint qui permet de briller ou un moyen de passer des examens et de réussir dans la vie, mais un bien en soi, qu'il faut l'acquérir pour elle-même, pour s'élever au-dessus de l'animalité, que le devoir primordial est, comme le dit le Sosie de Molière, « d'être homme et de penser ». En outre on les avait habitués au travail et à l'effort. L'Université n'instruisait pas en amusant; elle professait que le travail est la loi de nature, qu'on n'obtient rien sans lui et elle le récompensait; non pas exclusivement, au détriment des facultés spontanées, dont certains étaient mieux doués que d'autres; sa préoccupation la plus délicate était justement de tenir la balance entre les résultats dus à la vivacité de l'intelligence et ceux qui provenaient du labeur courageux; pourtant chez elle le travail était particulièrement en honneur et c'est là qu'on s'y accoutumait pour toujours. Enfin en assurant le fonctionnement normal de l'intelligence elle lui donnait pour objet de s'attacher à la vérité. Celle-ci est obscurcie par les opinions, par les passions, par l'intérêt; elle se cache et elle fuit. Penser juste, juger par soi-même,

ne pas s'abandonner à autrui, savoir qu'on est faillible, ne décider qu'après examen scrupuleux, aménager son esprit pour ne pas tomber dans l'erreur, n'y point persévérer lorsqu'elle est démontrée, tels étaient les principes qu'on présentait à tous comme fondamentaux. C'était là une éducation honnête et loyale ; nul, en quelque circonstance que ce fût, n'était autorisé à se retourner contre ses maîtres en les accusant d'avoir abusé de lui, puisque leur premier précepte était de ne point jurer sur leur propre parole.

Nourrie de ces hautes et larges vues, plutôt excitée que retenue, il sortait chaque année de ces pépinières d'intellectuels qu'étaient les grandes rhétoriques de Paris, où les meilleurs élèves de province venaient achever leurs études, une jeunesse ardente, fiévreusement éprise de l'idée ; c'est l'idée qui lui paraissait donner à la vie sa valeur et sa noblesse ; pour elle, elle était prête à se dévouer tout entière. Les intérêts matériels la laissaient indifférente et les plus pauvres se montraient d'ordinaire les plus dédaigneux des carrières lucratives. Cela n'allait pas sans quelque ivresse et quelques illusions ; mais ces illusions étaient généreuses ; impatiente d'aborder les grands problèmes, qu'elle discutait passionnément, résolue à s'attaquer aux difficultés et à les vaincre, elle se figurait, dans sa naïveté touchante, que le genre humain l'attendait pour profiter de ses lumières et qu'elle apportait le renouveau ; familière avec les chefs-d'œuvre, elle ne doutait point qu'elle ne fût appelée à en enfanter d'autres. Dans toute grande entreprise il y a du déchet, à côté des

forts, qui réussissent, les faibles qui succombent ; de ceux qui partent pour la gloire un certain nombre jonchent le chemin ; mais n'est-ce pas un bienfait pour l'humanité que chaque génération ait soif d'accomplir de belles choses et de marquer son avènement ?

Les attaques contre l'enseignement universitaire. — Les critiques n'ont point été épargnées à l'enseignement universitaire. Les unes sont faites du dehors avec une connaissance souvent insuffisante des choses ; elles tendent à détruire ; ce sont les moins intéressantes; d'autres émanent de ceux qu'il a faits ce qu'ils sont; parfois acerbes, elles ont la prétention d'être informées; elles tendent à corriger; elles méritent qu'on en tienne compte. Leur multiplicité, leur vigueur prouvent tout au moins que l'*Alma mater* ne s'érige point en idole sacro-sainte ; elle forme ses élèves pour eux, non pour elle; elle leur laisse peser le service rendu et taxer le chiffre des honoraires de reconnaissance; elle ne s'offense pas, après les avoir éclairés et aiguisés, d'être leur première victime ; la perspicacité qu'on met à lui signaler ses défauts est quelque chose qu'on lui doit ; c'est ce qui la console ; elle ne se refuse pas du reste à examiner et à se perfectionner.

Un des reproches les plus graves en apparence qu'on lui ait adressés, c'est que des esprits tenus dans un commerce étroit avec la culture antique et notre culture nationale antérieure à la Révolution devaient aborder la vie avec une regrettable inexpérience et une incompréhension dangereuse de ce milieu nouveau ; or l'éducation est une préparation à la vie. Il convient de s'entendre sur ce mot. La vie, dit-on,

est un métier qu'il faut savoir; soit, mais elle est aussi une théorie qu'il faut posséder et, selon qu'on la conçoit de l'une ou de l'autre façon, la préparation sera différente. Pour les occupations entre lesquelles se partage l'activité humaine, nous voyons qu'il y a deux ordres d'écoles, correspondant à deux points de vue distincts, les unes spéciales, les autres théoriques. Les premières façonnent des apprentis destinés à devenir des ouvriers ou des contremaîtres, leur mettent en main l'outil, les habituent à s'en servir, leur donnent l'habileté technique, la capacité professionnelle ; ils seront d'utiles artisans, connaissant la routine du métier, l'exerçant avec compétence, mais ils ne le feront point progresser. Dans d'autres écoles on enseigne la science, qui est à l'origine des applications, qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre ces applications, les développer, en créer de nouvelles ; ceux-ci sont les ingénieurs, dont la mission est de diriger l'outil, de dominer le métier, de le transformer; munis des connaissances générales, il ne leur restera que peu de chose à faire pour acquérir la pratique et, s'ils en ont besoin, ce qui est purement manuel ; l'ingénieur forgera, s'il veut devenir forgeron. C'est la préparation théorique à la vie que recevait la jeunesse universitaire. Celle-ci, comme je l'ai dit, n'étudiait point le passé en tant que passé, dans les particularités changeantes propres aux races et aux époques, mais dans ce qu'il avait de permanent, d'humain, de durable. Sur le point de passer du Lycée dans le monde réel, elle n'avait pas l'impression d'entrer dans l'inconnu, mais de continuer une suite naturelle, sans qu'entre le passé et le

présent il y eût un abîme ; elle savait bien qu'il lui faudrait s'acclimater, répondre à des exigences nouvelles ; mais les problèmes modernes, elle avait pour les résoudre une réserve de réflexions sérieuses ; ce n'étaient pas des recrues novices, mais des soldats instruits, armés qui allaient au feu. Dans le cours des choses, l'homme s'élève du concret à l'abstrait, du réel à l'idéal ; car sa capacité de généraliser est faible. N'est-ce point prendre la voie la plus courte et la plus rationnelle, épargner les tâtonnements, gagner un temps précieux que de mettre dès l'abord à la disposition des générations qui montent l'idéal accumulé par les générations disparues ? L'apprentissage proprement dit est facile, quand on voit clairement les principes ; ici l'apprenti était une intelligence formée et riche, qui savait le plus et n'avait qu'à y ajouter le moins. Quand on a vécu par la pensée d'une vie idéale, on est prêt à pratiquer noblement la vie réelle et à en comprendre le sens dans ce qu'il y a de plus haut. En fait la jeunesse universitaire y entrait avec un esprit ouvert; elle n'était point dédaigneuse de l'existence moderne, désireuse de s'en isoler; elle brûlait de s'y mêler, d'y utiliser les ressources acquises. Elle ne considérait pas la vie comme un métier vulgaire, où l'arrivant remplace l'ouvrier vieilli pour faire passivement la même besogne ; elle avait la volonté virile d'apporter quelque chose de personnel, d'être l'esprit qui anime et qui dirige.

A côté des architectes, il faut des maçons. Victor Duruy y avait pourvu en instituant un enseignement qu' avait judicieusement nommé spécial, puisqu'il correspon-

dait, en ce qui concerne la préparation à la vie, à ce que sont les écoles spéciales pour les métiers, et se réduisait aux notions pratiques indispensables à l'existence simplement utilitaire. Fait pour les classes moyennes, qui réussissent dans l'épicerie, ajusté à leurs besoins, il avait sa légitimité et sa raison d'être. Le principal reproche qu'on peut lui faire, c'est qu'il était mal à sa place dans les Lycées, foyers de connaissances générales, où il se trouvait justement dédaigné, comme inférieur. Ce n'est pourtant point ce dédain qui l'a tué, mais plutôt l'ambition de ses représentants qui ont voulu l'égaler à l'enseignement classique ; il s'est haussé au rang d'humanités modernes, humanités incomplètes et décapitées, puisqu'elles ne remontent pas à la source.

Bien d'autres critiques, moins importantes, mais non moins vives, ont été formulées contre l'enseignement secondaire d'autrefois. Quelques-unes semblent des rancunes persistant jusque dans l'âge mûr et exprimées par des hommes faits, qui ont conservé à cet égard une mentalité d'écoliers. Elles s'expliquent par ceci qu'entre l'inspiration maîtresse d'un système et son application il y a des différences, que j'ai décrit l'idéal et qu'ils ont subi l'imparfaite réalité. La claustration leur est restée sur le cœur ; mais cette claustration, qui n'est ni obligatoire, ni fondamentale dans l'Université, puisqu'il existait des Lycées d'externes, ne faisait que satisfaire le vœu de pères de famille, à qui l'agitation et l'étroitesse de la vie moderne ou l'éloignement des centres d'instruction ne permettaient point de garder près d'eux leurs enfants. Mitigée par les congés et

les vacances, elle était tolérable. Et puis est-ce qu'on ne se cloître pas dans une certaine mesure, quand on veut sérieusement travailler ? Le savant s'enferme pour étudier. La mollesse actuelle s'indigne de ce que le Lycée avait de rigide, de sévère ; assurément ce n'était pas un nid ; mais n'est-ce point rendre aux enfants le plus détestable service que de leur procurer toutes leurs aises et de leur éviter le moindre contact avec ce qui est rude ? La vie n'est pas tendre ; un peu d'austérité dans l'éducation n'est qu'une prévoyance sage. On était soumis à une discipline, qui d'ailleurs, il y a cinquante ans, n'était plus celle de la caserne napoléonienne ni du couvent. De la caserne il ne subsistait plus guère que le tambour, du couvent que la règle. La règle était un mot qu'on entendait souvent retentir à ses oreilles et que les maîtres prononçaient avec un respect convaincu ; quand ils avaient dit : « Monsieur, c'est la règle », il n'y avait qu'à s'incliner. Mais la règle n'est pas seulement l'expression d'un devoir pénible à remplir, elle est aussi une protection. Elle enlève à l'autorité ce qu'elle peut avoir de personnel, de capricieux, de tyrannique. Se soumettre à la règle, c'est obéir à un principe établi, non à quelqu'un ; on ne se sentait pas atteint dans sa dignité ni dans son indépendance ; la règle était la charte constitutionnelle ; nos maîtres eux-mêmes s'y considéraient comme astreints ; une punition pour manquement à la règle était acceptée sans murmure et paraissait juste. L'ordre dans une réunion d'êtres humains n'est pas seulement nécessaire ; il satisfait l'intelligence, puisqu'il met fin à la confusion stupide et range les forces suivant une méthode raisonnée.

La discipline n'est pas une invention de cuistres jaloux de commander ; c'est l'inéluctable condition pour que l'effort combiné aboutisse. Elle ne brise pas, elle fortifie. Elle prépare l'obéissance à la loi.

Avouons en finissant que le Lycée se préoccupait médiocrement du corps ; les intelligences étaient plus soigneusement débarbouillées que les figures et les mains, bien qu'il ne faille rien exagérer à cet égard. Les cuvettes étaient étroites ; l'étaient-elles moins dans les familles, à une époque où le matin, dans les maisons de Paris, on faisait monter quatre seaux d'eau par un Auvergnat, et c'était tout pour la journée ? On ne pratiquait point les sports, on se contentait des jeux ; beaucoup de nos contemporains sportifs savent-ils qu'en anglais *sport* signifie *jeu ?* On a bien fait de songer davantage au développement physique. Pourtant, si les réclamations contre la prédominance de l'esprit sur le corps sembleraient naturelles chez des athlètes de profession, elles étonnent chez des intellectuels robustes et bien constitués, dont la verte vieillesse témoigne tout au moins qu'ils ne sont pas morts à la fleur des ans et qui ne doivent pas leurs succès à la vigueur de leurs muscles. On nous a un peu fatigués avec *le bel animal humain;* ne serait-il pas temps de revenir au lauréat du Concours général ?

Conclusion. — En somme, après la chute du second Empire, des trois ordres d'enseignement existant en France, deux, le primaire et le supérieur étaient à refondre, en partie à créer. Le secondaire, malgré les imperfections inhérentes à tout ce qui est humain, était un orga-

nisme robuste, bien conçu, doué d'une vitalité puissante ; on eût pu l'améliorer en restant fidèle à son principe, en respectant son âme, en évitant d'y introduire l'incohérence et le gâchis. Il convenait, au lieu de vouloir y faire tenir tout le savoir, de lui conserver le caractère d'une excitation aux études ultérieures, de le compléter par un enseignement supérieur nettement différent et résolument orienté vers la recherche scientifique. C'est ce que nous cherchions sans le trouver à la sortie du Lycée, l'École normale ne nous offrant guère qu'un prolongement inutile et fastidieux des exercices scolaires. Il existe aujourd'hui et, par une confusion singulière, tandis que les humanités agonisent dans les Lycées, on reproche aux Facultés universitaires de ne pas en faire leur objet.

CHAPITRE II

QU'EST-CE QU'UN INTELLECTUEL ?

Le mot « intellectuel ». — Il n'y a pas bien longtemps que l'adjectif « intellectuel », las d'escorter en docile acolyte des substantifs variés, s'est émancipé et haussé lui aussi à la dignité de substantif indépendant. Ce nouveau-né a fait fortune ; il est fort employé. Cependant il reste encore pour le grand public assez mystérieux. Quand on l'applique à autrui, on le fait parfois avec une certaine ironie ; pourtant on éprouve quelque humiliation à se le voir refuser à soi-même et, si on ne s'en pare point trop ouvertement, c'est crainte d'être accusé de vanité. D'où la nécessité de le définir et de distinguer les intellectuels véritables de ceux qui ne le sont qu'à demi.

Sa légitimité. — Et d'abord sa naissance est-elle légitime ? Nous avions le mot « penseur », qui, à première vue, paraît suffire aux fonctions qu'il s'attribue. N'en est-il que le double modernisé ? On sait que les mots s'usent à force de servir, vieillissent et perdent graduellement leur valeur primitive ; les générations qui se succèdent les remplacent

par d'autres, qui au fond ont le même sens, mais qui sont tout flamblants neufs ; on n'aimerait pas à être vêtu à la mode du temps passé ; on change de langage comme d'habit. Mais d'autre part des besoins nouveaux s'affirment, auxquels les termes anciens ne répondent plus ; on est forcément amené à en chercher d'autres et c'est ici le cas. A mesure que le monde avance et que l'humanité progresse, l'intelligence prend plus d'importance. Il n'y a sans doute point de nos jours plus de grands génies qu'autrefois, mais il y a plus d'intelligence moyenne développée. En outre on attend davantage de l'intelligence, parce que les résultats qu'elle a produits sont tangibles, s'accumulent, se multiplient en proportion directe de leur masse et en vertu de la vitesse acquise. Il était donc naturel qu'elle suscitât un mot nouveau, dont il y a lieu de déterminer le rapport avec elle. Ce n'est pas tout à fait l'équivalent de celui de penseur, qui a une couleur philosophique. Le penseur est un méditatif, tourné en dedans, enfoncé dans ses réflexions, qui se scrute lui-même et se nourrit en quelque sorte de sa substance. Ce n'est point là la seule forme de pensée qui occupe l'intellectuel ; toutes les autres sont également de son domaine ; c'est avant tout un chercheur, un travailleur ; du penseur nous attendons des vues profondes sur les choses humaines et des leçons de sagesse, de l'intellectuel des découvertes qui renouvellent et qui transforment. Tout l'intelligible est de son ressort. Il a un champ plus vaste, une attitude plus vivante que le penseur ; un terme nouveau était utile pour le désigner.

Intellectuels et manuels. — Le vulgaire définit l'intellectuel en l'opposant au manuel ; le premier, pour lui, est quelqu'un qui travaille de tête, assis à une table, et n'a pour instrument qu'une plume ; le second, un homme qui fait agir ses bras en se servant d'un outil. C'est une division commode, mais qui ne satisfait que si l'on se borne à voir les choses du dehors ; il ne suffit pas de ne point manier un outil pour être un intellectuel ; on peut, à un bureau, n'accomplir qu'une besogne machinale, qui intéresse fort peu l'esprit et se prête à une somnolence vide ; en revanche, si certains ouvriers manuels le sont presque exclusivement, d'autres, dans des métiers plus relevés, mettent en jeu une attention, une ingéniosité, des qualités d'esprit remarquables. La division reste donc extérieure ; elle n'implique pas une dépense d'intelligence plus forte d'un côté, moindre de l'autre.

Caractéristique de l'intellectuel. — *Prédominance de l'intelligence.* — Au reste ce n'est pas uniquement la somme disponible de l'intelligence qui définit l'intellectuel, bien qu'il en ait plus besoin qu'un autre et qu'il lui en faille une dose notable, qu'on ne saurait d'ailleurs mesurer exactement, puisqu'il y a à cet égard entre intellectuels de grosses différences. Au point de vue du plus ou moins d'intelligence reçue de la nature, les hommes se partagent en intelligents et en non-intelligents ; il y en a de très intelligents, qui ne sont point des intellectuels. Le premier trait qui caractérise l'intellectuel, c'est l'importance qu'il attache à l'intelligence ; il la considère comme sa faculté maîtresse, auprès de laquelle le reste est peu de chose ; il

s'efforce de la faire prédominer en lui au détriment des autres, de la porter au plus haut degré qu'elle puisse atteindre et de tout lui subordonner. Or il y a autre chose chez l'homme que l'intelligence; les tempéraments particulièrement sensibles ont une irrésistible tendance à s'abandonner à leurs sentiments ; ils sont ou portés à la bonté ou courageux ou tournés vers l'idéal esthétique; la satisfaction de leurs sentiments, parfois les emportements de la passion, voilà ce qui est pour eux l'objet de la vie. Les volontaires ont besoin d'agir, de commander, de réaliser. Ni les uns ni les autres ne se préoccupent beaucoup des choses de l'esprit pur ; ils n'ont guère souci d'avoir raison. Enfin la grande masse des hommes est foncièrement matérielle ; ils n'ont ni la capacité ni le désir de devenir des intellectuels. On voit à l'école des jeunes gens qui s'intéressent médiocrement à ce qu'on y fait, qui, une fois sortis, se hâtent de l'oublier et se tournent d'un autre côté. C'est pourquoi la théorie de l'instruction intégrale est psychologiquement absurde; on constate bientôt parmi les appelés des impuissances, des dégoûts, des renoncements catégoriques ; ils refusent le cadeau qu'on prétend leur faire. L'adage latin *Ne sutor supra crepidam*, qui est abominable, si on l'énonce comme l'axiome d'un exclusivisme de caste, est tout simplement l'expression d'une vérité naturelle, si l'on entend par là qu'il y a des gens qui sont de bons cordonniers et ne sauraient être autre chose. Heureusement la plupart des hommes s'en rendent compte; l'immense majorité des manuels et des professionnels trouvent dans leur condition la satisfaction adé-

quate de leurs aptitudes et n'aspirent à rien d'autre. L'intellectuel l'est par vocation, vocation qui dépend sans doute jusqu'à un certain point du milieu, des habitudes d'enfance, de ce qu'on a vu faire, entendu dire autour de soi dans ses jeunes années, mais qui est arrêtée et volontaire. Ce n'est pas seulement un homme qui pense, car nous pensons tous et toujours, mais qui, frappé de l'importance de l'esprit, en fait l'unique directeur et l'inspirateur de sa vie. Comme l'athlète antique ne voyait rien au-dessus du développement de ses muscles, il ne trouve rien de comparable à la culture de l'intelligence. Il n'est pas tout à fait normal, puisqu'il rompt délibérément l'équilibre entre elle et ses autres facultés ; il ne se contente pas d'avoir reçu de la nature une intelligence ; il s'applique à être tout intelligence ; sous ce rapport il souffre aux yeux du commun des mortels, il jouit aux siens propres d'une hypertrophie.

La recherche désintéressée du vrai. — Cette intelligence, il lui impose un emploi, qui n'est pas celui que lui assigne le vulgaire. On peut la plier aux usages les plus différents ; elle n'est pas l'unique facteur de la réussite dans la vie ; d'autres qualités interviennent, souvent plus importantes, la puissance du travail, la force de la volonté, l'amour de sa profession ; elle joue cependant un rôle considérable. Lorsqu'on met au service de son intérêt une intelligence lucide, perspicace, sachant profiter de la chance, quand elle s'offre, au besoin la faire naître et la diriger sur soi, il est de règle qu'on l'emporte sur ceux qui voient moins clair et moins loin ; il y a de grosses for-

tunes mal acquises, c'est-à-dire au mépris de l'honnêteté ; il n'y en a guère qui soient édifiées par un sot; toutes les autres qualités clochent et demeurent boiteuses, si elles ne sont pas accompagnées d'une intelligence suffisante ; l'imbécile est fait pour échouer; il a tort de se dépiter de l'insuccès, qui est son lot. C'est à la recherche de l'existence la meilleure et la plus enviable qne les hommes consacrent d'habitude leur intelligence et ils ne lui soupçonnent guère d'autre emploi. S'ils se procurent le savoir, c'est un savoir utilitaire, dont ils entrevoient un profit immédiat. Si, dans certains cas, ils s'efforcent d'établir la vérité, c'est qu'ils y trouvent un intérêt pressant. Ils résolvent du reste les questions bien plus avec leurs passions et leurs préjugés qu'avec leur raison. Tout autre est l'intellectuel ; il ne voit dans l'intelligence que l'instrument destiné à démêler la vérité, où qu'elle soit, quelle qu'elle soit, sans préoccupation accessoire de ce qui en adviendra ; c'est à cela qu'il la consacre avec une candeur parfaite et une sincérité absolue. Il est désintéressé, car le résultat lui importe peu ; il est impartial, car il juge avec sa raison, en se défiant de ce qui pourrait l'incliner dans un sens plutôt que dans l'autre. Et cela lui donne parmi ses semblables une physionomie à part. Si la haute idée qu'il a de l'intelligence est le premier trait qui le caractérise, le second c'est qu'il lui fixe comme but unique la détermination du vrai pour lui-même.

La recherche du vrai chez le journaliste. — Il se produit chaque jour autour de nous, dans la ville que nous habitons, dans notre patrie, sur la surface entière du

globe une quantité énorme d'événements. Or nous vivons de moins en moins isolés ; les communications étant devenues de plus en plus actives, de plus en plus étendues, nous nous intéressons à tout ce qui se passe et notre horizon n'a d'autres limites que celles de l'univers ; tous les événements aboutissent à nous et, grâce à la rapidité de la transmission, presque instantanément. En être informé est pour l'homme civilisé une condition primordiale ; l'intermédiaire qui chaque matin ou chaque soir les lui fait connaître, c'est le journal. Il n'est personne, si occupé soit-il, si dénué de toute influence sur ce qui arrive, qui ne lise le journal, au moins par curiosité, et qui ne se fasse de cela une habitude, presque un devoir. Il semble qu'il soit dans son droit en demandant au journaliste de le renseigner exactement au moins sur la matérialité des faits et de lui dire la vérité. Or c'est une exigence que le journaliste ne saurait satisfaire, d'abord par suite des conditions du métier. Son rôle est d'enregistrer les nouvelles ; or les nouvelles qui proviennent des intéressés, et ce sont naturellement les plus directes, sont presque toujours en partie fausses et la plupart du temps contradictoires ; beaucoup d'autres sont des on-dit dont on ignore l'origine et qui, recueillis à la hâte, n'ont aucune authenticité ; il y en a qui ne sont que des possibilités émises par des imaginatifs, qui se piquent de savoir et sont parfaitement ignorants. Le journaliste n'a pas le loisir de débrouiller ce chaos, car sa clientèle est impatiente ; il donne les nouvelles de toutes mains, de toutes sources ; ce qui lui importe, ce n'est pas qu'elles soient vraies, mais qu'il en ait

la primeur et qu'il ne manque pas l'actualité. Il est naïf d'attendre du journaliste la vérité toute faite ; il nous faut la dégager nous-mêmes de la masse confuse des informations et nous n'en avons pas le moyen. C'est un fait que, renseignés de tous côtés, nous ignorons sur le moment ce qui se passe ; la vérité sur le présent n'apparaît que lorsqu'il est devenu le passé. En outre, les journaux étant des entreprises commerciales, leur intérêt immédiat est la vente ; or ce qui fait acheter le numéro, c'est la nouvelle sensationnelle ; c'est celle-là qu'ils poursuivent, qu'ils font crier par les rues ; au besoin ils la corsent, ils l'inventent ; il y en a qui ne vivent que de cela. Enfin les journaux les plus sérieux ont une politique, ils représentent un parti ; or prêcher une doctrine n'est pas le moyen le plus efficace de lui recruter des adhérents ou de lui conserver des fidèles ; le meilleur est de ne communiquer que les nouvelles favorables à l'opinion dont on est l'organe attitré, de taire les autres, de présenter les faits de façon telle que le lecteur ne s'en puisse former une autre idée que celle qu'on veut lui imposer. C'est un maquillage où les vieux du métier excellent et dont, en général, ils sont dégoûtés. La recherche de la vérité, telle que la conçoit l'intellectuel, est le moindre souci du journaliste.

La recherche du vrai chez l'avocat. — Il est une autre profession dont la loi semble, au premier abord, être la manifestation de la vérité : c'est celle de l'avocat. Le rôle de l'avocat n'est-il pas de faire apparaître la vérité obscurcie par des contestations intéressées, pour que le juge prononce une sentence équitable ? Il faut pourtant que ce

ne soit pas tout à fait cela, puisque, dans toute affaire, il y a deux avocats, qui formulent des conclusions opposées. C'est que, quand une contestation s'élève entre deux parties, la chose n'est en général pas absolument claire et il y a doute ; les deux adversaires ont chacun raison à un certain point de vue, dans une certaine limite. S'il s'agissait de fixer exactement cette limite et d'établir la vérité vraie, ce serait une besogne très délicate et rigoureusement intellectuelle ; mais c'est là la mission du juge, ce n'est pas celle de l'avocat. Celui-ci est le mandataire d'un client, qui, ne pouvant plaider lui-même par incapacité oratoire ou par ignorance du droit, lui confie ce qu'il appelle ses intérêts ; ce sont ces intérêts que l'avocat a charge de défendre ; dès lors il est obligé de s'identifier avec son client, qui croit que la vérité est toute de son côté, d'adopter ce point de vue, de s'employer par tous les moyens à le faire triompher, de recourir à ces raisons d'avocat, qui sont le contraire des raisons tout court. Il est d'autant plus incliné de ce côté, que les intérêts à sauvegarder sont plus considérables ; ainsi l'avocat d'assises, qui émeut le jury et arrache au bourreau un misérable dont la juste place serait sous le couperet, est fier de son triomphe et le croit plus méritoire en proportion de ce qu'il était plus inespéré. Qu'est-ce donc qu'un avocat ? Un simple instrument d'attaque ou de défense, un terre-neuve irresponsable, qui sauve indifféremment le coquin et l'honnête homme ? Il semble qu'on le considère ainsi, lorsqu'on lui enjoint d'office de parler pour un accusé qu'il croit coupable et que dans son for intérieur il condamne. Et pourtant, si on généralisait

cette théorie, commode pour lui, il n'y consentirait pas et se jugerait atteint dans sa dignité ; l'Ordre se révolterait. Il refuse une cause décidément mauvaise et ne veut pas se déshonorer aux yeux de ses confrères ; il se rappelle que son patron est saint Yves *advocatus et non latro ;* il a sa conscience. C'est le plus souvent un homme très intelligent, qui aspire à se transformer en intellectuel et en est empêché par d'autres devoirs.

La recherche du vrai chez le juge d'instruction. — Ces autres devoirs existent également pour le juge d'instruction ; dans l'état actuel, il tend de plus en plus à s'y soustraire, pour faire fonction d'intellectuel pur. Assurément, avant de punir, il serait désirable de déterminer avec une précision absolue le degré de culpabilité du criminel ; mais ce degré, lui seul le connaît, puisque seul il est au courant des motifs qui l'ont fait agir et de ses intentions ; encore se le dissimule-t-il ; car il est indulgent pour lui-même ; s'il s'analyse, il tient à s'innocenter à ses propres yeux et surtout aux yeux d'autrui ; il diminue la part dans l'acte de la volonté libre, pour exagérer celle de l'entraînement fatal, de sorte que ce degré exact de culpabilité est impossible à fixer mathématiquement. L'important, c'est que, la société ayant été lésée, elle applique une peine proportionnée et inflige le juste châtiment, par lequel elle réprime et se défend. Il suffit donc que le juge d'instruction établisse la matérialité du crime et les circonstances qui l'aggravent ou l'atténuent, en d'autres termes qu'il apprécie la responsabilité sociale du coupable. Or, par suite de l'évolution qui s'est produite dans la conception du droit

de punir, ce n'est pas cette responsabilité sociale, mais bien la responsabilité morale de l'accusé qu'il prend à tâche de délimiter. Pour cela c'est l'existence tout entière du malfaiteur qu'il scrute et reconstitue souvent jusqu'à l'âge le plus tendre ; ses antécédents, son hérédité, ses fréquentations, les influences qui ont agi sur lui deviennent l'objet de minutieuses recherches ; il dose sa force plus ou moins grande de résistance au mal ; il interroge le médecin, pour savoir jusqu'à quel point la lucidité de la conscience a pu être diminuée chez lui par d'irrésistibles impulsions. Ce sont là des problèmes extrêmement intéressants, dont la solution est importante pour apprécier la valeur morale de l'individu ; mais alors le cabinet du juge d'instruction se transforme en laboratoire de psychologie. Pour le psychologue il y a dans les rapports que celui-ci rédige une masse précieuse d'informations. Seulement l'intérêt de la répression passe au second plan. Alors même que le coupable a été pris sur le fait, il est soumis à une série d'investigations, qui durent de longs mois. Or la justice tardive paraît toujours frapper quelqu'un qui ne le mérite plus et sur lequel on s'apitoie. En effet la culpabilité s'évapore soit avec le repentir, soit simplement avec le temps ; le crime suppose forcément une absurdité, un manque de réflexion, un accès de folie ; l'accès passé, le criminel redevient semblable à nous ; il semble qu'on châtie un fou actuellement guéri, ou tout au moins qui en a l'air et qui est en tout cas rendu impuissant. En outre la faute morale chez l'homme formé est du ressort de sa conscience ; ce n'est pas nous qui sommes chargés de la punir,

sinon en tant qu'elle nous nuit ; la justice pénale dévie en en faisant l'objet unique de ses recherches, au lieu de s'attacher surtout à ce que l'acte a d'antisocial. Enfin, à force d'envisager les antécédents du crime, on est porté à le considérer comme une conclusion qui sort naturellement de prémisses, on incline à partager l'opinion de l'inculpé qui se représente comme un faible qui ne pouvait résister et on est désarmé. La crise de la répression ne provient pas seulement d'un excès de sensiblerie humanitaire, mais aussi de cette métamorphose du juge d'instruction en un philosophe chargé d'étudier avec une belle indifférence scientifique les causes et les effets de la perversité humaine ; imaginez les chiens, gardiens du troupeau, occupés à faire la psychologie des loups.

La recherche du vrai par les méthodes scientifiques. — L'avocat et le juge d'instruction ont la garde d'intérêts qui leur interdisent d'être des intellectuels absolus. Le véritable intellectuel s'adonne, nous l'avons vu, à la poursuite désintéressée du vrai dans ce qu'il a de général et d'impersonnel ; ce n'est pas assez ; la vérité est souvent très difficile à discerner ; il n'y suffit pas de la perspicacité, de la clairvoyance, du bon sens naturels. De même que nos sens ont besoin d'être rectifiés par des appareils scientifiquement construits, ainsi l'intelligence, incertaine et vacillante par elle-même, doit s'assujettir aux méthodes constituées par la logique et vérifiées, qui la mènent directement au but. Ces méthodes sont sévères et les hommes se laissent rebuter par leur rigueur ; c'est qu'au fond la détermination exacte de la vérité n'est souvent pour eux que secondaire.

Ils savent qu'il y a des vérités fâcheuses — et ils les écartent délibérément —, des erreurs confortables — et ils s'en accommodent fort bien ; ils en veulent à ceux qui tentent de les en débarrasser. Quand ils peuvent profiter de l'erreur d'autrui, ils ne s'en font pas faute. D'autre part, c'est un axiome que la nature humaine est faillible ; ils l'acceptent et ils en abusent ; l'erreur leur paraît une des conditions nécessaires de l'existence, un de ces maux dont il faut prendre son parti ; pourvu qu'il n'ait point pour eux de conséquences trop graves, ce n'est point celui qu'ils considèrent comme le pire ; ils ne se croient point déshonorés de se tromper. L'intellectuel, lui, est convaincu que l'erreur, même celle qu'on appelle involontaire, n'est jamais fatale, qu'on n'y tombe que parce qu'on a pas eu le courage de se prémunir contre elle ; ce n'est point pour ses conséquences matérielles qu'il la redoute, mais pour elle-même ; elle est pour lui ce que le péché est pour le saint ; le saint voit dans le péché une suggestion diabolique, une tentative sur sa personne de l'esprit du mal qui le guette ; ainsi l'intellectuel regarde l'erreur comme une entreprise des forces aveugles sur l'intelligence pour la corrompre ; elle est pour lui ce qu'est pour une femme honnête la surprise des sens ; elle ternit sa pureté ; il y a un honneur intellectuel, comme il y a un honneur moral et c'est cet honneur qu'il défend avec un scrupule jaloux contre l'erreur qui le souille ; son idéal, qu'il sait irréalisable, c'est l'intelligence infaillible ; au moins se fait-il un devoir d'en approcher le plus près possible et c'est pour cela qu'il s'initie aux méthodes scientifiques, qu'il ne s'effarouche pas de leur austérité et qu'il

les pratique loyalement pour leur faire rendre leur plein effet.

Définition de l'intellectuel. — Notre définition de l'intellectuel est achevée : c'est celui qui met l'intelligence au-dessus de toutes les autres facultés, qui s'efforce de la porter en lui à son développement le plus normal et le plus complet, qui l'emploie à la recherche désintéressée du vrai par l'application rigoureuse des méthodes scientifiques.

Dans quelle mesure le littérateur est-il un intellectuel? — *La littérature est la transcription idéalisée de la vie.* — Cette définition est étroite ; les littérateurs ne s'y reconnaîtront pas ; au premier abord ils s'en montreront froissés ; ils s'apaiseront vite en songeant que, pour y entrer tout entiers, il leur faudrait renoncer à tant de choses que ce serait pour eux un suicide. Nous sommes des hommes et l'objet principal, unique pour l'immense majorité, de nos préoccupations, de nos sympathies, ce qui nous intéresse et nous touche, c'est ce qui est humain, c'est-à-dire nous-mêmes, nos pareils, en qui, malgré les différences individuelles, nous nous retrouvons, notre vie, tellement enchevêtrée avec la leur que la leur colore la nôtre, la rend agréable ou pénible et que nous ne concevons même pas la possibilité de la nôtre sans ce mélange de tous les instants. C'est là la réalité ; mais, comme nous sommes des êtres d'imagination, nous ne nous en contentons pas ; nous forgeons un monde chimérique dans lequel nous projetons et nous-mêmes et les autres, et les événements de ce monde nous intéressent, parce qu'il est l'image du premier ; la littérature est née de ce besoin d'irréel, mais d'un irréel, qui, d'une

part, n'est pas la plate et exacte copie de son modèle et pourtant ne s'en écarte pas au point d'être absolument autre; pour qu'une œuvre littéraire nous attache, il faut qu'elle soit semblable au vrai ; le mot est élastique; la ressemblance peut être très proche ou très éloignée, mais elle doit exister. Les situations sont inventées ; mais, si elles ne se sont pas produites, elles auraient pu se produire; ce ne sont pas celles que nous connaissons, elles ont toutefois avec celles-ci quelque rapport et c'est pour cela que nous les acceptons. Les fantaisies de Jules Verne reposent sur des données scientifiques et quelques-unes se sont réalisées ; si d'autres dépassent les moyens de la science actuelle, elles ne sont pas en contradiction avec ces moyens et en supposent simplement le développement illimité. Les imaginations cauchemaresques d'Edgar Poe ne nous font frissonner que parce que nous nous représentons nous-mêmes ou des êtres comme nous en proie à ces hallucinations terrifiantes. Si les romans d'aventures nous charment, c'est qu'en pensée nous en sommes un peu les acteurs ; la preuve, c'est qu'ils ont plus de prise sur les jeunes gens naturellement aventureux et capables, au moins en esprit, de grands exploits. L'impossible absolu nous laisserait froids, parce qu'il rompt avec tout ce qui nous entoure et nous est étranger. Une littérature fondée sur l'impossible ne saurait exister. De même on n'en conçoit pas une, dont les personnages seraient tellement différents de nous, que nous serions totalement sans rapport avec eux ; sur ces différences nous sommes très larges; nous admettons des déséquilibrés, des dégénérés ou des héros et des anges,

parce qu'ils ne se distinguent de nous que par le degré ; de ce qu'ils sont nous retrouvons dans le monde vrai quelque équivalent. Si nous nous enthousiasmons pour les héros, c'est que nous nous figurons qu'avec un peu de bonne volonté nous pourrions être de leur famille ; le héros d'une perfection automatique cesse de nous attirer parce qu'il n'est plus un homme. De même le scélérat. chez qui toute conscience est éteinte, qui n'est qu'une machine à perpétrer des crimes, ne nous émeut plus ; il n'y a plus contact entre lui et nous et nous nous détournons. Le domaine de la littérature c'est l'humain, le surhumain et le *sous-humain ;* le *non-humain* en est exclu. Une œuvre littéraire, issue de simples combinaisons intellectuelles, manque de corps et ne nous prend pas, parce qu'elle n'a point le souffle vital. Tel auteur nous présente des personnages que son cerveau a fabriqués, qui parlent et gesticulent, mais ne pensent point par eux-mêmes : comment nous intéresserions-nous à ces mannequins ? Il nous introduit dans des milieux, dont il a entendu parler, mais qu'il ne connaît point par une expérience intime ; ses descriptions manquent de justesse, de saveur, et jamais nous n'y rencontrons le trait saisi sur le vif. C'est là la convention, simple travail cérébral, accompli sans inspiration directe de la réalité ; or la convention, squelettique et glaciale, n'est que l'impuissante contrefaçon de la création d'art. Le littérateur a sa place au centre même de la vie ; il faut qu'il la sente palpiter autour de lui, en lui, que son âme vibre à l'unisson de celle des êtres et des choses. On s'est demandé s'il devait ressentir les passions qu'il exprime

ou s'il lui suffisait de les observer chez autrui, de les deviner par l'intuition, par une sorte d'anticipation qui lui révèle ce qu'elles produiraient en lui ; problème intéressant, qui se résout sans doute différemment suivant le tempérament des écrivains et sur lequel leurs confidences seules peuvent nous éclairer ; l'important pour nous, c'est que nous y reconnaissions quelque chose de ce que nous éprouvons nous-mêmes. Son objet, c'est l'homme avec ses misères, ses grandeurs, ses ardeurs et ses illusions ; il le prend dans la nature, disons plus dans la nature courante ; la preuve que nous tenons avant tout à nous retrouver dans ses personnages, c'est que l'exceptionnel, qui existe pourtant, nous surprend et nous déconcerte ; tels les héros de Stendhal, à la fois impulsifs et froids calculateurs, qui nous inquiètent plus que nous ne sympathisons avec eux, parce que ce sont des phénomènes anormaux. Si le littérateur a pour tâche de puiser aux sources mêmes de la vie, de transporter toute la substance de la vie dans l'irréel, on voit en quoi il diffère de l'intellectuel concentré sur l'idée.

Elle reproduit surtout la vie émotive. — C'est surtout la vie émotive que nous lui demandons de nous représenter. Le principal attrait de l'existence, c'est l'exercice de la sensibilité. Mais cet exercice est contrarié par notre condition même. Comme nous sommes pour la plupart pauvres d'intelligence, nous sommes également pauvres de sensibilité. Nous avons souvent à nous étonner de la faiblesse des ressources de notre cœur et, en présence d'événements, qui devraient profondément nous émouvoir,

nous n'éprouvons que des sentiments modérés et tièdes; nous n'aimons pas ceux qui nous aiment avec la vivacité que nous devrions leur témoigner et l'amour n'est chez nous qu'une petite flamme qui n'incendie pas; en face d'un service rendu nous ne sentons qu'une reconnaissance tranquille et nous ne haïssons pas le vice comme il serait juste de le haïr; une lourde indifférence tempère nos sentiments et les rend médiocres. D'autre part, nous avons autre chose à faire que de développer notre sensibilité; les lois dures de l'existence nous obligent à ne lui accorder qu'une place restreinte et à ne pas la laisser empiéter sur notre activité; ses emportements ne sont pas toujours à notre avantage et nous entraînent loin, parfois jusqu'à notre perte; nous la réfrénons donc, de peur d'en souffrir. Enfin nous n'avons que peu de sujets de l'appliquer; le cours de l'existence moderne régulier et plat la maintient dans une demi-torpeur et les hommes que nous fréquentons sont trop ternes pour nous inspirer de violents enthousiasmes ou des haines déchaînées. Nous prenons notre revanche grâce à la littérature; c'est à elle de nous procurer ces émotions intenses dont la réalité est avare. Quand nous lisons un poète ou que nous allons au théâtre, nous sommes impatients de laisser libre essor à notre sensibilité et de jouir de son épanouissement. Nous le faisons d'autant plus volontiers que, se prodiguant dans l'irréel, elle ne saurait nous causer aucun dommage. Le héros de roman le plus malheureux ne réclame que des larmes; nous n'avons point, pour le sauver, à risquer notre vie, pas même à alléger notre porte-monnaie; c'est une des raisons pour

lesquelles nous sympathisons plus généreusement avec des personnages fictifs qu'avec nos semblables réels. Nous sommes plus sensibles, absorbés dans la lecture, que parmi nos occupations journalières ; nous ouvrons notre cœur en ouvrant le livre et nous le refermons avec lui. Si l'homme que nous coudoyons nous laisse indifférents, nous attendons impérieusement des êtres littéraires qu'ils nous remuent fortement ; c'est du reste le seul moyen qu'ils possèdent d'avoir prise sur nous, puisque, n'existant pas, ils ne peuvent d'ailleurs nous faire ni bien ni mal ; s'ils manquent à ce devoir, nous n'hésitons point à les quitter. Il faut qu'ils nous donnent l'exemple de ces sentiments vifs, tendres ou exaltés, que nous n'éprouvons guère pour notre compte et qu'ils ont l'obligation de pousser à l'extrême. Ce qui nous intéresse, ce sont moins les situations où les place l'écrivain que la violence avec laquelle ils en sont affectés ; nous les voulons très heureux ou très malheureux, souffrant ou jouissant avec une sensibilité pareille à la nôtre, mais décuplée. Lisez *L'Enfance* de Tolstoï : c'est une suite d'événements en grande partie puérils, mais que l'intéressé sent avec une délicatesse au-dessus de son âge. Les littérateurs ont à leur disposition toute la gamme des sentiments ; leur devoir est de les faire éclater avec une sonorité et une plénitude qu'ils n'atteignent pas chez nous. Ils triomphent en excitant jusqu'au paroxysme dans une salle de théâtre la sensibilité d'une foule vulgaire, médiocrement douée sous ce rapport. Et c'est encore un trait par lequel ils se séparent de l'intellectuel, qui n'élève point là-dessus de prétention.

Elle prête la sensibilité même aux objets. — Cela va si loin que la poésie ne se borne pas à animer ses personnages de sentiments qui ont sur nous leur répercussion et déterminent notre attitude à leur égard ; elle anime également les objets et en fait des êtres semblables à nous. Si elle les teinte de notre sensibilité, c'est pour que nous nous intéressions à eux davantage. Un arbre qu'abat le bûcheron souffre de sa cruauté ; les fleurs dévastées par l'orage prennent l'air mélancolique de l'innocence injustement accablée. Une des principales formes du sentiment de la nature est celle qui établit entre elle et nous un lien de sympathie ou d'hostilité. Nous voyons en elle une consolatrice de nos misères ou nous nous indignons de ses rigueurs ; nous l'interrogeons et nous croyons entendre des réponses, que nous faisons nous-mêmes ; c'est un monologue que nous dramatisons. Le poète maudit sa froide indifférence et s'en épouvante, parce qu'il la considère comme voulue. Nous nous refusons à la concevoir comme étrangère à nos joies et à nos douleurs ; elle est un prolongement de nous-mêmes, un écho de ce qui nous émeut, un témoin qui comprend. Ainsi Victor Hugo suppose l'Océan conscient des naufrages et de l'engloutissement des vies humaines :

O combien de marins sombrés dans les nuits noires !
Combien vous en savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées,
Que vous avez le soir, quand vous venez à nous.

Donner aux éléments implacables la connaissance de leur

œuvre de mort, c'est porter l'horreur et l'angoisse à son comble.

Elle peut descendre jusqu'à la sensation pure. — La poésie est si intimement l'interprète de la sensibilité qu'elle peut se réduire à n'exprimer que ce que celle-ci a de plus matériel, de plus engagé dans l'animalité, la sensation pure. Elle est sœur de la musique ; elle a son harmonie ; elle enchante l'oreille par le concert des mots ; les mélodies les plus délicieuses, elle peut nous en donner l'impression sans évoquer aucune idée nette. Elle est sœur de la peinture ; elle a sa palette ; elle peut éveiller en nous le plaisir que suscitent la qualité, l'intensité des tons vifs ou la finesse des nuances éteintes, sans dessiner des lignes arrêtées et compréhensibles. Elle a des équivalences pour rendre toutes les vibrations qui frappent l'ouïe et les yeux, les notes douces ou énergiques, ce qui brille et ce qui s'estompe, pour enivrer, alanguir notre nature affective en laissant l'intelligence dans une inaction presque complète. Elle parle par symboles si extensifs et si vagues qu'ils se plient à notre fantaisie et que nous y entendons ce qu'il nous plaît d'entendre ; ce langage imprécis, chacun l'interprète à sa manière et y voit ce qu'il y met. Le mot célèbre : « Je ne sais trop ce que cela veut dire, mais c'est un beau vers », serait absurde, si un vers était uniquement une pensée ; mais c'est autre chose. Qui dira jusqu'à quel point la poésie liquéfiée et dégénérescente peut pousser l'effacement du contour net, le divorce entre l'intelligible et le sensible, sans pourtant cesser d'être ?

Elle procède par images et par comparaisons. — Ce

divorce, la littérature ne l'accomplit jamais sans déchoir; elle a autre chose à faire que de contenter des aspirations indéterminées, de nous fournir des excitations analogues à celles du haschisch ou de l'opium. Mais, tandis que l'intellectuel conçoit l'idée nue, qu'il la lie à une autre par son rapport logique et raisonne en soudant les chaînons d'un métal solide, toujours le même, le littérateur éprouve le besoin de donner un corps à l'idée, de la transformer en image et de la faire tomber sous nos sens. Il la tire de l'abstrait pour lui communiquer la vie matérielle et la rapprocher ainsi de nous. Le moraliste dit : « Pour faire le bien, un effort volontaire s'impose ; pour faire le mal, il n'y a qu'à se laisser aller. » Le littérateur représentera le bien comme siégeant au haut d'une montagne, dont il faut, pour l'atteindre, gravir les pentes escarpées, tandis que des sentiers moelleux en pente douce conduisent au mal. Les images naissent sous sa plume, comme les fleurs sous les pas de Vénus. Comment l'une suggère-t-elle l'autre? C'est l'affaire de son tempérament. Rien n'est caractéristique comme d'étudier chez les poètes leur nature, leur qualité, leur succession et rien ne diversifie si clairement le talent des écrivains. Les uns s'en tiennent aux images banales, consacrées par l'usage et qui leur viennent des livres, les autres en trouvent d'originales, que nous n'aurions pas inventées. Ils les prennent dans le cercle de leurs connaissances ou de leurs observations ; mais ce cercle est plus ou moins étendu ; tantôt le passage de l'une à l'autre est régulier et tout uni, tantôt il y a du caprice et de l'imprévu. Quand l'intellectuel considère un objet, il le déter-

mine par ses caractères spécifiques, le classe dans sa série et constate en quoi il diffère de ceux d'autres familles ; le littérateur le rapproche immédiatement d'un autre et institue une comparaison ; ces comparaisons ne précisent point la connaissance que nous en avons, elles ne prouvent rien, mais elles éclairent d'une façon inattendue tantôt une face des choses, tantôt une autre ; elles les font défiler sous nos yeux à des points de vue successifs ; elles établissent entre les idées, entre les objets comme une fraternité universelle ; les limites qui séparent les catégories tranchées s'effacent ; tout est dans tout ; rien n'est strictement isolé et sans rapport avec le reste ; les choses, tout comme les hommes, ont, par delà leurs parents, leurs semblables ; elles s'appellent et se reconnaissent ; elles ont des traits communs, que l'écrivain nous fait saisir au vol en nous promenant de l'une à l'autre et en élargissant notre horizon par des échappées de vue sur des lointains infinis. Lorsque Victor Hugo, à propos de la campagne de Russie, fait pressentir à Napoléon l'écroulement de ses espérances, il enferme en trois vers deux comparaisons :

Demain, c'est le cheval, qui s'abat blanc d'écume;
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.

Comment lui sont-elles venues à l'esprit et quel effet produisent-elles sur nous ? Elles ne nous apprennent rien; la première semble plutôt amoindrir la réalité : qu'est-ce que la chute d'un cheval auprès de l'anéantissement de la Grande Armée ? Pourtant, quand nous voyons s'abattre

un cheval au galop, nous poussons un cri d'effroi. La comparaison nous communique le choc de cette émotion brusque et fait apparaître le désastre d'autant plus poignant qu'il est instantané. Ce sont sans doute les grandes chevauchées napoléoniennes, dont elle marque le terme brutal, qui l'ont inspirée. L'épithète « blanc d'écume », en montrant le cheval forcé, rappelle la course prodigieuse à travers l'Europe et augmente l'émotion ; il serait subtil de prétendre que l'idée de blancheur a pu être suggérée par l'aspect hivernal des steppes russes. La seconde comparaison paraît également au premier abord atténuer la réalité ; qu'est-ce qu'un flambeau auprès d'un incendie ? Elle est parnassienne ; le poète a entrevu la flamme s'élevant droite dans l'immensité des plaines et, négligeant les causes et les effets, a été saisi de ce pittoresque grandiose. En outre un flambeau, c'est ce qui éclaire ; or la lumière, manifestant le désastre, ne le rend-elle pas plus indéniable, par suite plus tragique ? Ainsi l'image, tantôt émotive, tantôt pittoresque, souvent l'un et l'autre, est, non pas l'ornement, comme le disent les auteurs de Poétiques, mais l'essence même de la poésie. Elle s'adresse à autre chose en nous qu'à l'intelligence, mais elle n'en agit pas pour cela moins fortement.

Importance de l'idée en littérature. — Il serait injuste et peu conforme à la vérité de restreindre la part de l'élément intellectuel dans la littérature. Celle-ci a pour objet de représenter l'homme tout entier. Or l'homme pense ; la pensée est partout dans le monde réel ; l'homme ne se retrouverait pas dans une œuvre, où la pensée serait ré-

duite à un rôle insignifiant ; l'œuvre ne lui semblerait point adéquate à lui et virile. Il convient donc de déterminer la place que tient l'idée dans la littérature.

Nous apprécions différemment une œuvre littéraire suivant notre degré de culture et l'éducation de notre esprit. Les enfants se passionnent pour les faits ; quand ils écoutent un récit, si l'on s'arrête un instant, ils s'impatientent et disent : « Et après ? » C'est sa teneur même qui captive leur attention. Ils en suivent ardemment les développements et ne sont satisfaits que quand l'histoire a trouvé sa conclusion naturelle. Encore ne faut-il pas que cette conclusion arrive trop vite. Ils sont avant tout curieux. Le cours, l'enchaînement des événements, l'intrigue les tiennent en suspens ; ils veulent savoir ce que deviennent les personnages et comment ils se tirent d'affaire ; ils n'admettent point qu'on les laisse en l'air et qu'on ne fixe point leur sort avec précision. En un mot, il leur faut une action qui sollicite leur curiosité et un dénouement qui la tranquillise. Les gens de culture médiocre ou nulle ne vont guère au delà de cette conception enfantine ; pour eux l'aventure est tout ; aussi leur fait-on une littérature à leur taille, où les événements se précipitent, se corsent, les tiennent en haleine jusqu'à la fin ; toute autre les ennuie et ils s'étonnent que les bons juges la traitent avec dédain. C'est la littérature des concierges. Nous sommes tous un peu concierges sur ce point. Aristote lui-même l'était, lorsqu'il déclare que le drame repose uniquement sur l'action, à moins qu'il n'ait voulu se montrer philologue, δράμα en grec signifiant action. Dans la vie, quand nous

avons vu commencer quelque chose, nous éprouvons le besoin d'en connaître la fin. La marche des événements a son attrait spécial, amusant ou pathétique ; un homme qui demeure dans une chambre, sans activité d'aucune sorte, à qui il n'arrive rien, ne nous intéresse aucunement. S'il agit, s'il se débat dans des péripéties, s'il poursuit un but qu'il n'est pas sûr d'atteindre, nous faisons en pensée cause commune avec lui et nous nous associons à la partie qu'il joue. C'est pour cela que l'intérêt de l'action et l'attente fiévreuse du dénouement nous attachent toujours à un roman ou à une pièce de théâtre ; mais c'est ce qui nous y attache par le lien le moins littéraire. A mesure qu'on devient plus cultivé, plus apte à goûter les choses de l'esprit, on a d'autres exigences et plus hautes ; si l'action reste nécessaire et fondamentale, elle n'est pourtant pas tout ; un drame bien construit, où l'intérêt est aménagé avec dextérité, mais où les idées manquent, peut surprendre un instant les applaudissements ; il ne tarde pas à paraître creux ; ce n'est qu'une forme vide à laquelle fait défaut la substance. Une œuvre bonne est une œuvre pensée ; on ne la dévore pas, on la digère ; elle profite.

Toute production littéraire vraiment belle et durable exprime une idée ; c'est là l'un de ses caractères essentiels. L'autre, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, est la perfection esthétique, et c'est encore un point qui différencie le jugement du connaisseur de celui du vulgaire, qui ne la sent point, parce qu'elle dépasse son niveau et qu'il est absorbé par autre chose. Mais, si importante que soit la valeur esthétique, elle ne supplée point à l'absence

et ne masque pas la faiblesse de l'idée. Il n'y a point de chef-d'œuvre qui ne soit construit sur une idée. La *Chanson de Roland* n'intéressait pas les contemporains uniquement parce qu'elle est une suite de scènes guerrières et qu'ils étaient foncièrement guerriers. Elle manifestait pour eux l'idée fortement enracinée dans leur conscience morale qu'il fallait combattre héroïquement les Infidèles au risque de sa vie et leur montrait l'horreur de la trahison du vassal envers son suzerain. En outre l'idée, qui inspire l'œuvre littéraire et lui donne son sens, n'est pas suffisante à elle seule pour satisfaire la faim intellectuelle que nous lui demandons de rassasier. Il faut encore que l'œuvre soit saturée d'idées de détail, de vues sur les hommes et sur les choses, qui nous instruisent, nous incitent à réfléchir, mettent en mouvement notre pensée, qui soient fortes, nouvelles, utiles à considérer, qui émanent d'une intelligence vive, profonde, supérieure. L'écrivain qui n'est qu'un écrivain, ne remplit qu'à moitié sa tâche ; sous l'écrivain nous aspirons à trouver le penseur, qui a examiné les problèmes importants et dont l'avis sur ces problèmes mérite d'être pesé. Le livre attachant, auquel on revient, est celui qui foisonne d'idées.

La littérature ne crée pas les idées ; elle les illustre et les propage. — Ici nous nous heurtons à une illusion, qu'il convient de dissiper ; les littérateurs prétendent créer les idées, dont ils nourrissent leurs écrits. Horace déclare que ce sont les anciens *vates* qui ont fourni aux sociétés primitives les grandes idées civilisatrices ; il se peut qu'il ait raison ; le rythme a joué à l'origine un rôle capital et

c'est sous la forme rythmique qu'au début l'humanité a reçu et gravé dans sa mémoire les enseignements et les maximes qui ont constitué sa moralité. Mais depuis longtemps le travail s'est partagé ; ce sont les intellectuels qui trouvent les idées ; les littérateurs leur en sont redevables. Si l'on prend en main un chef-d'œuvre littéraire et que, négligeant les séductions de l'art, on établisse froidement le bilan des idées qu'il renferme, on s'aperçoit qu'elles ne sont pas nouvelles ; le littérateur reprend ce qui a été dit avant lui et, vivant sur un fonds déterminé, il le répète. A la lecture des *Méditations* de Lamartine on est frappé de la largeur et de l'élévation des pensées ; il nous fait monter jusqu'à l'Infini ; il célèbre l'Éternité, la Bonté, la Toute-Puissance, le Mystère de Dieu, et son élan lyrique nous emporte si loin du terre à terre habituel, qu'il semble nous ouvrir des voies inexplorées. En réalité ce sont là des concepts auxquels il est facile d'assigner leur source et qui proviennent ou des philosophes spiritualistes anciens et modernes, ou des mystiques chrétiens, ou des panthéistes ; Lamartine n'a rien découvert de nouveau. Les grandes vues humanitaires de Victor Hugo, son enthousiasme pour la liberté dérivent du mouvement d'idées qui a suscité la Révolution, ainsi que sa foi dans le progrès, qu'il ne définit pas du reste et qui lui apparaît sous forme d'images magnifiques et vagues, l'Aurore, la Lutte de la lumière contre l'ombre ; il n'invente qu'une phraséologie. On pourrait répéter l'expérience ; on aboutirait toujours au même résultat. Les littérateurs empruntent leurs idées aux penseurs ; en général ils ne les empruntent même pas directement ;

ils s'emparent de celles qui flottent dans l'air, et celles-ci le public les acclame parce qu'il en porte en lui le germe et les reconnaît. Mais ils s'enthousiasment pour elles si généreusement, ils s'identifient avec elles d'une telle adhésion de leur âme et de leur conscience, qu'ils croient naïvement leur donner naissance et qu'ils s'en attribuent la paternité ; elles ne sont que leurs filles adoptives. Ils leur rendent d'ailleurs d'immenses services ; tant que l'idée reste entre les mains de l'intellectuel qui l'a trouvée, c'est une lumière, ce n'est pas une flamme ; le littérateur la transfigure ; il la revêt de termes si splendides, il lui imprime une chaleur si communicative que les hommes l'accueillent émerveillés et qu'il assure son succès. Il n'est qu'un apôtre ; mais le vulgaire qui ne connaît pas le maître, qui l'entend de sa bouche est tout prêt à l'en croire l'auteur. Ainsi tout concourt à nourrir son erreur. Est-elle tout à fait sincère ? Les poètes se disent inspirés ; le mot leur est moins favorable qu'ils ne l'imaginent, puisqu'il atteste leur dépendance vis-à-vis d'une puissance supérieure. En tout cas les littérateurs sont des intermédiaires nécessaires ; une grande idée ne prend possession de la conscience humaine qu'une fois exprimée par eux dans une forme qui s'empare impérissablement de la mémoire ; cette forme leur appartient ; lorsqu'elle est magistrale et empreinte d'un vrai sentiment d'art, elle est immortelle. Plus heureux que l'intellectuel qui a créé l'idée, mais qui la voit tomber dans le domaine public, ils ont attaché leur nom à quelque chose que nul ne peut leur ravir ; mais ils n'ont trouvé qu'une forme ; s'ils se flattent d'avoir fait plus, ils se trompent.

Elle incarne et discute les idées. — Entre les mains du littérateur les idées perdent leur caractère abstrait pour s'incarner dans des personnages. C'est ainsi qu'elles se présentent dans la vie réelle et qu'elles agissent ; nous ne sommes pas uniquement le jouet des événements ; nous leur opposons l'idée, que nous tentons de faire triompher ; nous avons une conception, un plan que nous poursuivons ; si l'idée est fausse, nous en pâtissons ; en tout cas nous la professons, nous nous mettons à son service ; c'est grâce à nous qu'elle devient quelque chose d'actif et d'animé. Il en est de même dans le monde fictif de la littérature. Ses personnages représentent des idées ; ce sont elles qui les guident, qui inspirent leurs actes ; ils les manifestent avec leur tempérament propre ; parfois ils les exagèrent, ce qui leur fait perdre leur justesse, mais les rend plus saisissantes ; c'est à cause d'elles qu'ils se comportent différemment dans le cours des faits dont ils ne sont pas les maîtres et dans les situations qui s'imposent à eux ; ce sont les conséquences qu'elles ont dans la pratique, la direction qu'elles impriment à la vie humaine qui apparaissent à nos yeux. Elles sont l'aliment de la littérature sérieuse, qui ne parle pas seulement à nos sens et à notre cœur mais à notre cerveau. L'écrivain les discute par la bouche de ses personnages, en fait ressortir les effets funestes ou bienfaisants, les dresse en conflits les unes contre les autres, raisonne et provoque en les mettant en scène notre jugement sur elles. C'est ainsi que les questions philosophiques, morales, sociales peuvent être débattues par la littérature, qui fait alors œuvre plus utile et plus

élevée qu'en nous contant des aventures quelconques ou en nous secouant par le spectacle de la passion. Un romancier choisira par exemple pour sujet la condition de la femme dans la société actuelle : il prendra pour héroïne une femme sans appui et sans ressources ; il la peindra courageuse et honnête et la montrera réduite à des besognes insuffisamment payées, trouvant fermées ou disputées âprement les carrières qui lui conviennent, ne réussissant pas à subsister seule et condamnée à subir le caprice de l'homme. Il attirera notre attention sur cette injustice et s'il sait, grâce à ses dons d'artiste, rendre le cas émouvant, il l'imposera à notre réflexion, il créera un mouvement d'opinion, qui ne demeurera pas stérile. La littérature à idées peut être un merveilleux instrument de réforme morale, sociale, de redressement des torts, de progrès. Elle touche à ce qu'il y a en nous d'intellectuel, nous invite à penser et à prendre parti.

Elle n'en démontre pas la vérité. — Mais, si elle agite les questions qu'il lui plaît, elle ne saurait les résoudre. Elle n'est pas outillée pour démontrer la vérité de l'idée et les conditions dans lesquelles elle opère le lui interdisent. Et c'est pourquoi le roman et la pièce à thèse sont des genres faux et insupportables. La vérité se démontre par les voies logiques, dans sa généralité, sans acception de personnes, sans passion et sans parti pris ; c'est affaire d'intellectuel. Le littérateur présente un cas particulier, accumule les circonstances favorables à sa thèse, la plaide avec des raisons d'avocat et, lorsqu'il a fini, on s'aperçoit que sa conclusion vaut pour l'exemple spécial qu'il a pris,

mais n'a pas d'autre portée ; son ambition était disproportionnée, il n'a rien prouvé. Dans son roman *Un Divorce* Paul Bourget entend démontrer que la loi du Divorce est une loi abominable, qui détruit la famille et engendre tous les malheurs. Remarquez qu'il a intitulé son livre *Un Divorce* et non pas *Le Divorce*, et, s'il ne s'est pas aperçu que le titre même infirmait sa thèse, c'est qu'il est plus littérateur qu'intellectuel. En effet, c'est un divorce très spécial qu'il expose : une femme née catholique a passé par une période d'indifférence et revient à sa foi première ; elle a divorcé et s'est remariée ; il est bien évident que, puisque l'Église n'admet pas le divorce, elle tombe dans une situation inextricable ; cela prouve qu'il ne faut pas divorcer lorsqu'on est catholique et rien d'autre. Quant aux infortunes accessoires qui fondent sur elle, elles sont ingénieusement imaginées par l'auteur, mais elles ne sont pas une conséquence nécessaire du divorce. Est-il indispensable d'avoir une mère divorcée pour s'éprendre d'une jeune fille dont l'honnêteté a été surprise ? Le fils est-il logique en assimilant sa situation à celle de son beau-père ? Ce n'est pas tout à fait la même chose. Tout cela est combiné avec adresse, mais n'est que de l'adresse. Autre chose est de présenter un cas où le divorce est funeste, autre chose de juger le divorce en lui-même. La littérature actuelle vit en partie sur les surprises et les calamités du divorce ; elle a raison ; il y a là des sujets palpitants. Celle qui a précédé traçait des tableaux émouvants des souffrances de conjoints indissolublement liés, sans que les vices et les crimes de l'un pussent libérer l'autre ;

elle aussi, elle avait raison. Dans cette question, comme dans toute autre, c'est au penseur à dégager la solution juste, si elle existe, ce n'est pas au dramaturge et au romancier.

Le littérateur et l'intellectuel. — La littérature est dans la dépendance de l'intellectualisme ; elle n'est pas l'intellectualisme intégral. Comparez même du dehors le littérateur et l'intellectuel : le premier est ému par tout ce qui est humain, avide du succès, qui ne va pas toujours au plus digne, infiniment sensible à l'approbation ou aux dédains de ses semblables, inquiet de l'irrégularité de l'inspiration qui ne répond pas toujours à son désir, sujet aux partis pris excessifs et violents, aux enthousiasmes et aux désespoirs ; il est tellement humain qu'il n'est pas seulement homme, il est aussi femme par quelque côté. L'autre est plus détaché du monde extérieur ; il vit dans une atmosphère sereine ; il a quelque chose de monastique ; c'est un ascète de la pensée.

CHAPITRE III

L'INTELLECTUEL ET L'ORGANE DE LA PENSÉE

Le cerveau. — Comme, dans le monde animal supérieur dont nous faisons partie, on n'a jamais constaté l'existence d'une pensée sans le travail correspondant d'un cerveau et que, par des expériences faites sur le cerveau, on a pu, sans interrompre immédiatement la vie, influer sur l'intelligence, on admet généralement que le cerveau est l'organe de la pensée et l'on dit couramment que l'intellectuel est un cérébral. L'intellectuel se trouve donc en présence d'un organe qui lui fournit sa pensée et il ne saurait se la procurer ailleurs. Quelles sont ses relations avec cet organe ?

C'est à la physiologie qu'il appartient de déterminer le fonctionnement du cerveau; nous n'envisageons ici que les résultats de ce fonctionnement en tant que nous les percevons. Mais qui est cet inconnu que nous avons mis en face de lui ? Nommons-le, si l'on veut, avec certains philosophes le *moi;* malheureusement le *moi* que nous sommes est quelque chose de fort mystérieux.

L'individu. — Nous nous considérons réciproquement comme des individus ; il n'y a guère de mot plus impropre ; car il signifie un indivisible, qu'on ne saurait partager, parce qu'il est simple et n'a point de parties ; or l'homme total est une association, une complexité d'éléments multiples. On peut dire approximativement que le *moi* est le président de cette association, sous réserve que, lorsqu'une association se dissout, le président ne perd qu'un titre et subsiste ; car il est par lui-même indépendamment de l'association dont il est membre et chef, tandis qu'ici c'est l'association qui constitue le *moi* personnel ; il est en fonction de cette association.

Le corps. — Des éléments qui composent l'individu, le plus apparent est l'organisme matériel, organisme que nous n'avons pas fait, qui s'est développé selon ses lois propres, qui est jusqu'à un certain point nous-mêmes et qui pourtant est pour nous le commencement de l'univers extérieur, avec lequel il nous met en rapport en nous prêtant des moyens d'action sur lui. Nous commençons par en disposer sans savoir ce que c'est ; il se révèle à nous par les sens ; nous le voyons, nous le touchons, nous entendons sa voix ; mais nous ne le connaissons complètement qu'en étudiant d'autres corps que le nôtre ; car il se passe en nous des choses qui nous échappent. Il est la condition de notre existence et nous sommes soudés à lui, mais non à sa totalité ; toutes ses parties ne sont pas également essentielles ; il y a des *moi* manchots ; il y en a de culs-de-jatte ; il n'y en a point qui aient laissé partir leur cerveau ou leur cœur. En outre il n'est pas immuable ; il se renouvelle

et n'est pas toujours le même ; il s'accroît, il dépérit; nous n'avons pas, hommes faits, le même corps que nous avions enfants. Nous en usons plusieurs avant de mourir et nous croyons cependant être restés le même individu, distinct de ceux avec lesquels nous avons été en contact. Enfin par la transfusion du sang, par la greffe on a réussi à interchanger certaines parties de corps différents. On n'a pas encore transporté un cerveau d'un crâne dans un autre, mais ne nous a-t-on pas montré récemment les organes essentiels d'un animal, qui continuaient à vivre séparés de leur légitime propriétaire ?

Au temps où l'on parlait des rapports de l'âme et du corps, on les définissait en disant que l'âme est la maîtresse et le corps le serviteur. Les choses ne sont pas si simples et, si nous n'étions pas tellement habitués à ces rapports que nous n'y faisons plus attention et qu'ils nous semblent tout naturels, si on nous les exposait pour la première fois, nous les trouverions invraisemblables et bouffons ; nous nous croirions mystifiés par un humoriste. Le corps est un serviteur un peu singulier. Nous avons sur lui droit de vie et de mort ; nous pouvons l'anéantir comme organisme vivant, mais du même coup nous nous supprimons en tant qu'être humain ; ce n'est pas tout à fait le droit qu'avaient les anciens sur leurs esclaves. Assurément il nous obéit, nous transporte où nous voulons aller, nous permet d'atteindre les objets, à condition qu'il ne soit ni malade, ni paralysé, auquel cas il interrompt ou cesse définitivement son service comme un homme à gages indisposé ou invalide. Mais, dans l'existence ordinaire, on

peut donner congé à son domestique et s'en passer; celui-ci nous est tellement indispensable que sans lui nous ne saurions rien faire; il est plus qu'un aide de notre activité, il en est l'instrument nécessaire. Nos pouvoirs sur lui sont mal définis et variés, parfois nuls. Si nous commandons à nos membres, si nous avons quelque autorité sur nos poumons, puisque nous ralentissons ou accélérons à notre gré notre respiration, le sang circule sans que nous nous en mêlions; la vie végétative s'accomplit sans intervention de notre part; quand elle est florissante, elle nous communique un bien-être, de source inconnue, mais très réel; c'est ce qui fait l'allégresse irréfléchie des jeunes gens, tandis que les vieillards deviennent moroses. Seulement il faut que nous l'entretenions et ici les rôles sont intervertis; au lieu de commander, nous obéissons. Comme la locomotive exige du chauffeur le charbon sous peine de s'arrêter, le corps réclame son alimentation quotidienne; encore ne nous donne-t-il pas toujours toutes les précisions désirables. Notre occupation la plus accablante, la plus basse est de satisfaire ses besoins; là-dessus il n'entend pas la plaisanterie; si nous sommes sourds à ses appels, il a un moyen infaillible pour nous contraindre, la douleur, qui nous met vite à la raison. Quand il se comporte mal et tombe malade, c'est à nous de le remettre en état, à grand'peine et à grands frais, et nous ne songeons pas à marchander. Ainsi nous nous servons de lui et nous le servons; nous sommes tour à tour maître et valet.

La pensée. — Il est la condition d'existence de notre

moi; il le façonne jusqu'à un certain point, puisqu'il lui imprime son tempérament, ce caractère spécial qui le différencie des autres *moi.* Il n'est cependant pas le *moi.* Ce *moi* serait-il la pensée, qui prendrait ainsi la présidence de la république que nous sommes? J'entends la pensée consciente; car il n'est pas impossible de concevoir une pensée qui ne le serait point. En tout cas la conscience subit chez les êtres pensants des diminutions telles qu'on se demande s'il n'y a pas interruption. Nous nous trouvons parfois en présence de l'aboutissement d'opérations intellectuelles, dont les phases précédentes nous ont échappé; l'oubli peut y être pour quelque chose; mais sûrement la conscience a été bien faible, infinitésimale; or une quantité infinitésimale est voisine de zéro. Il se pourrait même que ces mots « pensée consciente » fussent un non-sens. Tout se passe en effet en nous comme s'il se produisait une pensée et que nous en prenions connaissance, tout comme nous prenons connaissance de la pensée d'autrui; ce n'est donc pas la pensée qui est consciente d'elle-même, c'est nous qui la percevons; nous écoutons notre pensée, nous avons jusqu'à un certain point action sur elle, nous essayons de la diriger, nous luttons parfois contre elle. La pensée non perçue n'est évidemment pas le *moi*, puisqu'elle nous demeure étrangère, la pensée perçue non plus; le *moi* est ce qui la perçoit; elle est du reste, aussi bien que le corps, la condition de l'existence de notre *moi;* on ne voit pas ce que serait le *moi* sans pensée.

Le moi. — Le *moi* est donc une force qui se distingue des forces matérielles en ce qu'il a à sa disposition une

pensée, fournie par le cerveau, qu'il perçoit et dont il use pour ses fins.

Relations du moi et du cerveau. — Les relations du *moi* et du cerveau sont d'une nature particulière ; elles participent de celles que nous avons d'une part avec un organe comme le cœur, de l'autre avec un membre comme le bras. Le cerveau jouit de la vie végétative, il est en dehors de nos prises. Il pense d'une façon continue ou avec de courtes interruptions, une plus longue correspondant à la cessation de l'existence. Nous avons la prétention d'exercer sur cette pensée, c'est-à-dire sur le fonctionnement du cerveau, un certain empire. Jusqu'à quel point y réussissons-nous ?

Rapport d'harmonie. — Nos rapports avec lui se partagent en rapport d'harmonie et en rapport de discordance. Le premier est délicieux : quand la pensée coule de source sans exiger le moindre effort, prend d'elle-même la direction désirée, s'élabore régulièrement comme la trame du tisserand et qu'en outre elle vaut par sa nouveauté, sa justesse, sa profondeur, par toutes les qualités que nous souhaitons lui voir, qu'elle est limpide et précieuse, l'être tout entier s'équilibre dans une telle allégresse, dans un si parfait accord, que, s'il en était toujours ainsi, on ne songerait point à s'analyser et à distinguer la pensée du *moi*. Il ne s'agit pas ici du plaisir du musicien, qui, possédant un instrument sans défaut, lui fait rendre à son gré les sons qui l'enchantent ; il y a quelque chose de plus ; instrument et exécutant ne font qu'un ; on a l'illusion d'être un pur esprit, dont la pensée est non pas l'attribut, mais l'essence. L'amour a la prétention d'operer une fusion telle

entre deux êtres qu'ils perdent conscience de leur dualité; cette fusion ne saurait être plus complète, plus intime que celle qui se réalise ici.

Rapport de discordance. — Malheureusement ce n'est là qu'une exception ; l'unité se rompt et la dualité s'accuse; nous n'obtenons pas du cerveau ce que nous désirons; il y a brouille et malaise. Il s'est repris et cesse de vibrer à l'unisson. Si nous revenons à la comparaison du musicien, nous n'avons pas affaire comme lui à un instrument qui peut être momentanément en mauvais état, et qu'on réparera, qui est passif et docile, mais à un adversaire, qui refuse décidément de se prêter à ce qu'on attend de lui et dont nous ne savons si nous viendrons à bout à notre satisfaction ; les hostilités sont ouvertes et c'est là le calvaire de l'intellectuel.

Imperfections du cerveau. — *Limites de la faculté de comprendre.* — Notre cerveau nous étant prêté par la nature et mis à notre disposition dès l'âge le plus tendre, nous en usons librement, sans prendre la précaution de nous informer de ses capacités ; nous nous figurons naïvement qu'elles sont illimitées. Nous ne tardons pas à être détrompés. Nous continuons une étude qui nous plaît en allant de l'élémentaire au plus compliqué ou nous en abordons une nouvelle; à un moment donné, nous constatons que nous ne comprenons pas; les mots sont là devant nous, mais nous avons beau les répéter, ils sont vides de sens; l'idée n'apparaît pas. Il se peut que cela vienne de ce que nous ne nous sommes pas suffisamment préparés; nous ne savons pas ce qui est nécessaire pour comprendre;

si on ouvre au hasard un livre de science, on ne l'entend point, parce qu'on ignore ce qui précède. Le mal n'est pas grave et la chose est réparable ; mais il n'en est pas toujours ainsi; alors même que nous avons acquis les connaissances utiles, un instant vient où l'opération intellectuelle cesse et où nous sommes hors d'état de poursuivre. Le compréhensible est indéfini, mais il n'est accessible à chacun que dans une mesure restreinte. Le point limite atteint, notre premier mouvement est de protester; nous nous en prenons à la parole du maître, au livre, que nous accusons de n'être pas suffisamment clairs. Il faut renoncer à cet expédient, puisque d'autres à côté de nous entendent ce qui reste pour nous mystérieux. Nous nous retournons contre notre cerveau, dont nous incriminons la mauvaise volonté; avec un peu plus de complaisance il nous satisferait. En réalité il est au bout de ses ressources; de même que certains ont l'œil plus perçant que d'autres et voient plus loin, de même tel continue de comprendre là où nous nous arrêtons. Au delà c'est pour nous le trou noir et la stupidité. La borne est lointaine pour les grands esprits; elle existe. Souvent on ne l'aperçoit pas et on se figure comprendre ce qui en réalité échappe. Que de gens ont l'incompréhension légère et facile! Que de sots se sentent à l'aise là où le savant se tait, embarrassé! L'intellectuel ne se paie point d'à peu près; pour lui ne pas comprendre est le malheur suprême, la faillite de ses espérances, la chute dans le néant; c'est ce qu'est pour l'homme d'action l'obstacle invincible; il ne lui reste plus qu'à déposer son bilan.

Limites de la faculté de retenir. — Retenir n'est pas

moins important que saisir. La vie intellectuelle n'est pas une suite d'actes isolés, mais un progrès ; il faut que chacun laisse un résultat, d'où partira l'acte postérieur et que ces résultats s'accumulent pour nous enrichir. Or le cerveau ne garde pas religieusement ce qu'on lui confie; trop heureux s'il en conserve une partie ! C'est un mandataire plus ou moins fidèle suivant les individus, mais dont l'honnêteté n'est jamais que relative. Après le travail pour acquérir vient, sournois, l'oubli qui efface, qui effrite, qui anéantit ; il est pour l'intelligence l'agent de cette loi d'usure qui s'exerce inlassablement sur les objets matériels ; c'est un voleur, qui s'introduit dans la chambre aux trésors et la vide peu à peu ; il est comme le flot de la mer qui mine les châteaux construits par les enfants et rend au sable sa surface lisse, où il semble que rien n'a jamais existé. Nous sommes tous sensibles à la mauvaise qualité de la mémoire; car, dans l'existence courante, il est sans cesse nécessaire de se rappeler; l'oubli des petites choses est souvent aussi incommode que celui des grandes. Pour l'intellectuel une mauvaise mémoire est un inconvénient tout à fait déplorable. Imaginons un intellectuel qui n'aurait jamais rien oublié, jamais perdu de temps à revenir en arrière, à recommencer, qui aurait à sa disposition fraîches et entières toutes ses conquêtes depuis le début, qui les embrasserait d'un seul regard et en ferait librement emploi. Quelle tâche il accomplirait ! Malheureusement ce n'est qu'un rêve. Nous ne vivons pas sur nos connaissances, mais sur des restes diminués par une déperdition perpétuelle.

Limites de la faculté d'effort. — Enfin le cerveau ne fournit qu'une certaine quantité d'effort, quantité variable suivant les personnes, mais qu'il ne saurait dépasser. Il n'y en a point, si robuste soit-il, qui à travailler ne se fatigue et, quand il est fatigué, il demeure inerte ; il n'y a plus rien à lui demander pour notre utilité. C'est un inconvénient dont le commun des hommes prend en général peu de souci ; il est rare qu'ils poussent le travail intellectuel jusqu'à ses possibilités extrêmes ; quand ils sentent venir la lassitude, plus exactement quand ils prévoient qu'elle va venir, ils s'arrêtent ; ils sont là-dessus d'une remarquable prudence. Peu de gens consentent à se surmener ; il fut un temps où il était de mode parmi les hygiénistes de se lamenter sur le surmenage de nos écoliers ; ceux-ci savaient fort bien se mettre en garde et ne se laissaient point imposer une charge disproportionnée. L'intellectuel n'accorde pas à son cerveau des vacances trop longues et trop répétées. Il est humilié qu'un autre donne une production régulière abondante et comme indéfinie, tandis que lui se voit obligé de s'interrompre et de se contenter de résultats moindres. Il exige donc de son cerveau tout l'effort dont il est capable. Je ne sais si, dans la vie ordinaire, il y a plus d'avares que de prodigues ou le contraire ; ce qui est certain, c'est que, parmi les intellectuels, il y a plus de prodigues que d'avares ; ils se dépensent sans compter ; c'est là leur honneur.

L'immense majorité des hommes n'a qu'un cerveau médiocre ; ce n'est point pour eux une douleur trop sensible ; ils ne se croient pas obligés d'être des cérébraux et peu-

vent par ailleurs être parfaitement heureux. Du reste ils se figurent volontiers que ceux qui leur sont supérieurs sous ce rapport ne le sont que parce qu'ils ont appris davantage et se flattent qu'ils seraient leurs égaux s'ils avaient voulu s'en donner la peine — *doctus cum libro.* Pour constater la médiocrité de son cerveau, il faut être jusqu'à un certain point intellectuel et cette constatation est alors particulièrement amère, puisqu'on n'a qu'une faible part du bien qu'on estime le plus et qu'il n'y a pas de dédommagement. L'intellectuel est porté d'ailleurs à s'exagérer cette insuffisance, n'ayant jamais le cerveau parfait, qui lui serait nécessaire et qu'il convoite. Pourtant à côté des modestes, il y a les présomptueux. Si l'on ne saurait fixer la dose d'intelligence qui est indispensable pour être un intellectuel, il est certain qu'outre la vocation il faut les ressources ; on voit des ratés parmi les intellectuels, comme parmi les artistes.

Action de la volonté sur le cerveau. — Une fois renseignés sur ce que peut notre cerveau, la difficulté pour nous est de le diriger. Tous n'ont pas cette ambition au même degré. D'agréables écrivains, qui se sentent un esprit heureux et facile, le laissent en liberté ; ils assistent, spectateurs intéressés, à l'épanouissement de leur pensée et s'en mêlent le moins possible ; leurs œuvres ont la spontanéité, la fraîcheur, la fluidité, l'imprévu ; des points de vue divers se succèdent, qui ne sont que des points de vue, des choses risquées passent sans être appuyées, des contradictions s'esquissent qui ne se résolvent qu'à peine, des aperçus jaillissent, qui ne sont point approfondis : cela

pourrait être ainsi, à moins que ce ne soit le contraire; point de conclusion ferme; ce n'est point que l'écrivain soit sceptique; le scepticisme est à sa manière une affirmation, à savoir qu'on ne saurait atteindre la vérité; il est fantaisiste. La fantaisie ne consiste qu'à laisser son esprit fonctionner à sa guise, se porter vers ce qui l'attire et s'y poser pour un instant; lorsque celui-ci est bien doué, c'est un charme. Les écrivains de ce tempérament sont considérés comme les plus originaux; en effet ils expriment leur individualité, qui n'est celle de nul autre. La pensée astreinte à une marche logique perd justement ce caractère spécial, pour devenir universelle; un raisonnement exact ne porte point de marque d'origine et appartient à tout le monde. Pourtant la pensée affirmative est la seule virile; d'abord c'est la plus ardue; il est plus aisé de laisser courir son imagination au hasard que de déterminer quelque chose qu'on puisse affirmer avec la conviction qu'on a fait tout le nécessaire pour voir juste, avec l'espoir d'avoir raison. Ensuite elle a l'ambition fière d'avoir action sur autrui; elle demande l'adhésion ou la contradiction; avec elle on a affaire à quelqu'un de responsable; tout le reste n'est que gentillesse. Un des traits caractéristiques de l'intellectuel, c'est la prétention de conduire sa pensée et de la contraindre à élucider un point, à formuler une proposition nette, d'être le maître de son cerveau.

Les résistances du cerveau. — *Refus de travail.* — Il n'y parvient pas toujours. Le cerveau est rétif et désobéissant; il pratique le principe du moindre effort. Il aime le travail facile, redoute la fatigue et, comme cette fatigue se

communique à nous, nous avons la lâcheté de la lui épargner. Que de fois, assis dans un fauteuil, nous nous prenons à ressasser des choses frivoles et sans utilité! Que de fois nous nous résignons à des besognes insignifiantes, quand nous pourrions faire mieux! Il s'accommode d'un fonctionnement paisible, qui ne met en jeu — et encore modérément — que les facultés secondaires de l'intelligence : tel le cheval, qui a son allure et trottine sans se forcer. L'érudit, qui se replonge le matin à son bureau dans l'étude des documents sagement quittés la veille à l'heure du sommeil réparateur, est à peu près sûr de le retrouver fidèle au poste, dispos, prêt à reprendre le collier. Les opérations intellectuelles, qui n'atteignent pas un degré d'acuité inquiète, sont constantes et continues. Il n'en est pas ainsi, lorsqu'on tend les ressorts et qu'il s'agit de création puissante, soit de la part de l'artiste, qui cherche l'expression de l'idéal, soit de celle du penseur, qui combine des idées pour formuler une hypothèse ou construire un système. Il arrive que le cerveau se refuse obstinément et demeure stérile. C'est une syncope intellectuelle; mais, dans la syncope proprement dite, nous avons perdu tout sentiment; ici nous vivons notre mort et nous nous demandons terrifiés si nous ressusciterons ; sensation d'autant plus cruelle que cet arrêt est le précurseur de celui qui, dans la vieillesse, est définitif, lorsque la plume tombe des mains tremblantes et qu'on se voit réduit à la vie purement végétative ; l'avertissement donne le frisson. Tous les intellectuels connaissent ces périodes de détresse, où rien ne sert d'appeler à l'aide, d'implorer à genoux ce

cerveau souverain, qui fait leur tourment et leur dispense capricieusement ses faveurs ; ses dispositions bonnes ou mauvaises résultent de conditions physiologiques qui nous sont inconnues et les moyens artificiels de l'exciter sont hasardeux pour le moment, désastreux pour l'avenir.

Distraction. — Il ne s'insurge pas toujours avec brutalité, mais il se plaît à nous fausser compagnie. Il est parfois malaisé de fixer son attention, de la maintenir, de la ramener. En vain nous l'avons mis sur la piste qu'il n'a qu'à suivre, il s'en écarte tout doucement. Il biaise avec nous ; on se fâche, on l'engage de nouveau sur la bonne voie, il se dérobe encore. Nous avons entamé un ordre d'idées qui nous intéresse, nous comptons aller jusqu'au bout et nous nous apercevons tout à coup que nous pensons à tout autre chose. La direction nous a échappé ; d'autres pensées se sont succédé en nous sans notre participation et, quand nous intervenons, nous nous trouvons quelque part où nous n'avions nullement l'intention d'aller. Le cerveau aime à faire l'école buissonnière et il y est si adroit, qu'il ne nous reste parfois qu'à rire des tours qu'il nous a joués. Il est d'ailleurs sans pitié, comme lorsqu'il nous laisse en plan au milieu d'un discours ; nous ne savons plus ce que nous voulions, ce que nous allions dire ; c'est la panne intellectuelle. Il s'est donné congé sans nous en prévenir, vagabondage bien différent de celui de la fantaisie, puisque ici, au lieu d'être complices, nous sommes victimes. Ou bien il a des sautes brusques ; un objet l'attire, il quitte tout pour y courir. Le plan sagement conçu est bouleversé ; des détours capricieux remplacent la marche droit au but.

Nous cédons, nous prenons ce qu'il nous offre, de peur de nous voir les mains vides. Ces bizarreries du cerveau peuvent provenir de ce qu'il juge avoir assez fait pour nous : saturé, excédé de pensées sérieuses, il éprouve le besoin d'autre chose ; ou bien il a ses préférences qu'il prend la liberté de satisfaire ; s'il consent à travailler, il ne travaille que dans le sens qui lui agrée, à ses besognes favorites ; sur tout le reste il est distrait et fait de mauvais ouvrage. Le professeur, se souvenant des élèves qui ne lui accordaient qu'une attention superficielle et faisaient volontairement mal ce qu'ils auraient pu faire bien, est attristé de loger en lui un de ces mauvais écoliers.

L'idée fixe. — Le contraire de la distraction, c'est l'idée fixe. Il s'y bute et s'y arrête comme à un point mort. Une fois qu'il s'y est enlizé, il n'y a nul moyen de l'en arracher ; tel l'âne qu'on ne fait sortir du pré ni par force, ni par persuasion. Combien de temps durera-t-elle ? Il n'en sait rien, mais, tant qu'elle le possède, il ne faut pas lui demander autre chose ; toute opération féconde est suspendue. Nous ignorons quel plaisir il y peut prendre ; car la plupart du temps elle est absurde ou insignifiante et n'aboutit à rien. Notez qu'il ne réfléchit point sur elle, qu'il ne la tourne pas en différents sens, ce qui serait intelligent ; il est en arrêt bêtement. Pourquoi s'est-il hypnotisé sur elle ? Elle est généralement accompagnée d'une crainte ou d'un désir pressants ; il faut donc croire qu'en pareil cas il obéit à un mouvement inconscient de la sensibilité. Dans la distraction il affirme son indépendance ; ici il est dominé. C'est pourquoi l'idée fixe est souvent d'autant plus

tenace qu'elle est plus injustifiée, qu'il est inutile de l'attaquer par la raison et que nous ne saurions nous en débarrasser, alors même qu'on nous convainc qu'elle est sotte. C'est l'obsession, contre laquelle nous ne pouvons rien et qui nous persécute, qui serait le début d'une des formes de la folie, si elle n'était passagère. Chose misérable ! Il n'y a point d'homme intelligent, qui, par moments, ne soit parfaitement stupide.

La tyrannie du cerveau. — Si le cerveau a ses accès d'inertie et de sécheresse, ses résistances obstinées, il a aussi des crises de surexcitation et des emportements fougueux où il risque de nous briser. Tantôt il est rétif à l'éperon, tantôt il n'obéit plus au frein. Quand nous l'avons assujetti à un travail vigoureux de conception et d'invention et qu'il a consenti à s'y livrer sans réserve, il se produit un état, comme d'extase pour nous, où, se sentant en train, en pleine force et en lucidité limpide, il avance content de lui et où la besogne intellectuelle s'accomplit dans des conditions spéciales de promptitude et de qualité. Nous nous abandonnons avec joie à cette productivité fiévreuse qui nous émerveille. C'est surtout le soir, à la clarté de la lampe, quand tout se tait autour de nous, que nous ressentons ces poussées intellectuelles; les heures sonnent, nous les entendons à peine, et la nuit s'écoule sans que nous nous en inquiétions ; nous nous rendons vaguement compte qu'il serait temps d'interrompre, mais nous repoussons la suggestion ; nous craignons de ne plus retrouver une activité aussi fructueuse, nous avons derrière nous des résultats si beaux et devant tant de promesses,

que nous nous croirions coupables de ne pas poursuivre et que nous dépassons la limite de nos forces. Enfin la fatigue l'emporte et nous voulons cesser ; mais le cerveau proteste contre l'arrêt ; il continue à s'intéresser à ce dont nous essayons de nous détacher ; pendant les insomnies brûlantes il continue à travailler seul et malgré nous ; il ne se soucie pas de nos aises ; il nous fait marcher, comme ces esclaves qu'on pousse jusqu'à ce qu'ils succombent sous le faix. Nous payons cher ces grandes flambées cérébrales par les souffrances de la prostration et de l'anéantissement. En fait le cerveau est l'ennemi de l'organisme ; il dévore notre substance et c'est lorsqu'il nous rend des services exceptionnels qu'il nous détruit avec un acharnement féroce. Pour la plupart des intellectuels, ce n'est qu'un accident. Les penseurs énergiques vivent dans cette excitation qui les mine et souvent se traduit au dehors par un aspect ruineux. Les livres neufs et profonds ne se font pas à une table et à des heures réglées. Une fois la pensée conçue, elle s'empare de tout notre être et ne nous quitte plus ; elle chemine ardente dans la demi-conscience ; le cerveau qui l'a enfantée la couve sans relâche ; à travers les incidents de la vie, qu'il néglige, il la mûrit et la creuse ; enfin les résultats surgissent et s'imposent ; voici le fruit des recherches, le trésor inattendu ; il semble que ce soit un cadeau gratuit ; en réalité le cerveau a usé l'organisme et l'a ravagé. Le génie n'est pas, comme l'a dit Buffon, une longue patience, mais une tension forte et perpétuelle.

Éducation du cerveau. — Si la lutte est la loi de tout

être vivant, elle est aussi celle de l'intellectuel. Aux prises avec un cerveau qui est tantôt pour lui un bienfaiteur prodigue, le plus souvent un animal méchant qui se cabre ou fuit ou un despote qui l'épuise, il essaie de faire tourner le conflit à son avantage ; pour cela il entreprend l'éducation de son cerveau ; c'est pour lui une nécessité de carrière et un trait de plus par lequel il se distingue de la foule. On est en général soucieux de se donner une éducation morale ; on sent moins le besoin de discipliner sa pensée pour en faire un emploi judicieux. On corrige ou on dissimule ses défauts de caractère, parce que ce sont les plus désagréables à nos semblables, qui nous les signalent sans bienveillance et nous en gardent rancune ; on tient moins à corriger les défauts de son esprit, qui sont moins visibles, mais tout aussi pernicieux. On vante un bon cœur, une âme vertueuse ; on remarque moins un bon esprit ; ce n'est pas une qualité qui tire l'œil et à laquelle on attache une grande importance. On ne se rend pas compte qu'un bon esprit est le fruit d'une formation volontaire et quelque chose qu'on doit en grande partie à soi-même. L'éducation du cerveau est la tâche primordiale de l'intellectuel ; comme toute éducation, elle réclame de la souplesse et de la fermeté. D'abord le cerveau est pour nous un inconnu ; il faut donc l'étudier, pour savoir à quoi il est propre, ne pas lui faire de querelles injustes, éviter les malentendus, ne point lui demander ce dont il est incapable, mais exiger rigoureusement tout ce qu'il peut donner. La difficulté de comprendre, si elle est accentuée, exclut toute prétention intellectuelle ; il vaut mieux renoncer tout de

suite que de s'engager dans une voie sans issue. Quant à la mauvaise mémoire, si elle est pour l'intellectuel une condition défavorable, ce n'est cependant pas absolument, pour employer le langage des médecins, une contre-indication. Il y a quelque moyen de l'améliorer; on dit que les choses se gravent dans la mémoire ; ce n'est qu'une métaphore ; tout se passe cependant à peu près comme si c'était une vérité; or on grave plus ou moins profondément ; en d'autres termes, ce à quoi on n'a prêté qu'une attention superficielle est fugitif; ce à quoi on a réfléchi avec la volonté de le retenir est plus stable et demeure; le défaut de mémoire n'est souvent qu'un défaut d'attention; nous pouvons donc l'atténuer, puisque la force de l'attention dépend de nous. Si on ne réussit pas à le guérir, on peut tout au moins y suppléer. Personne plus que l'intellectuel ne bénit les inventeurs de l'écriture ; grâce à elle il fixe définitivement ce qui risquerait de lui échapper ; les notes bien classées et complètes constituent pour lui un répertoire tenu à jour qu'il n'a qu'à consulter ; il est sûr d'y retrouver ce qui lui est indispensable ; c'est une mémoire morte ; elle a sur la mémoire vivante l'avantage d'être toujours présente et fidèle ; si elle exige un surcroît de peine, on ne le regrettera pas. Lorsque la faculté d'effort est insuffisante, il faut voir d'abord quelle est l'origine de ce défaut ; il provient ou de faiblesse ou de paresse ; ce sont deux cas qui ne se traitent pas de même ; les organes faibles se fortifient par des exercices appropriés ; il y a une gymnastique intellectuelle, comme il y a une gymnastique physique ; en y soumettant régulièrement le cerveau, on

obtiendra des résultats notables. S'agit-il de paresse ? On le reconnaîtra facilement : en pareil cas en effet le cerveau ne travaille que mollement, mais il n'est pas fatigué ; on ne sera pas dupe ; on ne tolérera pas sa nonchalance ; on la stimulera ; c'est le moment de se montrer énergique. Envers ses résistances on usera de diplomatie et on commencera par se rendre compte des causes. La stérilité est souvent mystérieuse ; on la subira, en épiant les bonnes dispositions du cerveau pour en profiter et le mettre à l'œuvre aussitôt qu'on en apercevra l'indice ; c'est beaucoup de ne point les laisser se perdre. Si l'impuissance résulte de ce qu'on lui a infligé un travail disproportionné et qu'il est fourbu, on en évitera le retour en le ménageant davantage à l'avenir ; c'est une faute de pousser le surmenage du cerveau jusqu'à ce qu'il ne rende plus qu'un travail de mauvaise qualité. Si l'intellectuel est exigeant pour son cerveau, il saura pourtant le conserver sain et vigoureux ; c'est son devoir et son intérêt. La distraction peut être la conséquence d'une légèreté naturelle ; celle-ci se guérit en général avec l'âge et du reste, en provoquant la réflexion, on arrive à donner quelque poids aux cervelles légères. Parfois le cerveau n'exécute qu'avec une attention distraite les besognes qu'on lui impose, parce qu'elles lui déplaisent et qu'il est attiré par d'autres plus faciles ou plus à son gré ; on gagne quelque chose sur lui en lui faisant prendre des habitudes ; par l'accoutumance ce qui lui répugnait d'abord finira par se faire tolérer ; peut-être même y trouvera-t-il plaisir et reviendra-t-il sur des répulsions injustifiées ; en tout cas rien ne sert de le contraindre brutale-

ment ; il vaut mieux composer avec lui ; c'est une chose capitale que de voir clair dans nos capacités et de ne pas forcer notre talent ; en suivant ses inclinations, il fera peut-être une œuvre excellente, tandis que, courbé sur une tâche ingrate, il ne donnera rien qui vaille. L'intellectuel, moins esclave qu'un autre de sa sensibilité, sera par suite moins exposé à l'idée fixe et à ses angoisses ; ce n'est point un danger dont il soit menacé, à moins de déséquilibre provenant d'épuisement.

Ainsi dans ses rapports avec son cerveau l'intellectuel ne violente rien et ne néglige rien ; il ne le rendra pas supérieur, s'il est médiocre ; mais il en tirera par une culture raisonnée plus que ses semblables qui le laissent à l'état sauvage. S'il réussit au delà de ses espérances, si son cerveau s'éprend de la tâche proposée au point de tout y sacrifier, si, dans ses grandes ardeurs, il se consume pour créer, loin de le retenir, l'intellectuel l'encouragera. D'autres offrent d'un seul coup leur vie pour la patrie, pour une grande cause ; il use lentement la sienne au service de l'idée. Qu'importe que l'ouvrier périsse, si l'œuvre naît ?

CHAPITRE IV

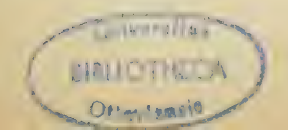
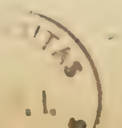
LES INFLUENCES QUI CONDITIONNENT LA PENSÉE

Dépendance de la pensée. — Le vœu suprême de l'intellectuel serait de disposer en souverain absolu d'une activité cérébrale qui se développerait suivant sa nature propre indépendamment de toute influence étrangère. Nous venons de voir que, loin d'être le maître de sa pensée, il n'en est que le bénéficiaire sous des restrictions sévères; il est obligé de la prendre telle qu'elle lui a été donnée; la qualité de la pensée résulte de la constitution du cerveau ; sur le rapport de l'une avec l'autre nous sommes peu renseignés et, quand même la physiologie parviendrait à la déterminer, nous n'en serions pas moins assujettis à la constitution individuelle de notre cerveau, à moins qu'on arrive à la modifier scientifiquement, ce qui serait un gain énorme et des conditions toutes nouvelles. La volonté s'empresse autour de l'intelligence en surveillante affairée, soit pour l'améliorer par une éducation patiente, soit pour la fixer ou la diriger; elle n'y réussit que dans des limites restreintes. De toutes les influences qui s'exercent sur la

pensée c'est celle dont nous avons le mieux conscience, qui parle le plus haut, qui a les prétentions les plus nettement avouées à se faire obéir et qui, en réalité, a le moins de puissance effective. La pensée n'est qu'un élément de la personne humaine, engagé dans une complexité d'autres éléments ; alors même que dans l'organisme humain c'est elle qui gesticule et parle sur le devant de la scène et laisse dans l'ombre les comparses, ces comparses ne sont pas réduits au rôle de figurants muets; ils agissent sur elle, ils lui soufflent ce qu'elle s'imagine trouver ou bien ils la contrarient et l'empêchent d'être toute à son jeu; elle ne fait point la pièce à elle seule et ses camarades y ont leur part. Les éléments non intellectuels de notre nature sont à leur tour en relation étroite avec le monde extérieur, lequel a sur nous, qui en faisons partie, des prises multiples, si bien que la pensée est une vibration dont les causes se perdent à l'infini.

Influence du tempérament. — Il est incontestable qu'elle subit l'influence de notre tempérament, qui est, le mot l'indique, la proportion suivant laquelle sont mélangés les matériaux constitutifs de notre corps et dont les variations produisent les tempéraments individuels. C'est affaire à l'expérience physiologique de déterminer la loi des rapports, à voir s'ils peuvent être rigoureusement définis, si telle espèce de tempérament correspond toujours à telle espèce d'intelligence. Le sens commun, qui enregistre les observations partielles faites du dehors, par suite sujettes à caution et incomplètes, mais qui entrevoit et devine parfois des vérités démontrées plus tard,

fournit là-dessus quelques indications. On prétend qu'il y aurait une intelligence de blonds et une intelligence de bruns. La race est un tempérament hérité pendant de longs siècles ; or les diverses races ne conçoivent pas tout à fait de la même façon ; il y a une pensée latine, une pensée germanique, une pensée slave. La taille même ne serait pas indifférente : on dit que les petits hommes ont de petites pensées, ce qui n'est pas absolu, puisqu'il y en a qui en ont de grandes, mais qui se vérifie dans nombre de cas. Il est possible que le tempérament soit lié moins au degré qu'au mode d'emploi de l'intelligence : un lymphatique est plutôt méditatif, un sanguin plutôt fait pour l'action ; les gens prudents procèdent pour résoudre une question par travaux d'approche ; les fougueux vont du premier coup au principal ; un malingre paraît quelquefois plus fin qu'un homme robuste et carré ; c'est sans doute que, dépourvu de moyens physiques, il fait appel à son intelligence pour y suppléer. Bien des défauts, qu'on croit être des défauts d'esprit, sont en réalité des défauts d'un tout autre ordre, qui vicient le fonctionnement de l'esprit. Il est certain que le tempérament a une part directe dans la façon dont la pensée se formule ; un homme vif, qui a les mouvements prompts et animés, s'exprime également avec vivacité et c'est grâce à cette vivacité de parole qu'on lui accorde volontiers une intelligence éveillée ; il peut n'en avoir que l'apparence. Il convient du reste d'être très réservé sur la relation du tempérament et de l'intelligence, tant qu'on se borne à des observations extérieures dépourvues de contrôle scientifique ; il y a des surprises : on voit


de gros corps envahis par un embonpoint excessif cacher sous des dehors balourds une pensée très déliée; l'air même d'intelligence trompe : il révèle une intelligence toujours prête à se manifester, mais il ne renseigne pas sur sa valeur. Combien y a-t-il de penseurs profonds, supérieurs, qu'on prendrait au premier abord pour des esprits non seulement ordinaires, mais très bornés!

L'état maladif. — Si, dans l'état sain, le corps a des prises sur la pensée, il en a bien davantage, de plus fortes et de plus manifestes dans l'état morbide. Outre que le cerveau a ses maladies propres, dont l'intelligence pâtit et qui la réduisent à la folie agitée ou à la torpeur du gâtisme, il ressent le contre-coup de tous les maux qui sévissent sur la nature humaine et la désorganisent. Dans la douleur trop vive il semble que nous jetions par-dessus bord l'intelligence, sans plus nous soucier d'elle; les philosophes nous exhortent en vain à demeurer raisonnables; nous agissons comme si elle n'existait pas et nous nous débattons dans les crises de l'animalité. Elle est à la merci d'une rage de dents. Une douleur sourde elle-même la paralyse; nous nous sentons incapables d'un effort intellectuel et nous nous absorbons dans notre souffrance. Un mathématicien atteint de la fièvre typhoïde n'est pas plus en état de résoudre un problème que n'importe quel balayeur des rues. Un malade ne pense pas comme un homme bien portant; si la vie intellectuelle n'est pas complètement interrompue chez lui, elle prend un caractère morbide; un neurasthénique a sur le suicide des idées incompréhensibles pour un homme bien portant; il existe dans la pro-

duction littéraire une part considérable, qui est celle des cerveaux malades. Nous saurons sans doute exactement quelque jour comment telle maladie attaque telle faculté de l'intelligence et non telle autre — on a déjà reconnu des correspondances instructives — et par quels degrés elle la détruit. En général l'édifice total de l'intelligence ne s'écroule pas subitement ; il se lézarde et menace ruine ici, pendant qu'il se maintient ailleurs; le fou ne divague souvent que par accès ou bien il bat la campagne sur tel sujet et juge sainement à propos d'un autre ; il raisonne, il combine, souvent d'une façon bizarre, parfois avec une lucidité déconcertante ; son intelligence est viciée, non pas éteinte. Ainsi les dégâts matériels causés dans notre organisme viennent troubler, déséquilibrer la pensée, sans qu'on ait encore pu déterminer avec précision les lois de cette répercussion. Chose singulière ! Certaines personnes demeurent en pleine possession de leurs facultés jusqu'à l'instant même de la mort.

Influence de la sensibilité. — De tous les éléments d'où résulte le composé humain, celui qui a l'action la plus décisive sur l'intelligence est la sensibilité ; sans faire parade de sa puissance, elle la tient sous une domination autrement étroite et constante que la volonté, domination tantôt nuisible et tantôt bienfaisante. On peut diviser les hommes en sensitifs et en intellectuels ; mais cette division n'est juste qu'en gros ; l'intellectuel n'a pas rompu avec sa sensibilité et, quand il croit se diriger, c'est souvent elle qui le mène.

Les tendances. — Nous avons des tendances, qui nous

entraînent à notre insu ; quand nous nous y livrons, sans chercher à les contrarier par un acte de résistance, elles nous récompensent de notre docilité par un plaisir qui nous engage à continuer à les suivre. Nous n'avons pas à redire ici comment elles se transforment, soit qu'elles se canalisent en habitudes accompagnées d'une jouissance paisible, mais réelle, soit qu'elles s'exaspèrent en passions ardentes à se satisfaire. Parmi elles il y en a qui nous sollicitent à laisser dormir en repos l'intelligence, à oublier qu'elle existe, à ne rien lui demander et à nous laisser flotter comme des objets inertes au courant des choses ; mais il y en a une, la plus précieuse de toutes, qui nous pousse au contraire à faire fonctionner l'intelligence, à l'exercer sans cesse et à la tendre dans tous les ressorts de son activité. On pourrait imaginer une intelligence qui aurait en elle-même sa raison d'agir et qui le ferait sans plaisir, comme les feuilles poussent sur les arbres ; ce n'est pas la nôtre. La nôtre est redevable à la sensibilité de sa mise en train ; à ce point de vue elle est son obligée ; sans elle, elle pourrait exister en puissance, mais elle ne passerait pas à l'acte. L'être pensant est d'abord un être qui a l'instinct de penser, comme l'abeille a celui de construire une ruche et de l'emplir de miel. Et ce n'est pas seulement une tendance initiale qui met en branle et disparaît ; elle persiste ; si elle ne persistait point, l'intelligence s'arrêterait ; la pensée est un mouvement qui se transforme en chaleur et c'est cette ardeur délicieuse, qui, l'accompagnant sans cesse, nous empêche de nous rebuter et nous fait redoubler d'efforts. Ceux qui n'ont que faiblement la tendance à

connaître, à comprendre, à poursuivre la vérité se fatiguent vite de mettre en jeu leur intelligence et ne font guère appel à elle que pour l'indispensable de la vie ; ceux qui l'ont vigoureuse et tenace, qui l'entretiennent et l'avivent jusqu'à la passion — on dit avec raison de certains esprits qu'ils sont passionnés pour la vérité —, ceux-là sont avides de penser toujours plus énergiquement et plus profondément. Le savant engagé dans une recherche qui l'épuise ne renonce point, n'épargne pas les veilles, multiplie l'effort en face de la difficulté ; il semble que ce travail acharné doive être pour lui plus pénible qu'agréable ; il l'affronte cependant et le préfère à tout divertissement ; si momentanément la peine l'emporte sur le plaisir, il est soutenu par l'idée qu'il obéit à un besoin de sa nature, par la certitude de la joie qui couronnera la découverte. Il est prodigieusement intéressé ; il se sent vaillant, enthousiaste, généreux ; il fait l'œuvre pour laquelle la nature l'a mis au monde et suit avec bonheur sa vocation. Peut-être ne conviendra-t-il pas de l'agitation qui le possède ; il laisse les artistes s'enflammer et créer avec leur cœur. Pour lui il se défie des mouvements de la sensibilité ; il voit en eux de dangereux parasites, des associés infidèles qui pourraient le bercer d'illusions et lui souffler de séduisantes erreurs, comme ces démons malfaisants qui troublaient la prière de saint Antoine. Il professe que la vérité doit sortir du raisonnement pur de tout alliage sensible. Il prétend ne rien devoir qu'à la froide raison. La froide raison du savant s'oppose par une belle antithèse à la raison ardente de l'artiste. Existe-t-elle en réalité et quelle

est sa fonction ? Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus tout à l'heure. En tout cas elle n'est pas créatrice ; dès qu'on pense avec quelque activité, on s'échauffe et c'est cette ardeur qui décuple les forces de l'esprit. Si le savant n'avait pas d'instinct le désir très vif de faire apparaître la vérité, si ce désir ne lui rendait l'effort léger et doux, il n'arriverait jamais à la découvrir. Que la science, pour éviter l'erreur, multiplie les précautions et se cantonne dans une impassibilité austère, elle n'a pas tort ; mais elle ne serait point, si elle n'était suscitée par la tendance à connaître et à comprendre, si le savant ne vibrait pour la vérité, comme un amoureux pour sa maîtresse.

Les sentiments. — Nos facultés se voient réciproquement d'assez mauvais œil et ne songent qu'à empiéter les unes sur les autres. Elles sont bien obligées de s'accommoder d'une espèce d'équilibre, mais qui est sans cesse sur le point d'être rompu. Elles vivent dans une rivalité latente et dans un état de suspicion et de paix armée, comme les nations de l'Europe actuelle, qui jalousent leurs voisines, convoitent leur territoire et concluent des alliances avec l'une pour se préserver de l'autre et au besoin pour l'écraser. Ainsi les sentiments jalousent l'intelligence et tendent à la réduire à l'état de vassale ; ils professent qu'ils ont tout ce qu'il faut pour nous conduire et qu'elle est négligeable. Ils dominent chez les femmes, non pas qu'elles soient incapables de raisonnement, mais elles ont, pour le remplacer, autre chose qu'elles préfèrent : elles aiment ; elles se refusent à discuter si leur amour est

raisonnable et peut-être n'ont-elles pas tort, car, quel que fût le résultat de la discussion, elles n'aimeraient pas moins. Les sentiments se font une vérité à leur guise et à leur mesure, qui n'est point la vérité vraie, mais qui leur semble beaucoup meilleure, parce qu'elle est à leur convenance. Ils assujettissent l'intelligence à la leur procurer ; il est juste d'ajouter que, dans les occasions où c'est de la vérité vraie qu'ils ont besoin, ils lui prêtent pour la distinguer une acuité singulière. Les sentiments égoïstes sont passés maîtres dans l'art de contraindre l'intelligence à leur présenter les choses telles qu'ils désirent qu'elles soient ; quand on a grand intérêt à ce qu'une entreprise réussisse, les bonnes chances prennent un grossissement démesuré et les mauvaises disparaissent; le malheureux, qui a mis ce qui lui reste d'argent à la loterie, se persuade qu'il va gagner indubitablement ; d'autre part on découvre mieux la vérité, quand on a intérêt à ne pas se laisser tromper. Les sentiments altruistes ne respectent pas davantage les droits de l'intelligence ; lorsque la bonté s'étend sur les coupables, elle tient à se prouver qu'ils ne sont pas indignes d'elle et exige de la raison les sophismes nécessaires pour leur refaire une innocence ; de là les pardons injustifiés et les réhabilitations sans fondement. Elle aussi du reste nous donne parfois des lumières pour apercevoir des mérites réels, que la malignité se refuse à reconnaître. On excuserait les sentiments d'ignorer l'intelligence et d'agir à leur fantaisie ; ils ne se bornent pas là; ils s'efforcent d'en faire leur complice et de la pervertir. Et c'est lorsqu'ils l'assaillent

et tentent de l'incliner dans un sens ou dans l'autre, qu'il y a lieu de faire intervenir, si ce n'est pas un vain mot, la froide raison, ou tout au moins la raison la plus froide possible ; la froide raison, nous l'avons dit, n'est pas créatrice ; le rôle dans lequel elle peut le mieux se manifester, c'est la critique, quand il faut faire fonction de juge et par suite être impartial ; c'est le cas du savant ayant à décider entre deux théories et qui ne doit pas être plus favorable à celle qui flatte ses idées qu'à l'autre, de l'historien en face d'événements qui ne sont pas assez reculés pour ne point susciter encore dans le présent des appréciations contradictoires, de nous-mêmes enfin, qui, devant une résolution à prendre, sollicités par des désirs, sommes obligés à instituer en nous une discussion morale, pour choisir la voie droite. C'est alors que la froide raison serait précieuse ; c'est elle seule que doit écouter l'arbitre ; il l'invoque ; mais, si nous pouvions lire au fond des consciences, nous découvririons sans doute la sympathie secrète, inavouée, qui l'incline vers un parti au détriment de l'autre.

L'aphorisme célèbre « Les grandes pensées viennent du cœur » est dur pour l'intelligence ; sa brièveté le rend saisissant ; il n'acquiert toute sa justesse que si l'on rétablit les intermédiaires supprimés ; en réalité l'intelligence à elle seule peut avoir de grandes pensées ; elle en a d'une nature spéciale, quand elle est fécondée par la sensibilité et que toutes deux vibrent à l'unisson. Il y a des élans de générosité dans lesquels la sensibilité agit seule ; celui qui les éprouve s'y abandonne éperdument, n'a ni le loisir

ni le désir de penser et ne se connaît plus. Il arrive asusi que, la sensibilité étant vivement surexcitée, l'intelligence, au lieu d'en être étourdie et comme anéantie, dépasse son niveau habituel et conçoit d'une façon plus grandiose. C'est un état rare, une harmonie supérieure ; le cœur sent, l'intelligence voit ; les deux facteurs ont chacun leur partie dans l'ensemble ; la sensibilité mène, cela est certain, mais l'intelligence lui répond magnifiquement.

Les passions. — Ce que nous avons dit de l'influence des sentiments sur l'intelligence, nous pourrions le répéter à propos de celle des passions, qui est analogue, mais singulièrement plus violente. Comme elles sont dans un conflit tumultueux qui exclut le calme dont celle-ci a besoin pour fonctionner normalement, qu'elle ne proteste point, et que, dégoûtée, elle se tait, elles se figurent qu'elle n'a pas voix au chapitre et que c'est entre elles que tout doit se décider. Dans l'état de guerre, ce n'est plus la raison qui résout, c'est la force ; or chez l'homme passionné c'est l'état de guerre qui règne. Lorsque l'une d'elles a pris le dessus et la direction, elle fonce sur les choses pour les subjuguer ; mais les choses sont de fer et elle se brise contre elles. Elle se rebute donc vite et se porte sur nos pensées, qu'elle altère et modifie à son gré ; celles-ci ont moins de résistance et se plient. Elle a peu de prise sur les vérités scientifiques, qui se démontrent exactement et qui se consolent, quand elle les méconnaît ; elle a une puissance extraordinaire contre les vérités humaines, qui sont soumises à l'interprétation et qui se défigurent aisément ; elle

les manipule à sa fantaisie. Violentée par elle l'intelligence lui fournit les arguments et les paradoxes nécessaires ; elle ne perd à la servir rien de son activité, mais elle perd l'inflexible justesse qui est son honneur. Si les gens passionnés sont parfois lumineusement logiques, ils sont souvent illogiques terriblement. La passion est du reste d'autant plus dangereuse qu'elle se dissimule. L'intellectuel, qui fait profession d'impassibilité, cache quelquefois un passionné, qu'il emprisonne, mais qui, du fond de sa prison, le domine.

L'émotion. — Le calme étant l'atmosphère favorable au fonctionnement normal de l'intelligence, les émotions brusques, produites par le choc des événements, la bouleversent par instants au point qu'elle se cherche et ne se trouve plus. Un homme ordinaire en présence d'un grand personnage est tellement frappé par la disproportion qu'il ne sait que dire. Une heureuse nouvelle, sur laquelle nous ne comptions pas, nous fait perdre l'esprit ; un compliment inattendu nous trouble et nous balbutions ; une simple surprise suffit à nous désemparer. Un intellectuel ainsi décontenancé n'est plus un intellectuel ; il retombe au niveau des hommes quelconques à l'entendement pâteux ; il lui semble que son intelligence l'a quitté et avec elle tous ses moyens ; cette impuissance subite lui cause une émotion nouvelle qui s'ajoute à la première et l'augmente. La crise passée, il se reprend ; il trouve ce qu'il aurait dû penser et dire, les idées lui reviennent en foule ; il se voit tel qu'il a été et tel qu'il aurait dû être et demeure confondu. En revanche à côté des émotions paralysantes, il y en a de stimulantes.

Certaines personnes ne jouissent de toutes leurs ressources que dans des circonstances violentes : elles s'y montrent supérieures à elles-mêmes et l'émotion paraît éclaircir leurs idées. Il se peut que, parmi ceux qui ont l'esprit si présent, il y en ait qui subissent le coup sans en être affectés et qui en face de l'imprévu menaçant ou tout bonnement déconcertant ne ressentent nul trouble intérieur ; ils continuent à être eux-mêmes et c'est pour cela qu'ils parent aisément à la situation. Il en est sûrement d'autres dont l'émotion réunit toutes les forces intellectuelles en faisceau et les rend plus efficaces. Dans l'enthousiasme, où l'émotion est au comble, la pensée est portée à un degré supérieur de puissance et de clarté.

Par un rapport inverse l'intelligence agit à son tour sur la sensibilité. Les idées sont émotives ; cela n'est pas douteux pour celles que conçoivent et expriment les littérateurs ; elles se doublent d'une émotion ; elles sont pour eux comme à double face et leur cœur s'y intéresse autant que leur cerveau. Une des choses qui les empêchent d'être scientifiques, c'est que la science leur semble sèche et glacée ; elle ne parle qu'à leur entendement et pendant ce temps leur sensibilité se plaint d'être laissée sans aliment ; ils lui cèdent et se détournent. Or ils se trompent ; si les idées particulières peuvent nous toucher, les idées générales ont bien autrement cette vertu ; plus elles sont abstraites et universelles, plus, lorsqu'on les envisage, on se sent transporté ; elles ont quelque chose de magnifique et une splendeur qui éblouit. Les grandes vérités mathématiques ont ce pouvoir : elles remplissent d'une admiration

profonde; elles sont esthétiques. C'est dans l'émotion la plus vive que le savant en approche, les conçoit, les formule. Lorsqu'on s'en pénètre, on n'accomplit pas seulement l'acte intellectuel qui consiste à en prendre connaissance ; on éprouve un frémissement.

Influence du monde extérieur. — Si, dans son siège restreint et délimité, dans la chétive personne de l'individu, l'intelligence rencontre tant de forces avec lesquelles il lui faut compter, elle a encore à se mesurer avec les influences externes qui de toutes parts la sollicitent. Nous ne saurions nous abstraire complètement du monde matériel extérieur; c'est pourtant contre ses prises, sauf le cas de cataclysme, que, grâce à la civilisation, il est le plus facile de se protéger; *Le Philosophe* de Rembrandt sous ses voûtes solides, derrière sa fenêtre close, les défie et se plonge dans sa méditation profonde; on peut s'arranger pour les ignorer; le cabinet du savant est un asile de paix, où il se réfugie à l'abri des violences de la nature et du tumulte de l'humanité concentrée dans les villes; à la lumière de sa lampe électrique, dans une température artificielle, il s'inquiète peu que la nuit resplendisse d'étoiles ou s'ensevelisse dans une noirceur d'encre et que le froid fasse rage. Pourtant l'univers infini l'enveloppe. Le poète a des idées couleur du temps ; si décidé que soit l'intellectuel à se préserver de l'aspect changeant des choses, il a des dispositions d'esprit qu'il leur doit à son insu; n'est-il point sensible, comme tout le monde, à l'allégresse d'un beau jour et à la pesanteur déprimante d'un ciel fermé ?

La nécessité. — Chose singulière ! L'intelligence, qui

paraît une force douée d'une somme limitée d'énergie, devient comme élastique sous la pression brusque de la nécessité; l'action de celle-ci est tellement directe qu'elle se passe de l'intermédiaire de la volonté et obtient ce que la volonté se serait vu refuser. Un acte intellectuel, indispensable pour sortir d'un grand danger, d'un embarras poignant se réalise comme de lui-même, tandis que, dans d'autres circonstances, nous en eussions été incapables. De même que sous la poussée d'un événement décisif notre vigueur physique se décuple, l'intelligence contrainte donne un effort qui semble la dépasser; devant ce mot impérieux « Il faut », elle fait immédiatement le nécessaire. La Fontaine dit dans sa fable des *Deux Rats :*

Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.

Rien n'est plus vrai : un esprit médiocrement inventif trouve dans le besoin qui commande des ressources dont il ne se savait pas pourvu. Tel écrivain reste stérile jusqu'au moment où l'imprimeur est là qui attend et qu'il n'y a plus moyen de se soustraire. Mais cet effet de la nécessité est momentané. Chez l'étudiant pauvre, obligé de passer ses examens dans un temps donné et qui paraît se surpasser, il y a d'abord l'intervention de la volonté et c'est elle qui agit; en outre il est simplement devenu plus laborieux, non plus intelligent que ses camarades riches; il a fourni une plus grande somme d'application. L'intelligence, qu'exalte un choc instantané, ou s'arrête ou s'épuise sous une surcharge continue. Le travail

intellectuel ne saurait dégénérer en un métier imposé, en un gagne-pain ; il n'aboutit qu'à la production industrielle commandée par les libraires et à laquelle l'intelligence reste presque complètement étrangère.

Influence sociale. — On parlait jadis de l'influence du milieu ; on dit aujourd'hui plus volontiers l'influence sociale, surtout dans les écoles qui se proposent d'étouffer le plus possible et d'annihiler l'individu sous la société ; de la façon la plus générale, c'est l'influence des autres hommes sur nous-mêmes. Nous sommes, cela est sûr, le résultat de lointaines et multiples hérédités. Prenons ce résultat vivant ; il est soumis aux influences du milieu dans lequel il se développe. Au point de vue intellectuel il y a d'abord l'influence excitatrice ; on devient plus intelligent dans un milieu qui l'est ; l'acte intellectuel, par le fait qu'il est compris, met en mouvement l'esprit qui le comprend ; celui-ci une fois éveillé en accomplit naturellement d'autres. La torpeur ambiante l'étoufferait ; l'intelligence se propage de proche en proche par une communication spontanée ; tel, auprès d'un morceau de bois enflammé, un autre prend feu. C'est par suite du contact plus étroit, du frottement perpétuel des intelligences que l'habitant d'une capitale est généralement plus aiguisé que le demi-solitaire d'une campagne reculée. Ensuite l'imitation réfléchie accélère le progrès ; on est naturellement porté à faire ce qu'on voit faire autour de soi ; parmi des gens qui pensent, on s'efforce de penser soi-même pour se modeler sur son entourage et le suivre. A l'imitation succède l'esprit d'émulation, qui tient à honneur d'égaler autrui et, s'il est possible,

de le surpasser ; quand, autour de nous, la lourdeur et la bêtise sont ce qu'on méprise le plus, nous mettons quelque coquetterie à les éviter, pour ne point paraître inférieurs. Enfin nous sommes sensibles à l'encouragement ; on est estimé par les gens intelligents, lorsqu'on l'est soi-même ; c'est une récompense ; on n'a pas perdu sa peine et on se trouve engagé à ne pas laisser cette réputation flatteuse s'affaiblir. Malheureusement on ne choisit pas le milieu où l'on naît ; on peut en changer, lorsqu'on s'aperçoit qu'il n'est pas favorable au développement de l'intelligence ; mais cela suppose déjà que celle-ci a pris conscience d'elle-même.

Il y aussi l'influence directrice. Le cercle forcément restreint où s'écoulent nos années de jeunesse vit sur un ensemble de connaissances et d'idées reçues. On n'utilise que ce qu'on connaît et l'intelligence se meut dans la limite de ce qu'elle a appris ; c'est pourquoi, sauf le cas d'une vocation impérieuse, qui provient du reste de ce qu'on a regardé plus loin que l'entourage immédiat, on suit volontiers la carrière de son père ; un paysan, qui n'a jamais vu la mer, n'aura guère l'idée de se faire marin. Il est facile de nos jours d'agrandir le champ de ses connaissances et les leçons de la famille ne sont qu'une part très faible de l'instruction qu'on acquiert. Quant aux idées reçues, elles sont, suivant leur qualité, un bienfait ou une tare. Elles s'emparent de l'intelligence, alors qu'elle est encore vide, s'y installent et y persistent. Naturellement la vie les modifie, les élargit ; on ne se débarrasse jamais de toutes et, lors même qu'on croit les avoir vérifiées, avoir

rejeté celles qui sont inexactes, les avoir remplacées par de nouvelles, lorsqu'en un mot on s'imagine ne devoir qu'à soi sa façon de penser, on n'est jamais absolument tel que si pendant son adolescence on en avait reçu de totalement contraires. La formation primitive reparaît par moments ; on est étonné de constater combien, chez les esprits les plus libres, de manières de voir, de modes de penser témoignent de la survivance des impressions de l'enfance et de la jeunesse. Il faudrait pour tout répudier un effort surhumain et, sous le caractère nouveau, il y a des empreintes qui ne s'effacent pas.

Une dernière influence est celle que j'appellerai d'approvisionnement ; le terme est familier, mais significatif. Archimède réclamait un point d'appui pour soulever le monde. Les esprits les plus puissants ont besoin d'un point de départ et ce point de départ ils le trouvent dans la pensée d'autrui ; là-dessus, s'ils sont extraordinairement vigoureux, ils bâtissent une œuvre originale, qu'ils nourrissent de leur substance personnelle, et vont jusqu'au bout sans puiser ailleurs qu'en eux-mêmes ; mais le cas est rare ; la plupart du temps, après avoir fourni une partie de la carrière, on s'arrête hors d'haleine et la vue se trouble ; on ne saurait repartir sans une nouvelle excitation cérébrale et cette excitation, c'est chez autrui qu'on va la chercher ; on est frappé d'une observation qui avait échappé, d'une idée qu'on n'avait point trouvée soi-même ; c'est l'aliment dont on avait besoin et qui donne des forces pour continuer. Tous les penseurs sont débiteurs les uns des autres ; les bibliothèques paraissent être les cimetières de

la pensée ; elles sont en réalité les foyers où la flamme couve. Le solitaire lui-même a besoin de sentir qu'il n'est pas seul à penser et de s'enquérir de ce qu'on pense autour de lui. On greffe sa pensée sur celle d'autrui. Le plus souvent on ne penserait point, si d'autres n'avaient pensé avant vous, et pourtant on ne pense pas la même chose. Comme il y a des aumônes dans la vie courante, il y en a dans le monde intellectuel ; naturellement ce sont les riches qui donnent le plus, mais ils reçoivent aussi des pauvres ; il faut être dans une profonde misère intellectuelle pour être toujours secouru, sans jamais rien offrir en échange. Le génie vit d'emprunts ; il dévore ce qui l'entoure ; il enfonce dans les idées sa griffe énergique ; il dit : « Elles sont à moi ! Elles sont de moi ! » Elles ne sont à lui que parce qu'il les a prises, comme le conquérant s'empare d'une province. Les idées pullulent, projettent autour d'elles des semences, qui vont germer sur le sol voisin ; elles sont comme la forêt vierge à la végétation luxuriante, où tout s'enchevêtre ; les cerveaux se fécondent réciproquement ; c'est un grand tout que la pensée humaine, un tout dont les parties s'engendrent et vivent les unes par les autres ; elles ne tarderaient pas à mourir, si on les séparait.

La tâche de l'intellectuel. — Au milieu des tentations qui nous livrent bataille, on ne se forme que de haute lutte un caractère moral solide et qui résiste ; de même, c'est une tâche ardue que de défendre son intelligence contre les forces étrangères, qui empiètent sur sa vie propre, de la sauvegarder, de lui assurer le maximum d'indépendance, indépendance qui n'est jamais que relative, de lui

constituer une personnalité robuste, de faire qu'elle soit elle-même ; c'est le rôle de l'intellectuel ; il la soustrait aux influences nettement nuisibles ; il se méfie des autres et lui fait honte de la soumission passive ; s'il accepte celles qui sont fécondantes, qui ont droit sur elle, puisqu'elles contribuent à son existence, rendent cette existence productive et glorieuse, il s'emploie avec toute son énergie à ce que, la fécondation faite, elle façonne par ses propres moyens, en y mettant d'elle le plus possible et le meilleur, l'enfant de ses rêves.

CHAPITRE V

LA DIVERSITÉ DES FORMES DE LA PENSÉE

Principales formes de la pensée. — La nature nous émerveille par la multiplicité des aspects de la matière, la variété des formes que revêt la vie. La pensée n'offre pas moins de diversité que le monde matériel. L'activité intellectuelle est d'une admirable souplesse, d'une richesse infinie dans ses manifestations, dans ses nuances, dans ses façons d'être. Elle met à notre disposition des ressources considérables : il est intéressant de faire sommairement l'inventaire de ses modes principaux et de les caractériser. Prise d'ensemble, elle se présente à nous comme appréhensive, compréhensive, critique, inventive, contemplative, pratique.

La pensée appréhensive. — Apprendre, c'est proprement appréhender la réalité pour la connaître. Le mot n'est pas tout à fait exact en ce qui concerne nos premières connaissances ; nous sommes d'abord réceptifs, presque passifs ; l'activité que nous déployons n'est qu'une réaction. La première excitation de notre faculté de penser

résulte du monde extérieur ; ce n'est pas nous qui allons le chercher ; il vient à nous, il impressionne nos sens, par lesquels nous prenons contact avec lui, et nous commençons à apprendre sans le désirer, sans nous en douter ; pour rester totalement ignorant, à moins d'être spécialement organisé pour cela, il faudrait le vouloir, et le vouloir avec une énergie supérieure aux forces humaines ; cela serait infiniment plus difficile que de se laisser instruire. Nous possédons une faculté d'observation presque inconsciente, qui s'exerce même lorsque nous croyons faire autre chose et dépose en nous des résultats, que nous sommes étonnés d'y trouver. On sait combien les enfants apprennent de choses sans le moindre effort ; ils voient, ils entendent, ils touchent, et les connaissances affluent en eux. Cette réceptivité, nous la conservons toute la vie ; elle nous enrichit à notre insu, parfois malgré nous. On en tire parti dans l'éducation : le meilleur professeur, au moins pour les paresseux, est celui qui se répète le plus ; ils ne peuvent se soustraire à lui et leur ignorance tombe par fragments, comme les murs de Jéricho au son des trompettes. C'est à elle que s'adresse victorieusement l'insupportable réclame commerciale, nous encombrant par une publicité majuscule d'une foule de notions, dont nous préférerions nous passer ; on est libre de ne pas croire que le lait Maggi, que le potage Maggi soient les meilleurs de tous les laits et de tous les potages ; mais un homme civilisé, habitant une grande ville, ne saurait ignorer cette prétention.

A l'attitude indifférente succède bien vite l'attitude intéressée ; l'apport est complété par l'acquisition ; voir, enten-

dre, toucher sont remplacés par regarder, écouter, palper. C'est alors que véritablement nous appréhendons l'univers extérieur et que l'observation volontaire entre en jeu; les enfants observent sans relâche, avec avidité; ils observent tout ce qui se trouve à portée de leurs sens; l'observation est pour nous une pourvoyeuse inlassable de connaissances, la source la plus abondante de notre fortune intellectuelle; jamais conquérant n'a rapporté d'une ville prise un butin semblable à celui que nous lui devons. Toutefois l'observation directe est forcément limitée; elle n'atteint que ce qui est contemporain de notre courte existence; malgré la facilité des déplacements elle reste locale pour beaucoup d'hommes. L'étude soit par le livre, soit par la parole du maître lui ouvre toute l'étendue du temps et de l'espace et met sous nos yeux la somme des observations faites en dehors de nous.

Apprendre, dans le sens que nous avons donné au mot, c'est simplement recevoir ou saisir et retenir. L'intelligence fait fonction d'appareil enregistreur, auquel on ne demande que d'être sensible et exact. Dans bien des cas elle ne va pas plus loin, soit qu'elle accueille des faits qu'il n'y a qu'à admettre lorsqu'ils sont prouvés — par exemple, si je lis que Louis XV a succédé à Louis XIV —, soit qu'il s'agisse de choses dont nous constatons qu'elles existent et que nous examinons plus ou moins en détail, sans rechercher la raison de leur existence, par exemple, si on me dit le nom d'un animal, qu'on me le montre, qu'on me décrive ses mœurs. Pour l'intelligence, acquérir des connaissances est un besoin primordial, savoir est une satisfaction; deman-

mander la cause de ce besoin, c'est demander pourquoi la nature l'a faite telle qu'elle est. L'intelligence, tant qu'elle n'est qu'en puissance, n'est qu'une lueur vacillante et indéfinie ; par le fait d'apprendre elle passe à l'acte, affirme sa vitalité et prend conscience d'elle-même. D'après le sentiment vulgaire, traduit par le langage, elle est faite pour connaître, comme l'œil pour voir ; la connaissance est pour elle ce que la lumière est pour l'œil ; de là ces métaphores banales, mais significatives, les ténèbres de l'ignorance, l'obscurantisme, le progrès des lumières. Il est certain que nous avons l'horreur et l'épouvante de l'inconnu, de même que l'œil de la nuit ; il révolte comme quelque chose d'anormal ; le savoir est un apaisement et un état conforme à notre nature. Quand nous arrivons dans un pays dont les sites, les habitants, leurs coutumes nous sont étrangers, nous nous sentons très petits et gênés ; en nous familiarisant avec eux nous nous mettons à l'aise ; ainsi, jetés dans le vaste monde inexploré, nous sommes serrés par une angoisse ; à mesure que nous pénétrons ses secrets, nous nous rassurons. L'ignorant ressemble au miséreux toujours inquiet ; l'homme qui sait s'est fait sa place et l'occupe avec confiance. Nous ne nous résignons point à l'inconnu et, comme naïvement nous voudrions tout connaître, nous avançons sans cesse sur la route, le faisant reculer devant nous sans qu'il disparaisse jamais. En outre la vie est un renouvellement ; or l'acquisition de la connaissance est pour l'intelligence le nouveau, c'est-à-dire ce qui donne la sensation du développement, du progrès ; de là le chagrin que lui cause l'oubli, qu'elle s'efforce

d'enrayer, de réparer, parce que c'est pour elle un dépérissement. L'affaiblissement dans la vieillesse du besoin d'apprendre correspond à une diminution de la vie. D'autre part nous avons le devoir de faire profiter notre intelligence comme nos autres facultés ; or nous l'exerçons en apprenant ; si donc le savoir n'est pas la vertu, c'est pourtant faire œuvre morale que de s'instruire. Refuser la lumière à l'esprit est un attentat contre la nature humaine, parce qu'apprendre est pour l'intelligence faire ses premiers pas et que, si elle ne les fait point, tout le reste lui est interdit. L'homme, qui ne sait rien, ne pourra ni comprendre, ni juger.

La pensée compréhensive. — Pourtant on se lasse d'apprendre, parce que l'intelligence sent qu'elle a autre chose à faire que de mettre bout à bout des acquisitions et de s'enrichir ; la connaissance pure et simple et pour ainsi dire tout extérieure ne contente qu'une tendance initiale, la curiosité, et d'autres entrent immédiatement en jeu. L'observation de l'enfant est invariablement suivie du *pourquoi ?* La constatation du phénomène suscite l'impérieux désir de comprendre. Comprendre c'est, d'après l'étymologie, saisir ensemble, autrement dit apercevoir le lien des choses. Notre intelligence n'admet pas l'isolé ; elle cherche le rapport ; ce qui existe forme pour elle un tout, dont les parties dépendent les unes des autres, et c'est cette dépendance qu'il faut qu'elle aperçoive. En présence d'un fait elle en réclame l'explication ; expliquer c'est montrer l'antécédent du fait, passer du cas particulier à un plus général, d'une constatation première à une autre jusqu'à la dernière, qui

ne l'est qu'en attendant, parce que la science s'arrête comme une route inachevée. De même que l'inconnu, l'inexpliqué nous pèse ; nous sommes bien forcés de l'admettre, mais non d'une façon définitive. Du moment que l'intelligence existe, tout doit être connaissable et compréhensible ; le mystère n'est que provisoire ; il ne se justifie que par les imperfections et les lacunes de notre esprit. Il y a des problèmes, dont notre intelligence n'a pas la clef ; mais il est clair à ses yeux qu'ils doivent se résoudre pour une intelligence mieux organisée.

Le plaisir de comprendre est plus raffiné que celui d'apprendre ; il ne correspond pas seulement à une instinctive curiosité, mais au besoin de réaliser en nous l'ordre, que nous concevons comme une loi universelle. Savoir, au sens profond, n'est pas amasser des connaissances qui restent à l'état chaotique, mais les classer en catégories distinctes, en séries où tout se tient. Apprendre est une initiation, un noviciat ; comprendre est la révélation finale ; quand on a compris, on ne désire plus rien. Aussi ne se lasse-t-on jamais de comprendre. En outre il faut se donner plus de peine pour comprendre que pour apprendre ; c'est pourquoi la satisfaction est plus vive et le résultat plus fixe. Il n'est connaissance acquise qui ne nous fuie ; ce qu'on a une fois compris clairement est plus stable. Apprendre ne sollicite que des facultés à peu près communes à tous et qui sont comme des tentacules exploratrices ; comprendre exige un repliement sur soi-même, la force et la justesse du raisonnement. Dans le langage usuel on réserve le nom d'intelligents à ceux qui comprennent vite et bien.

On se laisse instruire et là l'action étrangère est considérable ; on ne comprend que par soi-même ; c'est quelque chose dont on est l'auteur et qu'on se doit ; aussi comprendre est-il un ravissement.

La pensée critique. — La pensée critique est la pensée appliquée au discernement du vrai et du faux. Il semble que la critique devrait accompagner toutes les opérations de l'intelligence, pour s'assurer qu'elle ne reçoit rien de contestable. En réalité les observations que nous faisons nous-mêmes sont souvent inexactes ; celles d'autrui peuvent pécher également ; les explications qu'on nous donne et que nous acceptons ne sont pas toujours justes. De vérifier tout cela sur le moment et d'exercer la critique au fur et à mesure, c'est ce qui est impraticable pour les débutants, parce que celle-ci réclame la maturité de l'esprit et la possession d'une méthode ; ainsi le savoir acquis est un amalgame trouble, où la vérité et l'erreur voisinent et se confondent, jusqu'au moment où nous nous décidons à le passer au crible, à déterminer la valeur de toutes ses parties pour conserver le solide et rejeter le reste. Une fois en mesure de pratiquer la critique, on l'appliquera à tous les actes de l'intelligence qui ont pour but d'apprendre et de comprendre. Un esprit judicieusement formé n'a soif que de vérité ; par l'exercice de la critique il s'assure qu'il la possède pure de toute erreur. Il y goûte un plaisir austère, qui n'enthousiasme point comme celui d'apprendre et de comprendre, mais dont il jouit dans une lucidité calme. Un collectionneur est heureux, lorsqu'il a éliminé de ses vitrines toutes les pièces douteuses, pour ne garder que

celles qui sont sans hésitation possible authentiques ; ainsi l'esprit, débarrassé de toutes les fausses apparences, éprouve une satisfaction intime à contempler la vérité et rien que la vérité.

La pensée inventive. — L'aboutissement de tout ce travail préliminaire et la fonction éminemment supérieure de l'intelligence, c'est l'invention. La pensée inventive est scientifique, philosophique, esthétique.

1° *Scientifique*. — Il n'est pas question ici d'exposer les méthodes par lesquelles la science découvre la vérité, mais de déterminer le caractère de la pensée scientifique inventive en action.

Elle a pour base un fonds de connaissances soigneusement préparées ; si celles-ci étaient incomplètes, elle risquerait de découvrir ce qui est déjà connu ; si les faits avaient été mal compris, cette inintelligence initiale vicierait le résultat ; si les idées courantes n'avaient pas fait l'objet d'un examen critique, elle serait exposée à l'erreur. Ainsi munie et arrivée à la limite nettement fixée du connu, il faut qu'elle se sente assez énergique, ayant cheminé jusque-là dans l'inconnu relatif, pour aborder l'inconnu absolu, avec l'espoir d'en éclairer une portion, dont elle ne saurait mesurer d'avance l'étendue. Cette énergie doit être secondée par une intelligence spécialement organisée ; sans cette intelligence, il y a de bons opérateurs, qui font rendre à une méthode éprouvée avant eux ce dont elle est susceptible, il n'y a pas de véritable inventeur. Elle est riche en ressources et possède des qualités, qui généralement ne vont pas ensemble ; d'abord elle est imaginative

et intuitive ; le savant, après avoir envisagé le problème à résoudre, conçoit une hypothèse : comment se forme en lui cette hypothèse ? Par le calcul des possibilités, par l'examen des analogies, par une sagacité exceptionnelle ? Là est le mystère ; quoi qu'il en soit, il est à l'origine un devin ; pour qu'il arrive à la découverte, il faut que celle-ci ait été vaguement entrevue d'avance. L'hypothèse formulée, il s'agit de créer une méthode pour la vérifier ; ici c'est l'ingéniosité qui le guide, assujettie à une rigoureuse logique. Désormais l'imagination a fait son œuvre ; d'autres facultés entrent en jeu pour surveiller l'expérimentation ; il s'agit de considérer l'hypothèse sans vanité d'auteur, avec une impartialité totale, de la torturer, de la supposer fausse, de voir si elle est d'accord avec les faits, si elle les explique tous, si aucune autre n'est possible ; il faut ici un désintéressement complet du résultat, une acuité, une stabilité d'attention qui ne laissent rien échapper, même ce qui est en apparence insignifiant, des précautions minutieuses contre tout ce qui pourrait fausser l'expérience, une invariable fermeté qui suit résolument la ligne directrice et pourtant constate les faits sans idée préconçue ; car, si le savant conduit les opérations d'où naîtra la vérité, il doit la laisser naître sans rien forcer. Ainsi la pensée scientifique inventive, intuitive primitivement pour entrevoir le but, s'astreint pour l'atteindre à la plus scrupuleuse rigueur. Une découverte est une inspiration soumise à une vérification impeccable ; rares sont celles qui sont dues au hasard, lorsque le savant jette la sonde et tâtonne, fait des expériences par pure curiosité et sans prévoir ce qui se produira.

2° *Philosophique.* — « Philosophie » est actuellement un mot vague. La philosophie était à l'origine la science tout entière ; les sciences particulières s'en sont détachées, à mesure qu'elles se constituaient ; la logique, la psychologie, la morale étant ou tendant à devenir des sciences, il convient de la réduire à la métaphysique, et c'est de l'invention métaphysique qu'il est question ici. Elle a pour objet ce qui n'est pas scientifique, ce qui ne peut se démontrer, mais que justement nous aurions le besoin le plus impérieux de connaître, le problème de l'existence des choses et des êtres et de notre destinée. L'étude des sciences paraît aux philosophes contemporains indispensable. Il semble au premier abord qu'elle soit plus propre à décourager la pensée métaphysique par le dégoût de l'incertain qu'à la féconder. Tout au moins a-t-elle le double avantage de lui mettre sous les yeux le connu tel qu'il est, avant son départ pour l'inconnu, et de la prémunir contre l'aventure, qui est son écueil. L'invention métaphysique se distingue de l'invention scientifique par l'énormité de son objet. Tandis que la science est partielle, elle doit être totale et proposer un système qui explique l'ensemble. Elle aussi conçoit une hypothèse et, comme le savant, le philosophe est d'abord un imaginatif, qui, d'après les possibilités et les vraisemblances, entrevoit une solution. Il lui ressemble encore en ce que, cette hypothèse une fois conçue, il doit cesser d'imaginer ; car un système purement arbitraire ne serait qu'un amusement sans portée. C'est quand il s'agit de la vérifier qu'il diffère de lui ; le savant expérimente méthodiquement et son hypothèse est par l'expérience ou

nettement infirmée ou transformée en une vérité incontestable; le philosophe n'a point cette ressource; il n'a à sa disposition que le raisonnement logique, qu'il doit conduire avec une sévérité qui ne laisse point de fissure, et une finesse qui pénètre et discerne. S'appuyant sur les faits, il enchaîne des vraisemblances qui sont tenues de ne se heurter à aucune impossibilité ; il ne démontrera pas d'une façon irréfutable l'existence future, mais il est obligé de démontrer que ces deux mots « vie éternelle », qui ont chacun pris à part une signification, en ont une encore quand ils sont accouplés et ne forment pas un non-sens; il faut que la solution qu'il donne des problèmes abordés ne renferme pas de contradiction et soit acceptable non seulement pour notre esprit raisonnant, mais pour nos aspirations instinctives intimes, parmi lesquelles il a à démêler celles qui ne paraissent pas être une vaine illusion. Ainsi la pensée philosophique reste orientée et, si ténu que soit le fil conducteur, ne l'abandonne pas ; elle marche à la lueur que le connu projette sur l'inconnu, sans que jamais le contact avec le connu se perde. Tandis que l'invention scientifique atteint le vrai, l'invention métaphysique se résigne à ne dégager que le probable, mais le probable au suprême degré, celui qui relègue tous les autres et qui, étant donnée notre nature, nous tient lieu du vrai inaccessible. Si elle ne définit pas ce qui est, elle détermine au moins ce qui ne peut pas être.

3° *Esthétique.* — La pensée inventive esthétique est la plus délicate à caractériser. Naturellement l'artiste qui écrit doit avoir des connaissances préliminaires, mais, tandis que

celles du savant et du philosophe se déterminent nettement et sont nécessaires et suffisantes, la délimitation de celles du littérateur comporte un certain flottement. La science a ses méthodes, l'art ses règles ; mais les méthodes une fois fixées, appliquées à des recherches analogues, mènent sûrement aux résultats, l'observation des règles est stérile ; une œuvre régulière n'est pas nécessairement quelque chose de nouveau, au contraire ; elles ne sont point pour l'artiste un guide qu'il suffise de suivre pour créer à son tour.

D'autre part, comme elles ont été trouvées et mises en œuvre par les grands génies, on peut les retrouver par intuition et cela vaut mieux que de les apprendre ; tout au plus fournissent-elles quelques indications négatives sur ce qu'il est important d'éviter. En outre il est certain que l'écrivain doit savoir son métier, qui est d'écrire ; c'est une condition essentielle, mais elle ne procure pas l'invention ; un styliste consommé peut rester médiocre ; ce n'est pas l'habileté technique qui fera de lui un créateur et d'ailleurs on voit des femmes écrire d'instinct en perfection. Enfin il est bon que le littérateur prenne contact avec les belles œuvres et c'est souvent l'une d'elles qui éveillera son inspiration ; ce n'est pourtant pas celui qui en connaîtra le plus ou de la façon la plus approfondie qui en produira d'égales ; plus on est conquis par elles, plus on est tenté d'en reproduire les formes et de leur emprunter des procédés ; l'assujettissement aux conceptions étrangères paralyse ; quand on les ignore ou qu'on est injuste envers elles, on a plus de force et de confiance en soi. Est-ce à dire que l'inspiration créa-

trice ne jaillisse pas du savoir positif et que l'état d'ignorance lui soit propice ? En aucune façon ; mais le savoir théorique n'est pour le littérateur que de mince ressource ; ce qu'il doit s'assimiler par une étude passionnée, ce sont les éléments qui nourriront son œuvre et la rendront pleine ; c'est-à-dire que ses connaissances seront variables selon le genre qu'il a choisi ; d'une façon générale, il étudiera l'homme, soit en lui-même, soit chez autrui, les sentiments, les passions qui l'animent, les idées, les préjugés, les mœurs des milieux qu'il représente ; ce sera là sa documentation et, plus il sera documenté, plus il y a chance pour qu'il nous intéresse. Ceci fait, en quoi consistera pour lui l'invention ? Les grandes idées lui sont fournies par les penseurs ; Corneille, dans *Cinna*, n'est pas le premier à glorifier la clémence ; il avait lu Sénèque ; les caractères des hommes sont connus ; le nombre des situations n'est pas infini et, depuis que le monde existe, elles se sont mille fois produites et reproduites. Rodrigue dans le *Cid* sacrifie son amour à l'honneur de la famille ; est-ce une nouveauté ? Il reconquiert sa maîtresse par sa vaillance ; n'est-ce point là un des effets à peu près sûrs du courage héroïque, qui a toujours séduit les femmes ? Et pourtant la tragédie du *Cid* est hautement originale. Qu'est-ce donc qui fait l'originalité d'un artiste ? Sans doute son tempérament même ; l'artiste original a une conception qui lui est particulière du Beau, de la nature, de la vie, conception évidemment intellectuelle, mais influencée profondément par sa sensibilité, ce qui fait qu'elle lui est propre et ne pouvait être chez nul autre. Ce qui est nouveau chez lui

et ce qui paraît inventé, c'est justement ce qu'il a d'intimement personnel ; le reste n'est qu'une combinaison plus ou moins ingénieuse d'éléments donnés ; il crée avec son être spécial. Raphaël et Titien voient différemment la forme humaine ; ce n'est pas la même humanité que nous présentent Corneille et Racine. L'originalité artistique est tout autre que l'invention scientifique ou philosophique. On imagine une découverte scientifique faite par un autre que son auteur réel ; il semble qu'il n'y aurait rien là d'impossible. On ne saurait se figurer une œuvre artistique ou littéraire produite par un autre que celui qui l'a enfantée ; car il faudrait supposer un homme absolument identique au premier. L'invention esthétique est la révélation d'un tempérament humain qui n'a son pareil nulle part. Elle est donc la plus individuelle, la plus mystérieuse, la plus inquiète ; elle échappe aux prévisions, même à celles du créateur, qui jusqu'au bout reste dans l'incertitude et la peine, et, l'œuvre une fois terminée, se demande anxieusement ce qu'elle vaut. Ce n'est que dans le recul, lorsqu'il a changé, tandis qu'elle demeurait immuable, et qu'il n'est plus celui qui l'a faite, qu'il est capable de la juger.

La pensée contemplative. — La pensée contemplative n'invente pas ; elle se borne à considérer et à passer en revue. On peut y distinguer la réflexion, la méditation, la rêverie.

La réflexion. — Le présent n'est qu'un instant ; à peine se montre-t-il et le passé l'a englouti. Les faits, les aspects des choses se succèdent avec une rapidité prodigieuse, ne nous laissant que des impressions sans cesse

effacées par d'autres et qui glissent sur une surface polie. Par l'attention nous rendons celles-ci plus fortes, mais l'attention n'a qu'un moment pour se poser et tout de suite est sollicitée par ailleurs. Réfléchir, c'est proprement retourner en arrière, c'est-à-dire les faire comparaître de nouveau, pour les examiner à loisir en les soustrayant à la fuite du temps et en les fixant dans l'immobilité. La réflexion est une attention rétrospective, qui rend le passé une seconde fois présent pour la durée qui nous convient. L'attention est déjà une garantie contre l'oubli ; la réflexion rend cette garantie plus solide. Ce n'est point là son seul office : les idées, que nous saisissons au vol du présent, sont souvent simplement ébauchées ou troubles ; la réflexion les complète et les clarifie. On ne comprend qu'à la réflexion, si on a l'esprit un peu lent ; elle remédie aux inconvénients de cette lenteur. Réfléchir à une chose, ce n'est pas seulement s'efforcer de l'apercevoir avec netteté, mais juger à loisir de sa portée, de sa valeur, de ses conséquences. On réfléchit sur un discours qu'on vient d'entendre ; on en voit mieux l'ordonnance, les détails, le sens ; des intentions, qui avaient échappé, apparaissent et on l'apprécie tout autrement qu'à l'impression première. On réfléchit à une action récente ou lointaine ; on se rend mieux compte des motifs qui y ont poussé : il arrive qu'on soit surpris de l'avoir faite, qu'on la regrette comme injuste, dommageable, inintelligente ; on tombe avec soi d'accord qu'on aurait dû faire tout le contraire. La réflexion a souvent le défaut de venir trop tard ; elle constate l'irréparable ; mais elle nous fait sentir en nous un être plus

avisé, plus éclairé que nous ne le supposions, qui a été troublé par la nécessité de l'improvisation et n'a pas donné sa mesure. Improprement on applique le mot à l'avenir; ici encore on intervertit l'ordre des temps; réfléchir à l'avenir, c'est le rendre actuel, mais ce n'est pas simplement le prévoir, c'est évoquer une possibilité, une situation future, envisager ce qu'elle comporte, comment elle se développera, se préparer aux éventualités, aménager le présent de façon que l'avenir qui en découle nous soit favorable. Réfléchir sur un acte futur, c'est l'empêcher d'être précipité, faire intervenir la raison, la morale, l'intérêt, pour qu'il ne soit pas l'effet d'une impulsion aveugle. On n'entend pas autre chose, lorsqu'on recommande de réfléchir avant d'agir ou de parler.

La méditation. — Méditer et réfléchir ne sont pas des opérations identiques. En réfléchissant sur la chute de Napoléon Ier, on s'en représente les causes, les circonstances, les effets; en méditant on en tire une leçon, à savoir que l'ambition désordonnée, la soif maladive des conquêtes conduisent forcément au désastre. Si on réfléchit sur une idée, on cherche à en distinguer le contenu, à la juger juste ou fausse, bonne ou mauvaise; méditer sur elle, c'est s'y arrêter, parce qu'elle vous a frappé, qu'on la trouve intéressante, qu'on veut la tourner en tous sens, la continuer en quelque sorte et la développer à son profit. Lorsqu'on médite, comme lorsqu'on réfléchit, on se concentre, mais la réflexion se fixe sur un sujet, la méditation l'ouvre et en fait jaillir ce qu'il renferme de général et d'humain. Elle ne procède pas avec la sévérité du mathématicien qui

déduit, la tension et la rigueur du raisonnement logique ; une idée en suggère une autre qui a avec la première un lien naturel, mais non nécessaire. Elle tient le milieu entre le travail cérébral strictement assujetti et la fantaisie. On s'y plonge avec délices dans le calme physique et moral. Elle convient à l'âge avancé, qui a des trésors d'expérience et est dégoûté de la pensée violente et heurtée. La volonté s'exerce sur la méditation en déterminant le champ de son activité, mais elle l'y laisse évoluer librement, pour qu'elle l'explore tout entier. Après une lecture on médite sur les idées de l'auteur, c'est-à-dire que, sans y rien ajouter d'absolument nouveau, on en savoure le mérite, on en fait des applications à soi-même et aux autres ; on les repense avec son tempérament et ses dispositions actuelles. On médite surtout sur les concepts philosophiques, sur tout ce qui intéresse la vie intérieure et il n'y a pas de vie intérieure consciente et forte sans méditation perpétuelle. La méditation ne résout pas les questions, mais se rend compte de la façon dont elles se présentent et les embrasse sous toutes leurs faces. Elle est agile ; elle est reposante, parce que la pensée y est simplement surveillée, non contrainte, favorisée dans son éclosion, tout dérangement étant écarté ; elle est grave, parce qu'elle s'exerce sur des sujets importants, et c'est en plaisantant sur cette gravité du méditatif qu'on dit d'un individu sournois qu'il médite un mauvais coup.

La rêverie. — La méditation est robuste, la rêverie molle. La méditation opère sur un thème, qu'elle élargit à son gré, mais auquel elle reste fidèle; l'intelligence y est

active et dirigée ; ce n'est pas un vain plaisir, mais un effort pour pénétrer et rendre fécondes pour nous des idées nobles et grandes. Dans la rêverie le thème initial peut être peu de chose et est vite oublié ; nous laissons aller la pensée au hasard et nous nous gardons de lui imposer la voie droite, parce que nous supprimerions l'imprévu, qui est justement ce qui nous charme. Le rêve en diffère ; il nous emporte où il veut et nous n'intervenons pas ; nous caressons notre rêverie et nous la modelons jusqu'à un certain point pour notre plus grande satisfaction. Le rêve est souvent pénible ; la rêverie ne se porte que sur des objets agréables, ou plutôt elle s'ingénie à rendre agréables les objets sur lesquels elle se porte. Elle nous fournit un moyen passager d'échapper à la réalité, qui est brutale et ne se plie point à nos convenances ; la réalité nous tient dans ses serres ; mais, pour ne pas sentir son étreinte, il suffit de penser à autre chose ; elle n'existe plus ; sans doute elle nous ressaisira vite, mais nous l'anéantissons pendant les courts instants de la rêverie. Celle-ci en crée une autre à notre usage, d'où les peines sont exclues, où les angles s'adoucissent, où les difficultés disparaissent, qui se conforme à nos désirs, à nos espoirs, à nos caprices. Si elle se tourne vers le passé, elle l'embellit, le dépouille de ce qu'il a eu d'amer et de chagrin, le colore de nuances tendres et nous y fait trouver des joies, que nous n'avons pas connues, quand il était le présent. De préférence elle construit pour nous un avenir, où les événements s'arrangent à souhait, perdent ce qu'ils ont trop souvent d'agressif et de malveillant, où nos projets les plus ambi-

tieux aboutissent sans peine, où les hommes et les choses nous sourient. Nous savons bien au fond que tout cela est illusoire, mais nous prolongeons cette illusion avec une paresse voluptueuse, d'abord parce qu'elle est douce et que nous ne nous soucions point d'être repris par la réalité dure, ensuite parce que le monde qu'elle nous forge n'est pas sans rapport avec le nôtre et qu'il pourrait être le nôtre, si celui-ci était un peu amélioré et rendu plus clément. Les choses qu'elle nous présente n'apparaissent point comme impossibles; à la rigueur elles pourraient prendre le cours que nous imaginons; la rêverie flatte en nous l'espérance que de l'irréel inconsistant dont elle nous enchante quelque chose peut-être s'accomplira. En tout cas elle écarte les obstacles; elle nous fait une béatitude enfantine et de féerie, mais qui est pourtant une béatitude. On y éprouve un sentiment de légèreté, de puissance magique; on se sent indépendant de la matière, qui s'est évaporée; tout cela n'est que chimère, mais nous n'y rencontrons nulle part de résistance et nous nous y mouvons avec une liberté souveraine. Ce qui ne s'accommode pas tout à fait, on le laisse dans le vague, refuge admirable contre les précisions aiguës et irritantes.

La songerie est une rêverie triste, faite d'inquiétudes, d'appréhensions sans cause décisive; on y envisage avec persistance les côtés douloureux de la vie et les maux en suspens, qui menacent l'homme; on les attend mélancoliquement, sans qu'ils se précisent et sans prendre un parti énergique pour s'y soustraire.

La pensée pratique. — La pensée pratique a pour objet

exclusif l'acte humain, soit qu'elle tire de la science théorique les applications par lesquelles celle-ci se met au service de nos besoins, soit qu'elle préside à notre conduite dans la vie journalière. Son domaine est strictement limité, puisqu'elle s'interdit les recherches désintéressées de la science et la spéculation philosophique. Étant positive, elle n'a que faire de la méditation, encore moins de la rêverie. Elle est appréhensive, en ce sens qu'elle est curieuse de tout ce qui peut lui être utile ; pour appliquer la science, il faut en connaître les résultats, pour agir, il faut savoir, sous peine d'aller à l'aventure et le plus souvent d'échouer. Elle est compréhensive; les gens qui se disent pratiques, sont parfois très intelligents et saisissent sans peine tout ce qui est dans leurs vues. L'esprit critique lui est nécessaire pour se reconnaître au milieu de la dissimulation et du mensonge perpétuels, par lesquels les hommes essaient de se duper réciproquement; elle est d'autant plus intéressée à distinguer la vérité des apparences que dans la vie l'erreur est en général punie par un dommage immédiat ; elle se tient sur ses gardes, a la prétention qu'on ne lui en fait point accroire et ne s'engage qu'à bon escient. Enfin elle est inventive; elle déploie, pour utiliser les découvertes scientifiques et les traduire en procédés industriels, une ingéniosité d'autant plus active qu'un profit notable est au bout. S'il s'agit de la conduite de la vie, que de combinaisons à imaginer pour maîtriser les événements, vaincre ou tourner les obstacles, faire servir ses semblables à ses fins! De toutes les formes de la pensée, c'est la plus variée, la plus souple,

la plus nuancée. Si l'on ne regarde qu'à la quantité, il se consomme sûrement plus de pensée pratique dans les rapports communs des hommes que de pensée pure dans les hautes sphères intellectuelles, puisque tous, riches ou pauvres, civilisés ou sauvages, spirituels ou sots, enfants ou vieillards, nous pensons toujours, plus ou moins attentivement, à ce que nous allons faire ou dire; elle est l'outil infatigablement manié par tous les représentants de notre espèce; elle est la menue monnaie de l'intelligence; les petites gens font beaucoup d'achats en pièces de billon; celles-ci n'ont pas la valeur de l'or, mais elles circulent plus; de même ils dépensent sans cesse des sommes insignifiantes d'intelligence. Si on se place au point de vue de la qualité, elle est vile et inférieure, puisqu'on ne la cultive point pour elle-même, mais comme un moyen, souvent un moyen de parvenir; c'est Pégase à la charrue; mais elle ennoblit le monde matériel auquel on l'assujettit; que serait-il sans elle ? Elle ressemble au soleil qui resplendit dans les flaques de boue. Elle se sauve du reste par l'importance des résultats ; si elle s'abaisse aux détails infimes, elle s'élève aussi aux vastes conceptions, qui ont sur la destinée des hommes une influence capitale ; elle végète dans le cerveau bas d'étage des cuisinières ; elle illumine les calculateurs hardis qui se lancent dans les grandes entreprises.

CHAPITRE VI

LA DIVERSITÉ DES ESPRITS

A quoi se ramène la diversité des esprits. — Il semble que le champ intellectuel, dont nous venons de montrer la vaste étendue, devrait pouvoir être parcouru par tous les esprits, que toutes les opérations que nous avons énumérées devraient pouvoir être accomplies par une intelligence normale et complète. Cette supposition est vivement contredite par la réalité des faits. Parler d'intelligence normale et complète, c'est faire une abstraction. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'attention pour remarquer combien les esprits sont divers, pour être frappé de leurs qualités et de leurs défauts. Chacun de nous a sa physionomie intellectuelle, comme il a son aspect physique et son caractère moral. La nature a pour loi la division du travail; elle multiplie les participants auxquels elle confie la tâche et la besogne intellectuelle totale est exécutée par des milliers d'individus différents.

Il semble que ces différences puissent se ramener aux points de vue suivants : d'abord l'intelligence n'est pas

distribuée à tous également ; il y a des privilégiés et des déshérités, de grosses parts et de petites ; si ses opérations fondamentales sont de connaître, de comprendre, de discerner la vérité, de restreindre l'inconnu, d'aucuns ne sont capables que des plus élémentaires et d'autre part, dans chaque catégorie, on distingue ceux qui sont largement doués et ceux qui l'ont été parcimonieusement ; l'inégalité éclate et la nature paraît s'y complaire ; nous faisons à première vue la différence entre les imbéciles et ceux qui ne le sont pas et, dans les deux groupes, joue la série infinie des nuances. Ensuite il y a la manière et le fonctionnement ; deux ouvriers chargés du même travail ne le font pas exactement de la même façon, mais avec ardeur ou nonchalance, plus vite ou plus lentement, mieux ou plus mal ; ainsi chaque esprit imprime sa marque à l'œuvre intellectuelle, y apporte son tempérament particulier et lui applique son mode d'action. Enfin chacun a ses aptitudes, souvent nettement tranchées ; telle direction lui agrée et l'attire, telle autre lui répugne ; il sera supérieur s'il suit la première, nul pour la seconde.

Il y a quelque ironie dans notre destinée ; les formes de l'activité intellectuelle sont nombreuses, mais peu d'entre elles sont mises à la disposition de chaque individu et sur le choix il n'a pas été consulté. Nous sommes conviés à un festin somptueusement servi, mais la portion préparée pour chacun est limitée, avec défense expresse de toucher à ce qui ne lui est pas assigné. Nos estomacs digèrent du reste très différemment ; et puis nous sommes gourmands de tel mets, tandis que tel autre nous laisse

indifférents ou nous inspire une insurmontable répulsion.

Inégalité dans le dosage de l'intelligence. — Chacun de nous reçoit en naissant une certaine dose d'intelligence ; nous ignorons pourquoi les uns sont plus favorisés que les autres ; c'est donc à nos yeux un pur hasard, une loterie, où, satisfait ou non, on n'a droit qu'à son lot. De plus ce lot est un germe, qui se développera plus ou moins, sans que nous sachions non plus pourquoi. Il y a des promesses qui ne sont pas tenues et d'autre part des surprises ; de deux enfants qui paraissent également intelligents l'un restera médiocre, l'autre deviendra supérieur ; et, s'il y a inégalité, c'est quelquefois celui dont on attend le moins qui donne le plus ; les rangs qui se dessinent dans l'adolescence sont bouleversés par la vie ; ce n'est point l'arbre qui fleurit le plus abondamment qui donne le plus de fruits. La curiosité de savoir est à peu près universelle ; là où elle manque, c'est la torpeur et la stupidité ; pourtant elle a une infinité de degrés ; chez les uns elle est toujours éveillée, toujours en quête ; d'autres sont plus indifférents, plus apathiques ; chez eux elle sommeille ; ils ne cherchent pas plus loin que ce qu'ils voient et ne s'intéressent point au mystère. Évidemment le désir d'apprendre est en raison directe de la capacité ; quand il faut se donner trop de peine pour le contenter et que les résultats sont pauvres, il s'émousse. L'âge y est aussi pour quelque chose ; on est toute ardeur au début ; puis il arrive qu'on se blase. En outre la curiosité est, suivant les tempéraments, de qualité très différente ; les uns la dirigent vers ce qu'il est

important d'apprendre, vers les études sérieuses ; leur curiosité est intellectuelle ; ils sont destinés à devenir des savants ; d'autres, qui l'ont tout aussi active, la tournent vers les petits détails et les choses qui ne les regardent point ; ils veulent savoir ce que vous pensez, ce que vous faites ; ils s'introduisent dans votre domaine privé ; vous avez beau multiplier les défenses d'entrer ; au besoin ils regardent par-dessus le mur ; ils sont incommodes et indiscrets. Et il ne faut pas dire qu'ils se trompent de voie, que, s'ils appliquaient à des objets élevés cette curiosité inquiète, ils deviendraient aisément des hommes de science ; elle est juste à la mesure de l'emploi qu'ils en font et ne saurait monter plus haut ; les vétilles, les intrigues sans portée, les secrets minuscules, mais dont la révélation peut être fort déplaisante, sont le champ qui lui est réservé et le niveau qu'elle ne saurait dépasser. Cette adaptation de la curiosité à certains objets, son indifférence pour d'autres produisent du reste des méprises ; on dit de quelqu'un qu'il n'est pas curieux, quand il n'est pas friand de nouvelles, que les événements, qu'on discute dans son entourage, le laissent froid ; souvent c'est parce que sa curiosité est ailleurs, où elle trouve un aliment moins banal et plus substantiel.

Quand on n'a pas appris, on est un ignorant, ce qui peut se guérir ; lorsqu'on ne comprend point, on est une bête et cela est incurable. Il y a des gens qui réunissent l'un et l'autre ; les deux choses, quoique diverses, ne vont pas mal ensemble ; de même le besoin d'apprendre et celui de comprendre font bon ménage, sans pourtant se confondre.

On n'apprend guère sans comprendre, ou tout au moins sans croire comprendre ; ce n'est pas tout à fait identique. Les esprits avant tout studieux et qui se bornent là sont en général dociles, épris du savoir tout préparé ; ils mettent leur intelligence en présence des choses, prennent contact avec elles et se les assimilent ; ce sont elles qui les intéressent. Les compréhensifs sont moins touchés des choses elles-mêmes que de leur explication, c'est-à-dire que l'attrait pour eux est surtout le mouvement d'intelligence que cette explication exige. C'est plaisir que de les voir accomplir un travail ; il faut qu'ils se rendent compte du but auquel il répond, des moyens les meilleurs pour l'exécuter ; ils s'y attachent justement par l'intelligence qu'il faut y dépenser. Ils le traitent comme un problème à résoudre et c'est pourquoi ils l'exécutent mieux ; le machinisme passif n'est pas leur affaire. De même ils ne voient pas dans le savoir un simple enrichissement, mais une occasion de faire fonctionner l'intelligence. C'est pourquoi, s'il y a plusieurs espèces de curiosités, l'une incapable de se rassasier d'autre chose que de la vérité scientifique, l'autre réduisant son appétit aux menus incidents de la vie humaine, il n'y a qu'une seule compréhension ; ceux qui en sont doués peuvent momentanément la consacrer à d'humbles usages ; leur condition parfois les y réduit ; ils tont une capacité et le plus souvent des aspirations supérieures à l'emploi. Ce sont des chercheurs ; l'explication ne se présente pas toujours toute seule, toute faite ; plus elle est difficile, plus elle les tente ; ils vont naturellement à la théorie, à la science. Ce n'est pas, comme on le dit quel-

quefois, le besoin de connaître qui a créé la science, c'est le besoin de comprendre.

Les esprits critiques sont rares. Cela se conçoit pour plusieurs raisons : d'abord l'état critique est secondaire à l'état curieux et compréhensif ; on n'y arrive que lorsqu'on a aperçu des contradictions et qu'on a été trompé. Ensuite c'est un produit de culture ; on ne saurait pratiquer la critique qu'après s'être procuré les instruments nécessaires et avoir appris à s'en servir ; elle exige un apprentissage volontaire et rigoureux. Enfin, si on s'enrichit par la curiosité, par la critique on se dépouille ; on ne perd, il est vrai, que ce qui n'a pas de valeur ; ce n'en est pas moins une déception, quelque chose de négatif, un retranchement nécessaire, mais douloureux ; les esprits ardents, généreux s'en accommodent mal. Le tempérament y prépare en quelque mesure ; il y a des esprits méfiants, qui semblent s'y porter par instinct ; mais est-ce un instinct véritable ? N'est-ce pas plutôt désillusion ? Il y en a peu, qui soient nés tels. L'enfant est crédule et confiant ; s'il ne subit point de heurt et de secousse, l'homme continue à l'être ; lorsqu'on lui affirme une chose, il a une invincible tendance à l'accepter comme vraie ; il a peine à s'imaginer qu'il y ait tant de fausses apparences, que la vérité se cache, qu'elle soit si subtile et si difficile à découvrir ; la vérité toute faite est si commode, qu'il fuit la gêne d'en chercher une autre ; ne voit-on pas des gens, qui, dix fois trompés, ne peuvent s'empêcher de l'être de nouveau, dans les mêmes circonstances et par les mêmes personnes ? S'il y a un mol oreiller, ce n'est pas le doute,

c'est la crédulité. Pour prendre l'attitude critique en tout et toujours, il faut se faire violence : et c'est pour cela que les esprits critiques sont peu nombreux.

Peu nombreux également sont les esprits inventifs ; c'est la faute de la nature, qui est avare de ce don ; en effet, comme la curiosité, comme la facilité et la netteté de compréhension, la capacité d'invention est spontanée ; s'il y a quelque chose qu'on n'acquière point, c'est celle-là. Elle a pour point de départ la curiosité ; seulement, tandis que les esprits simplement curieux le sont uniquement de savoir ce qui est et comment, les esprits inventifs ne se portent sur un objet que pour y trouver matière à des combinaisons ingénieuses et pour créer du nouveau. On en rencontre dans la vie qui sont doués pour cela et qui, sans cesse en mouvement et en quête, étonnent par leur fertilité. Mais, comme la curiosité est différente selon les matières auxquelles elle s'applique, le don d'invention comporte des degrés et des aspects divers suivant les domaines où il s'exerce. Quelques-uns semblent l'avoir dans les mains ; ils fabriquent des jouets, des instruments et ne vont pas plus loin ; d'autres, qui sont précieux en société, imaginent des divertissements inédits ; ils se dépensent dans le menu et l'insignifiant. Il y a des inventeurs, qui suivent tour à tour les directions les plus diverses et qui, n'ayant pas assez de pratique et d'étude, n'aboutissent qu'au bizarre et à l'irréalisable. S'il n'y a pas d'inventeur sans le don naturel, l'important est pourtant l'emploi qu'on en fait ; parmi les découvertes capitales, il n'y en a guère de fortuite ou d'improvisée ; on ne les

doit qu'à une préparation de longue durée, à des recherches pénétrantes, à un travail opiniâtre et c'est pourquoi la découverte est bien l'œuvre du savant et sa propriété ; il n'a reçu de la nature que la possibilité de la faire ; ce privilège il aurait pu, comme tant d'autres, ne s'en servir que pour des besognes aisées et futiles ; il a placé haut son but et par l'effort il l'a atteint. Ainsi, de même qu'il y a la curiosité frivole et la curiosité scientifique, il y a l'invention sans portée et l'invention scientifique ; j'oubliais, pour faire pendant à la curiosité perverse, l'invention malfaisante. Les esprits se diversifient et s'étagent, non seulement dans des domaines différents, mais dans le même domaine.

Variabilité dans le fonctionnement de l'intelligence. — L'industrie fabrique des machines qui sont identiques entre elles, identiques dans leur structure, identiques dans leur marche, identiques dans leur rendement ; prenez l'une ou l'autre, elles sont interchangeables. La nature procède autrement ; les esprits qu'elle produit sont individuels ; chacun fonctionne à sa guise ; imposez-leur le même travail ; ils s'en acquitteront d'une façon différente ; les résultats seront variés. Chaque esprit a son caractère dominant, dissemblable de celui du voisin.

Esprits attentifs. Esprits légers. — L'attention est la condition essentielle de tous les actes de la pensée ; elle ne manque totalement à personne ; mais il y a des nuances. Les esprits attentifs s'appliquent à tout ce qu'ils font et c'est pourquoi ils le font bien. Ils ont du goût pour les choses sérieuses ; les balivernes ne méritent point qu'on y

prête attention. Comme ils s'arrêtent volontiers sur un objet et ne le quittent qu'après l'avoir considéré mûrement et quand ils en ont exprimé tout l'intelligible, ils deviennent aisément profonds. Les esprits légers sont insuffisants dans toutes les opérations de l'intelligence ; ils les ébauchent et n'achèvent point. Il n'y a qu'une catégorie d'esprits attentifs et ils ne se distinguent que par le plus ou le moins ; la légèreté peut provenir de causes différentes et offre des variétés. L'attention est une fatigue ; nul ne peut la raidir et la prolonger indéfiniment. Cette fatigue, certains la ressentent dès le début et s'y dérobent tout de suite ; ils sont faibles. D'autres sont superficiels ; le premier aspect des choses les intéresse seul ; ils n'éprouvent pas le besoin d'aller au fond : ils ne prennent que la fleur et ne cherchent que l'agréable ; ce sont les épicuriens — au sens vulgaire du mot — de l'intelligence. D'autres sont attirés par tout ; car tout est intéressant ; se fixer, c'est se borner ; or ils veulent jouir de tout ; leur tort est de croire que cela est possible ; une impression chasse l'autre et elles se succèdent avec une rapidité déconcertante ; ce sont des têtes de moineau, tolérables dans la jeunesse, insupportables dans la vieillesse, qui n'a pas toujours le charme, mais qui doit avoir du poids. Naturellement l'inattention n'est pas toujours preuve de légèreté ; ce n'est souvent qu'un déplacement d'attention ; on ne fait pas attention à une chose, parce que, dans le moment même, on pense à une autre. Les gens, dont on dit qu'ils sont dans les nuages, n'ont pas toujours quitté terre.

Esprits prompts. Esprits lents. — La différence entre

les esprits prompts et les esprits lents consiste dans l'allure, dans le rythme du fonctionnement de l'intelligence. Pour les premiers la durée de la compréhension n'existe pas ; ils saisissent instantanément, c'est un éclair. Ils sont généralement vifs, alertes, toujours prêts ; la promptitude se manifeste quand l'occasion se présente ; la vivacité n'attend pas l'occasion ; elle est sans cesse en éveil ; elle a des pensées pressées, qui jaillissent et s'expriment ; le risque qu'elle court est de devenir sautillante. Les seconds ont besoin de temps ; rien ne servirait de vouloir hâter leur marche ; ils sentiraient une angoisse et demeureraient paralysés. Il se peut qu'ils arrivent au même résultat que les esprits prompts ; dans ce cas, si les premiers paraissent plus brillants, il y a pour les seconds une compensation : ils sont plus solides et retiennent mieux. Toutefois la lenteur n'est pas un bon signe ; elle peut venir de la paresse ; alors l'esprit ne fonctionne que par intervalles ; il ne fait que le nécessaire et le plus souvent reste endormi ; elle peut témoigner aussi d'une certaine difficulté de comprendre ; l'allure retardée annonce alors un prochain arrêt.

Esprits faciles. Esprits laborieux. — Les esprits laborieux sont ceux qui éprouvent en effet quelque peine à accomplir leur devoir, mais qui ont assez d'énergie pour la surmonter ; cette peine, les esprits faciles ne la sentent pas. Ils sont séduisants ; ils ont d'ordinaire bonne opinion d'eux-mêmes, et c'est une opinion qu'ils font partager ; ce qu'ils écrivent ne leur a point coûté d'effort, mais n'en exige pas du lecteur ; on les suit avec plaisir, parce qu'ils sont

agréables et vous épargnent toute tension ; on imagine que, s'ils avaient voulu pousser plus loin que l'esquisse, ils l'auraient pu ; on leur fait crédit : il est rare qu'ils paient. Ils sont décevants : ou ils n'aperçoivent pas les difficultés, ou ils passent justement à côté, étant incapables de les résoudre ; le danger est qu'ils les dissimulent ; ils ont et ils donnent l'illusion qu'elles n'existent pas ; ainsi ils ne les laissent pas soupçonner par ceux qui pourraient les élucider ; ils les trompent donc. Il faut reprendre avec soin leur travail pour s'apercevoir qu'il est vain et que, paraissant au premier abord définitif, il est en réalité tout entier à refaire. En outre ils ont d'habitude une faculté remarquable d'assimilation et, ce qu'ils ont assimilé, ils le reproduisent avec aisance, mais ils ne donnent rien d'eux-mêmes. Les esprits laborieux ont moins de charme ; ils cherchent les sujets difficiles et, dans ces sujets mêmes, les parties ardues ; ils ne s'amusent pas à esquiver, ils abordent franchement et n'épargnent rien pour faire la lumière ; après eux il ne reste qu'à glaner. La peine qu'ils ont prise est visible, mais les résultats sont là ; il y a à gagner avec eux ; mais ce n'est pas un gain qui vous tombe du ciel ; on ne l'obtient qu'en s'associant à leurs efforts et en peinant avec eux.

Esprits fins. Esprits gros. — L'œil aperçoit les objets en gros ; le microscope découvre une foule de choses qui lui échappent. Ainsi certains esprits robustes et bien constitués voient en gros et assoient là-dessus leur jugement ; on ne peut dire qu'ils aient tort et pourtant on sent qu'ils n'ont pas tout à fait raison. C'est que tout se résout en nuances, en détails, que les rapports entre les idées

s'amenuisent à l'infini et que l'exactitude n'est parfaite que par la considération de ce qu'il y a de plus ténu. La finesse poursuit ce qui n'est point perceptible pour le commun des hommes. C'est assurément une qualité naturelle, mais qui se développe extraordinairement par la culture ; l'intelligence s'affine en s'exerçant ; elle s'aiguise au contact de la finesse des autres. Un citadin est généralement plus fin qu'un paysan, à moins qu'il ne s'agisse d'intérêts, auquel cas celui-ci est finaud, c'est-à-dire rusé, ce qui est la finesse réduite aux choses matérielles et apparente, quoiqu'elle se cache. La finesse ne consiste pas à approfondir, ce qui est le propre des esprits puissants, mais à pénétrer des différences ; à ses yeux rien ne se confond, ni même n'est tout à fait semblable. La subtilité n'est pas l'exagération de la finesse ; comment la finesse pourrait-elle jamais être exagérée, puisqu'il y a les infiniment petits ? Elle consiste à mettre la finesse là où elle n'est pas de mise. L'ingéniosité est la finesse dans l'invention ; c'est un perfectionnement qui n'était pas absolument indispensable et un tour de main ; c'est souvent peu de chose, mais il fallait y penser ; elle réside dans une certaine adresse apportée au fonctionnement de l'intelligence. La sagacité est la finesse dans la recherche de la vérité ; elle découvre des indices légers, qui ne frappent pas au premier abord, mais qui ne sont pas des indices quelconques ; ils mettent sur le chemin de la preuve. La finesse sagace paraît deviner ; en réalité elle relève, comme le sauvage, des traces qui ne sont perceptibles qu'à elle seule ; elle a des éléments d'appréciation qui lui sont propres et d'où elle tire ses

conséquences ; et c'est parce que ces éléments sont ignorés, qu'on lui attribue un flair divinatoire. La perspicacité consiste à démêler ce qui est obscur, parce que c'est embrouillé. La finesse s'applique à toutes les opérations de l'intelligence et les amène à leur perfection.

Esprits nets. Esprits confus. — L'esprit net ne souffre pas qu'elles contiennent rien de vague et d'indéterminé. Il est avant tout soucieux d'ordre et de clarté ; ce ne sont pas des lueurs qu'il lui faut, mais la pleine lumière. L'état ordinaire de l'intelligence est un état flottant ; bien souvent nous croyons comprendre et nous ne comprenons point ou nous comprenons mal ; nous nous contentons de cet à peu près par paresse, par impuissance, parce que cela suffit à nos besoins présents. L'esprit net exige plus d'exactitude ; il voit les choses avec des contours arrêtés ; ces contours arrêtés l'esprit précis les fait passer dans l'expression. Un esprit net et précis plaît au premier abord, parce qu'on le voit tout entier tel qu'il est ; il s'offre en quelque sorte tout nu, sans rien de caché. La netteté est dans les relations intellectuelles ce qu'est la franchise dans les relations morales ; avec elle point d'incertitude, de surprise, de déception. Elle ne tire pas de l'intelligence tout ce que celle-ci peut donner, mais ce qu'elle en tire est de bon aloi ; le demi-conscient, l'inconscient ne lui disent pas grand'chose de bon ; elle les exclut purement et simplement. Un esprit confus en est tout l'opposé ; on lui fait quelquefois plus de crédit, parce que de ce brouillard sortent des éclairs ; on s'imagine que, si le brouillard se dissipait, des perspectives s'ouvriraient inattendues ; il suffit

qu'il énonce une idée de valeur pour qu'on suppose qu'il en a des trésors insoupçonnés ; c'est comme une eau dont on ne voit pas le fond parce qu'elle est trouble et qu'on croit profonde. Il est bon de garder une attitude d'expectative ; un esprit confus peut l'être parce qu'il est riche en connaissances, qui, dans leur abondance, se nuisent l'une à l'autre et ne sont pas classées ; il voit plus de choses que l'esprit net, mais il les voit moins distinctement ; s'il arrive à dissiper ce vague, il ira plus loin que l'esprit net ; s'il y reste, il ne profitera pas de ce qu'il a. Il se peut aussi qu'il paraisse tel parce qu'il est naturellement attiré vers ce qui demeure forcément indéterminé et que ses efforts ne réussissent pas à éclaircir complètement la pénombre. Il se peut encore qu'il soit plus compliqué que confus, c'est-à-dire qu'il prétende embrasser trop de choses à la fois, saisir trop de rapports, qui s'entremêlent, tandis que l'esprit simple ne les aperçoit qu'un à un. Le plus souvent la confusion ne provient que d'une faiblesse de l'esprit impuissant à percevoir vigoureusement et à ordonner.

Esprits ouverts. Esprits fermés. — Un esprit ouvert est celui pour qui les idées, les connaissances, toutes les idées, toutes les connaissances ont tant de charme, qu'il ne veut se priver du spectacle d'aucune. Il est moins actif que l'esprit curieux qui les cherche et les appréhende ; mais, quand elles se présentent, il les accueille. Il sait que par suite de l'imperfection de la nature humaine il n'en possède qu'un nombre limité et qu'en outre il n'est pas infaillible ; il y a d'autres manières de voir que les siennes, des points de vue qui lui ont

échappé et qui sans doute méritent qu'on s'y place. Il trouve donc plaisir à laisser venir à lui les idées d'autrui et à les admettre dans son cercle. S'il se borne à les héberger l'une après l'autre, comme un hôtel reçoit les hôtes de passage sans leur demander leurs papiers, il n'est qu'un dilettante bienveillant et amusé. L'ouverture d'esprit n'est une qualité réelle que si elle est accompagnée de jugement; il faut qu'il examine, qu'il fasse un tri et rejette les non-valeurs. Pour être accessible, il ne doit pas cesser d'être lui-même. L'esprit fermé, qui est son contraire, vit sur un certain fonds qu'il ne veut ni enrichir, ni modifier. Il se cantonne dans les idées que lui a fournies son éducation ou son milieu et tient les autres pour suspectes. Il est parqué dans ses habitudes intellectuelles et n'entend pas qu'on les dérange; il craint les nouveautés; c'est une intelligence mise au régime. Il a une fermeté que n'a pas le précédent. C'est l'homme proverbial d'un seul livre, armé, dans son étroitesse, d'une terrible puissance. Il est porté à l'entêtement, qui, dans la vie ordinaire, peut être une force, mais qui, dans la vie intellectuelle, est un non-sens. L'esprit fermé clôt sa fenêtre et ne cherche pas à voir; l'entêté, quand on la lui ouvre, refuse de regarder. Le premier est convaincu qu'il a assez d'idées, l'entêté que les siennes sont toutes justes et que le reste est faux. Il est en défense, décidé à ne pas se laisser entamer. La démonstration glisse sur lui. Il n'a pas la loyauté de l'intelligence, qui consiste à reconnaître le vrai, d'où qu'il vienne.

Esprits justes. Esprits faux. — Tout le monde connaît

des esprits justes et tout le monde parle d'esprits faux ; c'est une qualification qu'on applique facilement aux gens avec qui l'on n'est pas d'accord. Qu'il y ait des esprits particulièrement justes, c'est ce qui est évident. Ils voient les choses comme elles sont, en jugent sainement, tirent des principes des conséquences exactes. Ils ne sont pas nécessairement capables de grandes pensées, mais ils n'errent point. La justesse de l'esprit semble être dans le domaine intellectuel ce qu'est la probité dans le domaine moral. Y a-t-il réellement des esprits faux ? Ou le mot n'a-t-il été inventé que parce qu'il fait une antithèse commode ? Je conçois un esprit détraqué, je ne vois pas trop ce que serait un esprit faux. On peut ne pas comprendre une démonstration scientifique ; y a-t-il des gens, qui, l'ayant comprise, se refusent à l'admettre ? Remarquez que c'est dans la vie courante qu'on croit rencontrer des esprits faux, c'est-à-dire à propos des choses humaines où la vérite vraie est malaisée à démêler et qui se prêtent à des appréciations très différentes ; en pareil cas l'erreur ne provient pas de l'instrument qu'est l'intelligence, mais du maniement de cet instrument, qui est l'œuvre de l'activité passionnée ou volontaire. Beaucoup de mathématiciens, dans la pratique de la vie, portent sur les hommes et sur les choses des jugements qui étonnent et qui sont sûrement erronés. Ont-ils pour cela l'esprit faux ? Point ; mais ils ont coutume de partager les choses en évidentes ou démontrées d'une part, absurdes de l'autre ; il n'y a pas de milieu. Ils transportent ce raisonnement rigoureux sur un terrain qui ne le com-

porte pas, parce que les choses humaines peuvent ne pas être tout à fait vraies sans pour cela être absurdes ; ils appliquent leur méthode de raisonnement d'une façon illégitime. Il y a des gens qui se trompent presque constamment, mais on découvre la cause de leurs erreurs ; elles proviennent de ce qu'ils se servent mal de leur esprit. Examinez une théorie fausse ; vous apercevez que l'auteur a négligé des éléments essentiels, qu'il part d'assertions qu'il croit prouvées et qui ne le sont pas ; il a fourni à son intelligence des matériaux incomplets ou défectueux ; sur ces matériaux l'intelligence a fait la besogne qu'elle devait faire ; si la besogne est mauvaise, ce n'est pas elle qui est en faute. On suppose, on imagine au lieu de raisonner ; naturellement on se trompe ; mais on aurait pu raisonner ; on possède la faculté de raisonner ; on a mieux aimé en employer d'autres qui ne sont pas appropriées au but poursuivi. Lorsqu'on réfléchit sur une erreur commise, on s'aperçoit toujours que l'intelligence n'a pas été mise en état de fonctionner normalement. Il est irritant de discuter avec des adversaires, à qui l'on ne peut faire admettre les choses les plus claires et les plus évidentes ; on est tenté de les traiter d'esprits faux ; mais suivez la marche de leur discussion ; elle consiste à biaiser sans cesse, à déplacer la question lorsqu'ils sentent qu'elle va être résolue à leur désavantage, à répondre, non à ce que vous dites, mais à ce que vous ne dites pas, à ne point tenir compte de ce qui a été démontré et à continuer, comme si la chose était non avenue ; ce sont des esprits fuyants et manœuvriers, qui ayant pris

l'habitude de cette stratégie tortueuse finissent par l'employer couramment comme s'ils n'en connaissaient pas d'autre. Il n'y a pas d'esprits faux, mais des esprits qu'on a faussés ou qui se sont faussés eux-mêmes. Quand on dit : « Je me suis trompé », cela signifie que c'est le *moi* qui s'est fourvoyé ; on n'incrimine pas l'intelligence, qui distingue toujours le vrai du faux, mais pourvu que le problème soit posé dans les conditions voulues.

Variété des aptitudes de l'intelligence. — Il est remarquable que les professions, qui sont le fruit artificiel de la vie en commun, répondent à des aptitudes naturelles. Je ne parle point de cette simili-vocation, qui peut être suscitée par les idées ambiantes, par les avantages qu'on a constatés ou qu'on imagine. Je ne parle point de ce goût du métier qu'on prend par habitude et de cette accommodation de l'homme à ses occupations qui le marque si profondément. Certains individus sont nés pour être épiciers ou pour être notaires ; ils sont de parfaits notaires et des épiciers accomplis ; on ne voit point ce qu'ils pourraient être, si l'épicerie ou le notariat n'existaient pas ; ils sont là à leur place et n'y seraient nulle part ailleurs ; il y a comme une harmonie préétablie entre eux et leurs fonctions, que d'autres seraient incapables de remplir et déclarent parfaitement insipides, n'ayant pour elles que dégoût et aversion ; ils ont jusqu'au physique de l'emploi. Ainsi, dans le vaste monde intellectuel, il y a des provinces habitées par des indigènes, qui y sont florissants et qui dans une autre se sentiraient dépaysés et périraient. Chaque intelligence

prend naturellement la direction qui lui est propre; elle a, quand elle est vigoureusement constituée, ses aptitudes spéciales; énumérer ces aptitudes, les comparer, en définir les causes serait un travail infini. Une des grandes divisions des esprits pensants est celle qui les partage en littéraires et scientifiques; il y a là une ligne de démarcation, qu'ils ne sauraient franchir qu'à leur grand dommage; d'où vient cette différence profonde dans leur nature?

Esprits littéraires. Esprits scientifiques. — J'entends par esprit scientifique celui qui est doué pour les mathématiques elles-mêmes et pour leurs applications dans les sciences d'observation. Or les idées sont par étymologie des images; elles ne perdent jamais complètement leur caractère concret, puisqu'on ne pense point sans se parler à soi-même, qu'elles sont inséparables des mots et qu'un mathématicien qui échafaude une théorie se la raconte; mais elles s'en dépouillent plus ou moins. Un esprit scientifique s'enfonce avec aisance dans l'abstraction; il conçoit des rapports et raisonne sur ces rapports. L'esprit littéraire n'est à son aise qu'au centre du concret; dans l'abstrait sa vue se trouble, il lui semble que tout se volatilise et qu'il ne reste plus rien; il est comme un voyageur arrivé au bord d'un gouffre, il n'aperçoit plus que le vide qui l'épouvante; pour communiquer aux esprits littéraires ce qu'ils peuvent supporter de science, il faut matérialiser; on ne dit pas à un enfant : 2 et 2 font 4; il ne comprendrait pas, parce que cela ne lui représente rien; on lui dit 2 pommes et 2 pommes font 4 pommes. A ce point de vue

l'esprit littéraire demeure toujours un enfant. Tandis qu'un esprit scientifique suit sans peine une équation algébrique et opère sur les signes, l'esprit exclusivement littéraire tend sans cesse à substituer la chose signifiée au signe et ne peut se poser sur de simples rapports; puissance d'abstraction d'une part, impuissance de l'autre.

En outre l'esprit scientifique pratique une méthode et passe par toutes les opérations qu'elle comporte, sans rien négliger et sans rien brusquer, sans vouloir deviner ni même préjuger le résultat; il sait qu'il y arrivera, parce qu'il a pris le bon chemin, et la longueur de ce chemin ne l'effraie ni ne lui pèse. L'esprit littéraire est incapable de cette patience intellectuelle; il ne saurait s'assujettir à la marche progressive d'un long raisonnement; s'il voit l'enchaînement des premiers anneaux, le lien pour lui ne tarde pas à se rompre, parce qu'il ne conserve pas suffisamment présent ce qui précède, qu'au bout de peu de temps il perd pied et qu'il lui faudrait recommencer; il sent qu'il fait une besogne vaine, dont il se dégoûte. En même temps il a une tendance invincible à brûler les étapes, parce que son mode de penser est l'intuition, avec la fièvre qui l'accompagne, et que le raisonnement est un mécanisme auquel il ne saurait s'astreindre. Il veut atteindre la vérité d'un bond et tout de suite; il n'a pas le calme nécessaire pour la conquérir peu à peu, partiellement, avec une sage lenteur; force logique et confiance dans le raisonnement d'une part, faiblesse logique et foi dans l'intuition de l'autre.

Enfin, si le savant et le littérateur sont tous deux sensibles à la vérité, ils ne la considèrent pourtant point de la

même façon ; ce que le savant cherche dans la vérité, c'est la vérité elle-même ; ce qui le ravit c'est sa pureté, sa splendeur ; elle est un métal sans alliage, elle est un rayonnement sans tache, elle est la jouissance naturelle d'un esprit qui ne serait qu'esprit ; son grand mérite, c'est qu'elle est incontestable et qu'elle luit pour tout le monde ; à ce point de vue toutes les vérités scientifiques se valent ; elles sont de qualité identique, de la meilleure. Il y a des littérateurs qui sont indifférents aux vérités scientifiques prises en elles-mêmes. Elles sont, cela ne les intéresse pas. Les vérités qui leur plaisent sont justement celles qui ne le sont pas par essence, qu'on discute, pour lesquelles on combat ; il leur semble qu'on a plus de mérite à les apercevoir, qu'elles vous appartiennent plus en propre et qu'au moins elles vivent. Pour le savant la vérité est une simple satisfaction de l'esprit, pour le littérateur une satisfaction de l'être tout entier.

Aptitudes multiples et aptitude unique. — Certains esprits sont doués d'aptitudes multiples, d'autres n'en ont qu'une seule, mais dominante et tranchée. A cet égard la nature s'impose en général et sauf rare exception une loi que nous sommes fondés à trouver affligeante. Lorsqu'elle accorde le nombre, elle se rattrape sur la qualité. Ceux qui sont pourvus d'aptitudes multiples ne les ont d'habitude qu'à un degré moyen ; le bon sens populaire prétend qu'on n'est pas propre à grand'chose, quand on est propre à tout. Ceux qui n'en ont qu'une, mais décidée, souffrent de lacunes et de regrettables incompréhensions. On dit des premiers qu'ils sont plus riches et

on a tort, car une pièce d'or représente beaucoup de menue monnaie. S'il fallait choisir — et cela nous est interdit —, il semble qu'il vaille mieux exceller quelque part que d'être médiocre en tout. Les mieux doués sont sans doute ceux qui, possédant une faculté à un degré supérieur, sont cependant assez ouverts pour comprendre et goûter ce qui n'est pas de leur ressort. On ne voit guère de grand mathématicien qui soit en même temps un grand poète; mais il n'est pas nécessaire de faire des vers, pour aimer et comprendre la poésie. Avoir une qualité supérieure et n'être pas absolument dénué pour le reste, c'est tout ce que nous pouvons raisonnablement souhaiter; la nature n'accorde rien de plus.

CHAPITRE VII

LES VARIÉTÉS DU TRAVAIL INTELLECTUEL ET LEUR GRADUATION

Hiérarchie intellectuelle. — C'est une expression consacrée par l'usage que celle de République des Lettres ; on peut également parler de République Intellectuelle, à deux conditions : la première est de considérer cette république comme internationale ; deux intellectuels, l'un Anglais, l'autre Français, dont les recherches ont le même objet, sont infiniment plus près l'un de l'autre, qu'ils ne le sont d'un manœuvre de leur pays ; la seconde est de remarquer que tous les citoyens de cette république sont loin d'être égaux, ce que du reste le mot république ne comporte pas nécessairement. Si chacun est maître chez soi, ils sont hiérarchisés par la nature même des choses ; ils ne sont pas enrégimentés, mais les rangs sont nettement marqués et s'étagent ; il y en a de bas et d'élevés ; c'est ce qu'il convient de préciser, au risque de navrer des ambitions vaines. Dans la besogne intellectuelle on distingue plus que des nuances, des valeurs bien tranchées,

qu'il faut définir, pour assigner aux ouvriers leur situation légitime et leur rendre claire l'idée qu'ils doivent concevoir d'eux-mêmes et d'autrui.

L'érudit. — La tâche première de l'intelligence est de sortir de l'ignorance, d'apprendre pour savoir ; c'est le début d'une gradation ascendante. L'accumulation des connaissances concernant le passé est l'érudition, vieux mot, qui représente une vieille chose. Quand on le prononce, on songe involontairement aux érudits de la Renaissance ; entre eux et leurs successeurs il y a une différence ; ils avaient la prétention de connaître tout entière l'antiquité qu'ils ressuscitaient et ils y sont parvenus ; on demeure stupéfait, en lisant leurs commentaires, de l'étendue de leur savoir ; il embrasse tout. Aujourd'hui, les matériaux étant devenus plus abondants, la science de l'antiquité s'est divisée en branches, qui suffisent à occuper une intelligence moyenne dans les limites d'une existence ; l'érudit moderne se borne et creuse. Il se distingue de l'historien ; l'historien considère la suite, le progrès, le développement, il envisage la succession des époques, leur signification dans l'évolution de l'humanité ; l'érudit se cantonne dans un coin du passé ; plus il s'agit de choses périmées, particulières, par suite négligées du commun des hommes, représentées par des documents rares, difficilement accessibles, plus il s'y complaît et est fier de les posséder dans sa mémoire ; le public entre dans ces vues ; ses jugements, très incompétents du reste, mettent un sanscritiste au-dessus d'un helléniste et il trouve plus admirable de connaître la civilisation assyrienne que la civi-

lisation romaine, parce qu'il ignore absolument la première et a quelques notions de la seconde. L'érudit se confine dans l'atmosphère des bibliothèques, où il perd son activité physique ; il ne saurait vivre sans elles ; il s'entoure de livres, généralement de gros livres, qui envahissent son appartement ; il fait corps avec eux ; il en est le prolongement, sans qu'on sache bien où ils finissent et où lui commence ; il s'y absorbe et travaille à loger en lui une masse inerte de savoir, qui participe de la mort livresque et qui ne s'assimile pas à ce qu'il y a en lui de vivant ; c'est une énorme protubérance ou, si l'on veut, un bagage dont il se charge. Le plaisir de connaître étant pour lui une fin, il n'y ajoute pas toujours celui de comprendre ; il ne discerne pas l'important de la minutie ; c'est justement le détail le moins connu qui l'attire, parce qu'il est à peu près seul à le connaître ; sa gloire est de savoir ce que les autres ne savent pas. On n'a pas tort de reprocher à l'érudition d'être quelquefois indigeste et confuse, de placer sa raison d'être en elle-même, sans tirer de son savoir ce qui pourrait être utile au présent. Assurément une existence passée tout entière à l'acquisition du savoir est honorable ; mais l'érudit ne possède et n'exerce que les facultés secondaires de l'intelligence ; ses recherches exigent de la sagacité, mais surtout de la patience et du labeur. Il va sans dire que l'érudit dont il est question est celui qui n'est qu'un érudit, qui emmagasine, qui se tient au courant des découvertes et n'en fait jamais ; s'il centralise les informations pour constituer une science qui n'existait pas avant lui ou qui n'était qu'un embryon,

il cesse alors d'être un pur érudit pour devenir autre chose.

Le compilateur. — Lorsque l'érudit, sous la forme archaïsante que je viens de décrire, se décide à faire part au public des connaissances qu'il a entassées et qu'il imprime, son œuvre est une compilation. La compilation est la besogne intellectuelle la plus basse ; on peut y trouver plaisir ; il est agréable, lorsqu'on ne pense point, de faire des extraits de la pensée d'autrui ; cela n'a pour le lecteur aucun intérêt. Elle aboutit d'ordinaire au gros volume, qui frappe par sa masse et n'a pas perdu tout son prestige. Tout le monde a feuilleté, puis refermé avec dégoût ces ouvrages volumineux, qui ne renferment aucune idée personnelle et dont, lorsque le compilateur est loyal, chaque phrase se termine par un chiffre renvoyant à un chiffre identique au bas de la page, qui en indique la provenance. La compilation est inintelligente ; un livre original est un tout qui se tient et qui est animé d'une pensée maîtresse ; les idées fragmentaires qu'on y prend ne s'accordent pas avec celles qui viennent d'ailleurs ; c'est une mosaïque disparate, une réunion d'étrangers ne parlant pas le même langage ; le compilateur somnolent et borné ne s'en aperçoit point ; lorsqu'on cherche à comprendre, on n'y parvient pas, parce qu'en effet tout est cacophonie et l'on ne gagne qu'une grande fatigue. Le pire, c'est que la compilation, honteuse d'elle-même, ne s'avoue pas et se déguise sous le nom d'histoire ; une histoire faite d'une collection de travaux partiels résumés, pillés, juxtaposés n'est qu'un travail illusoire de marqueterie ; il vaut beaucoup mieux avoir à sa disposition les monographies originales.

Le professeur. — L'érudit est un intellectuel enregistreur, le professeur un intellectuel transmetteur. Sa fonction est capitale dans la société, mais par une ironie du sort elle ne doit son importance qu'aux conditions déplorables imposées à l'humanité ; si celle-ci est perpétuelle, les éléments qui la composent sont éphémères ; chaque jour disparaissent des savants, qui, d'une certaine façon, meurent *ab intestat* et qui emportent leur savoir dans la tombe ; en revanche, chaque jour naissent des enfants, qui sont d'une ignorance véritablement crasse ; les générations arrivent à la lumière, sans se douter de ce qui a été su, dit, fait avant elles ; le professeur est l'anneau intellectuel qui les relie à celles qui s'en vont ; c'est un perpétuel recommencement, puisque la nature, qui nous porte à apprendre, nous supprime, quand nous savons ; le professeur est l'agent de ce recommencement ; intellectuellement il joue un rôle très médiocre, puisqu'il a pour tâche de ressasser des vérités connues. Au point de vue absolu, l'enseignement est du temps perdu ; car il ne fait en rien progresser la science ; au point de vue relatif, il est de première utilité ; car sans lui le savoir périrait à mesure qu'il se forme. Il n'est pas nécessairement un érudit ; il faut pourtant qu'il sache plus qu'il n'enseigne ; en effet enseigner est expliquer ; pour expliquer il faut comprendre ; or les choses ne se comprennent que par leurs antécédents et leur entourage ; il n'est pas le manuel courant, qui expose les connaissances à l'état brut et sans en rendre raison. Son but n'est pas, comme celui de l'érudit, d'en acquérir le plus possible, mais de les coordonner et de les posséder nette-

ment ; la clarté est sa qualité essentielle. Il faut en outre qu'il ait l'instinct communicatif ; certains apprennent et considèrent cela comme un gain personnel ; s'ils veulent bien s'en ouvrir à autrui, ils n'en éprouvent point cependant le besoin impérieux ; d'autres au contraire n'ont pas plutôt appris quelque chose, qu'ils ont le vif désir de le répandre ; le plaisir d'apprendre se résout pour eux dans celui d'enseigner ; comme ces gens charitables qui n'acquièrent que pour donner, ils ne sauraient garder par-devers eux des connaissances, sans en faire profiter leurs semblables ; ils sont nés professeurs ; ils agissent par générosité pure ; si la vanité, la satisfaction de faire étalage, d'affirmer sa supériorité s'en mêlent, ce ne sont plus que d'insupportables pédants ; s'ils se dépensent en phrases éloquentes et vides, ce ne sont que d'insipides parleurs. Le professeur pourrait-il être remplacé par le livre ? Il ne le semble pas ; le livre contient le savoir muet et comme en léthargie ; le professeur le vivifie ; le livre n'est l'instrument de la connaissance que pour les esprits déjà formés ; il rebute les intelligences jeunes. Les enfants s'intéressent à la conversation et aiment à s'instruire par elle ; le livre est un inconnu qui leur fait peur ; ils sont curieux, rarement studieux, ce qui n'est pas la même chose. De là la nécessité de l'enseignement oral qui se proportionne, explique ce qui n'a pas été compris du premier coup, développe, là où une indication n'eût pas suffi, répète ce qu'une oreille distraite a laissé passer et ne risque point de fonctionner à côté. Lorsqu'il dit la même chose que le livre, il le dit avec autrement d'accent. Parler, c'est s'intéresser à qui

vous écoute, faire quelque chose pour lui et celui-ci s'en aperçoit bien ; il apporte en échange une sympathie ; il voit qu'on prend de la peine, pour lui en épargner. Ce n'est pas avec le savoir, impersonnel et froid, qu'il est en contact, mais avec celui qui sait, et ce contact est chaud. Il n'irait pas le chercher dans le livre inerte et indifférent ; la parole entraîne et rend l'instruction agréable et facile. Celui qui la donne — c'est le mot usuel et il est charmant — la donne comme une chose précieuse, dont il sent toute la valeur et qui, à la communiquer, le ravit. J'ai dit que dans la hiérarchie intellectuelle il n'occupe qu'un rang modeste ; il en est autrement au point de vue moral ; il n'est pas seulement en effet un distributeur d'instruction ; il forme les intelligences, s'assure de leurs progrès, les orne et les mûrit ; quand on a eu de mauvais professeurs, on n'est jamais dans la vie tout à fait tel que lorsqu'on en a eu de bons. Il va sans dire que le professeur, au moins dans le haut enseignement, peut être autre chose qu'un fournisseur de savoir courant ; il apporte alors non ce qu'il a lu, mais ce qu'il a trouvé, et c'est dans une autre classe d'intellectuels qu'il prend place.

L'intellectuel créateur. — Au premier rang parmi les intellectuels, bien au-dessus de l'érudit, qui n'est qu'érudit, du professeur, qui n'est que professeur, l'élu, on pourrait dire le seul qui compte, est le créateur ; il est l'homme prédestiné, le prophète ; c'est lui qu'il faut révérer, en s'inclinant devant sa supériorité ; il apporte une vérité nouvelle, qui s'ajoute aux vérités connues et vient se poser au sommet provisoire de la science, en attendant que

d'autres, qui dorment encore dans les limbes, la complètent et la continuent ; cette vérité n'existait pas avant lui ; il l'a découverte par des moyens appropriés, mais ces moyens ne sont que des instruments ; nulle intelligence avant lui ne l'avait aperçue ; il la révèle, elle est son œuvre. Cette révélation de la vérité inconnue est si proprement le but, que, lorsqu'on a passé sa vie parmi les choses de l'intelligence et qu'au moins sur un point, si petit soit-il, on n'a pas réussi à avancer plus loin que ses prédécesseurs et à éclairer l'inconnu, on éprouve une déception ; on n'a été qu'à la moitié du chemin, on n'a pas vu la terre promise.

En philosophie. — Parmi les créateurs, les plus grands seraient assurément les philosophes ayant construit un système qui explique le tout, si ce système était réellement la vérité définitive. L'ambition est noble ; elle a malheureusement toujours échoué. Ils n'ont combiné que des possibilités et ces possibilités soulèvent des objections décisives. Ce sont des supra-intellectuels : il n'est pas sûr que, dans les conditions de la nature humaine, le mot signifie quelque chose. Il est remarquable pourtant qu'aucun des grands systèmes philosophiques élaborés par les penseurs depuis l'antiquité n'a été absolument vain ; s'ils ne contiennent pas la vérité totale, ils ont mis plus directement en lumière des vérités fragmentaires, qui n'étaient pas encore aussi clairement apparues ; dans tous ces édifices ruineux il y avait des parties solides. On pourrait les énumérer les uns après les autres en marquant ce qui en est resté et qui est considérable ; ils ont enrichi la conscience et la

raison humaines, qui s'alimentent de ce qui en subsiste.

Dans les sciences proprement dites. — Actuellement c'est dans le domaine scientifique que la création est la plus abondante et la plus féconde ; il serait puéril d'insister là-dessus ; de temps en temps quelques découvertes imprévues, merveilleuses arrivent aux oreilles du public ; il est frappé d'admiration ; mais, vivant en dehors de la science, il ne se rend pas compte du travail organisé qui se poursuit loin de ses yeux et qui aboutit à de pareils résultats. Dans ces laboratoires du Collège de France, de la Sorbonne, de l'École normale, que découvre parfois un chroniqueur naïf qui les lui révèle, il y a toute une légion de chercheurs, en contact étroit les uns avec les autres, qui ne laissent point passer un jour sans avancer la solution des problèmes. A leur tête les maîtres de l'œuvre conçoivent les grandes hypothèses et inventent les méthodes ; sous leur direction, disciplinés et dociles, les disciples appliquent les méthodes et leur font rendre tout ce qu'elles contiennent. Depuis cent ans, bien des événements politiques et sociaux ont transformé l'Europe ; il en est un, dans un autre ordre, autrement considérable, qui a moins attiré les yeux, c'est la constitution des sciences ; du moment où elles ont pris conscience d'elles-mêmes date une ère nouvelle pour l'humanité, j'entends une ère chronologique d'où l'on peut faire partir le monde moderne. Qu'est-ce à côté de cela qu'une révolution, la chute d'une royauté et l'établissement d'une république ? Quelque chose de presque imperceptible. L'humanité scientifique est née; elle s'en doute à peine encore ; elle en est pourtant avertie par des indices

de plus en plus clairs et fréquents ; elle est entrée dans un cycle nouveau de ses destinées, qui la marquera d'un caractère si spécial, que, selon toute apparence, dans quelques centaines d'années c'est jusqu'à ce point qu'on fera durer l'antiquité, divisée en époque païenne et en époque chrétienne; c'est là que s'opérera le partage. La création scientifique est par excellence intellectuelle ; elle met en jeu les facultés supérieures de l'esprit et elle a pour objet la vérité. Sans doute la science commet des erreurs; mais elle ne tarde pas à les éliminer. Lorsqu'une vérité a été soumise au contrôle de la discussion et qu'elle est sortie victorieuse de l'expérience, elle est incontestable; elle est acquise à l'homme pour toujours et, quand on réfléchit que la science est une série de vérités toutes d'égale valeur et solidement enchaînées, qui doit se prolonger indéfiniment, on reste saisi d'admiration devant ce magnifique édifice humain. C'est dans la création scientifique que l'intelligence éprise de vérité trouve son emploi le plus pur et le plus élevé.

Dans les sciences historiques. — Dans les sciences historiques, comme partout, la première place est dévolue au créateur ; mais il faut s'entendre sur ce mot; elles vivent sur les documents et progressent surtout par la découverte du document inédit ; il est juste d'en être reconnaissant envers l'auteur et de le récompenser; toutefois cette découverte se produit dans des circonstances très différentes; elle peut être due au hasard; le plus souvent elle couronne la patience ou le flair et la sagacité ; on peut y risquer sa vie, quand on la poursuit dans des pays barbares; on y déploie des qualités méritoires; mais le travail intellec-

tuel ne commence en réalité qu'à l'interprétation du document ; l'apport du document brut, qu'on est incapable d'utiliser soi-même et qu'on livre aux gens compétents, n'a rien à voir avec la création ; celle-ci consiste dans la mise en œuvre, qui fait apparaître le nouveau ; or le nouveau n'a pas ici le même sens que dans les sciences proprement dites ; il est la restitution de quelque chose qui a existé, mais qui a été défiguré par le temps ou même qui avait momentanément péri ; c'est l'exhumation d'un corps qu'on ressuscite ; quelle que soit l'importance qu'on attache à l'histoire, il faut bien convenir que la remise d'une époque ou d'un personnage dans son jour exact, la reconstitution des mœurs, d'une législation n'ont point pour l'humanité le même intérêt que la découverte du radium ou de la télégraphie sans fil ; ce n'est point du nouveau à proprement parler, mais du vieux-neuf ; c'est une des raisons pour lesquelles on ne saurait égaler le créateur historique au créateur scientifique. En outre il n'y a pas ici invention, mais judicieux usage de la critique ; on confronte les témoignages, on détermine leur valeur respective suivant la bonne foi du témoin, sa compétence, ses intentions avouées ou secrètes et de là on extrait la vérité. Enfin la certitude, absolue dans les sciences, n'est ici que relative. On fait profession d'appliquer une méthode rigoureuse, mais on l'applique à des éléments qui sont incomplets ou défigurés et qui par suite ne se prêtent pas à cette rigueur ; de là dans les résultats quelque chose de toujours illusoire. La conjecture se glisse forcément et s'impose ; il faut faire appel à l'ingéniosité qui est parfois étonnante, mais qui

charme plus qu'elle ne persuade. On se demande pourquoi des esprits qui se disent scientifiques choisissent ces études hasardeuses plutôt que la science pure ; c'est qu'en réalité ils ne le sont que dans une certaine mesure ; ce qui leur plaît, c'est justement ce mélange du raisonnement strict et de l'imagination qui vient à son secours et le supplée, lorsqu'il est à bout ; ce sont des curieux et des dilettantes qui se donnent successivement ou en même temps les jouissances du savant et celles du poète, qui tirent avec une dextérité très souple le certain de l'incertain. Pour restituer avec le maximum de probabilité un vers de Plaute, il faut des connaissances approfondies et une ingéniosité merveilleuse ; des vers qu'on juge authentiques on déduit les règles de sa métrique ; on démontre ou on cherche à démontrer que ceux qui ne s'y soumettent point sont corrompus pour des raisons indépendantes du système ; puis on rétablit ce que Plaute a dû écrire ; on voit sans peine ce qu'un homme de science trouverait à redire au procédé.

Les vulgarisateurs. — Avec les créateurs nous sommes montés jusqu'aux sommets intellectuels ; les vulgarisateurs vont nous faire redescendre et redescendre très bas. La science est élaborée dans des milieux spéciaux, où la culture est intense, par les savants, qui sont très différents de la masse du genre humain. C'est cependant pour lui qu'ils travaillent et, s'ils ne prétendent point l'initier au détail de leurs recherches, qu'il ne comprendrait pas, les principaux résultats en arrivent jusqu'à lui par la vulgarisation ; la meilleure est celle qui est due au savant lui-même ; la vérité ne saurait avoir d'interprète plus exact, plus au courant

des choses, que celui qui l'a découverte; toutefois, en la transcrivant dans un langage plus simple, adapté aux capacités de ceux qui la reçoivent, il est bien obligé d'en modifier l'aspect ; par la vulgarisation elle se diminue, se défigure et il en reste quelque chose en route. Il se peut que le savant ne consente pas à se plier à cette besogne, qui est inférieure, qui le détourne de ses occupations et lui fait perdre son temps. Il est alors remplacé par le vulgarisateur de profession, intellectuel de second plan, hors d'état de trouver par lui-même, mais curieux de ce que trouvent les autres, dont l'intelligence claire et compréhensive s'assimile sans peine les résultats et se plaît à les répandre. Il ne les possède pas comme celui dont ils sont l'œuvre, mais il s'y intéresse et les expose sans trop d'infidélité. Il rédige des manuels qui sont utiles mais en même temps décevants, parce qu'ils donnent l'image d'une science qui paraît achevée et ne l'est pas, sont muets sur ce qui reste à découvrir, font l'office de trompe-l'œil et, satisfaisant l'esprit là où il ne devrait pas l'être, enrayent le progrès. Le public qui n'y regarde pas de trop près, qui aime les vues larges et faciles plutôt que profondes, réserve en France au vulgarisateur un succès qui dépasse son mérite ; il raffole des ouvrages d'ensemble, qui lui permettent de se faire sur de vastes sujets une idée rapide et s'inquiète peu des recherches délimitées mais originales, qui ont une valeur autrement sérieuse. Il connaît mal, à peine de nom, les inventeurs qui ont négligé de lui faire part de leurs découvertes et qui ont écrit pour apprendre quelque chose aux spécialistes ; en revanche, il

est en commerce direct avec le vulgarisateur, qui s'est empressé pour lui, qui lui a apporté ces découvertes revêtues d'une forme agréable, dépouillées de tout caractère rébarbatif et qui l'a enrichi sans fatigue ; il se croirait ingrat, s'il ne reconnaissait pas ses services ; peu s'en faut qu'il ne lui attribue la paternité de ce qui n'est chez lui qu'emprunt ; en tout cas, c'est à lui qu'il décerne la notoriété, les honneurs, les récompenses ; l'injustice est énorme, mais elle est courante ; intellectuellement le vulgarisateur est peu de chose ; socialement il est presque tout.

La vulgarisation de première main, qui est nécessaire, a droit encore à quelque estime ; au-dessous, en ordre de valeur décroissant jusqu'au niveau le plus infime, se place la vulgarisation de seconde, de troisième, de toutes mains. Le savoir étant multiple et prenant une extension infinie, il faut qu'il soit résumé dans des encyclopédies, dans des dictionnaires, où nous trouvions sans peine, en quelques instants, ce qui correspond à nos besoins actuels. Dans ces agences d'information rapide, il est étiqueté, catalogué ; ce sont les greniers où tout le monde va s'approvisionner de connaissances momentanées et superficielles, les réservoirs d'où coule comme de l'eau la vulgarisation incolore et fade. Le Larousse est roi ; sans lui la parole des innombrables conférenciers qui bourdonnent chaque jour s'éteindrait, comme s'ils avaient une paralysie du larynx ; les bureaux d'une foule de magazines et de journaux fermeraient leurs portes. A côté des conférenciers, qui font part de leurs études personnelles et de leurs pensées propres, combien,

devant un auditoire mondain ou dans les Universités populaires, ayant pris un sujet qu'ils supposent de nature à piquer la curiosité, souvent d'une étendue qui fait frémir, se bornent à développer quelques idées banales, prises dans des livres accessibles à tous, qui ne peuvent apprendre quelque chose qu'à des gens prodigieusement ignorants ! Quand on a écouté plusieurs de ces orateurs divers, on a quelques lueurs vagues sur des choses qui ne se rejoignent point ; on n'en a pas pour son argent, même quand on n'a rien payé. Plus insidieuse, plus envahissante que la vulgarisation sonore est la vulgarisation écrite ; elle se glisse au foyer, encombre les tables ; ce sont des revues coquettes, ornées, faites pour la jeunesse ou pour les gens du monde, qu'on ouvre distraitement et qu'on referme avec la sensation amère du temps perdu. Le public confiant, qui lit ce qui lui tombe sous la main, est nourri de viandes blanches, abreuvé de vin trempé ; de là une décadence sensible dans sa robustesse intellectuelle ; il a perdu l'habitude de lire les livres originaux, puisque des vulgarisateurs obligeants ont la complaisance d'en causer avec lui ; ces intermédiaires pernicieux, qui s'interposent entre lui et les penseurs, lui coupent toute communication directe avec eux. Il faut bien lire son journal ; il est si volumineux qu'on ne lit que cela et, quand on ne lit que cela, l'anémie cérébrale n'est pas longue à se déclarer. Imaginez d'autre part l'indigence de ces vulgarisateurs au jour le jour, qui n'ont de connaissances approfondies de rien, qui se renseignent sur les questions, à mesure que l'actualité les évoque, démarquent les idées d'autrui dans des articles flasques, payés

à la ligne, et doivent leur subsistance à l'abondance de la copie, jusqu'au moment où ils s'arrêtent, épuisés d'avoir passé leur existence à souffler du vent.

Autour de certaines usines se dressent des montagnes de résidus dont on ne sait que faire et qui bouchent l'horizon ; ainsi de soi-disant intellectuels entassent autour de nous des monceaux de papier noirci, qui nous étouffent ; heureusement que le papier noirci a d'humbles usages, qui permettent de l'écouler progressivement ; c'est la revanche individuelle.

Créateurs esthétiques et imitateurs. — L'originalité esthétique est la plus personnelle, puisqu'elle résulte de l'imagination et de la sensibilité d'un individu ; il ne semble pas qu'elle risque de s'épuiser ; il faudrait pour cela que la nature se lassât de varier les types humains, ou que l'humanité, cessant d'évoluer, ne fournît plus d'idées nouvelles. En art, comme ailleurs, les créateurs seuls comptent ; leurs œuvres ne s'ajoutent pas, comme les découvertes des savants, elles se juxtaposent et s'étagent suivant que l'auteur est plus ou moins original ou plus ou moins artiste ; car il y a là pour l'appréciation deux éléments distincts, qui ne s'associent pas toujours dans les mêmes proportions. L'artiste créateur n'est pas tributaire de la vulgarisation ; en revanche, il suscite des imitateurs. Ceux-ci n'ont pas de valeur par eux-mêmes ; ils rendent de bons et de mauvais services. Quand un génie a produit une forme, qui est l'une des expressions particulières du beau, le public s'en enchante ; il croit durant un certain temps qu'il n'y en a point d'autres et qu'elle suffit à tous

les besoins ; les imitateurs s'en emparent, la reproduisent ; ainsi ils prolongent l'action de l'esprit créateur et enflent sa gloire ; il semble qu'après lui il n'y a plus rien à faire qu'à marcher sur ses traces ; plus l'imitation se multiplie et plus elle dure, plus on a la preuve qu'il a frappé l'esprit des hommes et conditionné leur goût. Mais l'imitation ne fait que perpétuer une forme extérieure, toujours identique, qui va se vidant de son contenu et ne correspond plus à des aspirations nouvelles ; le dédain dans lequel elle tombe rejaillit sur le modèle qu'on finit par n'en plus distinguer et qui momentanément succombe. Après avoir servi le génie, les imitateurs l'entraînent dans leur chute, mais d'autre part, par la révolte que cause leur immobilité, ils provoquent une réaction qui engendre des formes différentes ; ainsi l'eau qu'on arrête finit par emporter tout et l'imitation stationnaire est, avec d'autres, un des facteurs qui contribuent au renouvellement des genres. La nature ne fait rien d'inutile, pas même les imitateurs.

CHAPITRE VIII

L'INTELLECTUEL ET L'HISTOIRE

Le développement des études historiques. — L'histoire a pris au dix-neuvième siècle un développement prodigieux, qui se continue au vingtième et ne semble pas près de s'arrêter; elle envahit tout, elle nous submerge. Les Facultés des Lettres de nos Universités ne conservent leur nom que par respect pour une tradition, qu'on laisse provisoirement subsister; elles se sont transformées par un consentement tacite et à peu près universel en Facultés d'Histoire; on n'y fait plus guère que de l'histoire. Tout devient un sujet de recherches historiques; les travaux historiques se multiplient jusqu'à l'encombrement; le point de vue historique prédomine; si l'on ne s'y place pas, on n'a plus le droit de raisonner de rien, ce qui est vraiment exagéré. L'histoire a gagné en étendue et en profondeur; elle rend à la lumière des peuples, qui n'étaient jadis connus que superficiellement, les Assyriens, les Égyptiens et tant d'autres; la préhistoire s'est fondée; on étudie les squelettes des hommes primitifs, les traces qu'ils ont lais-

sées de leur existence sur la terre; nous entrons en rapports chaque jour plus étroits avec les nations les plus lointaines; elles ont un passé, qu'il est aussi légitime de scruter que le nôtre; l'histoire ne se restreint plus à quelques peuples privilégiés ; tous sollicitent son attention et l'on ne voit point pour quelles raisons elle la leur refuserait; de bornée et particulière, qu'elle était à l'origine, elle est devenue mondiale. En même temps qu'elle élargissait sa matière traditionnelle, elle s'est appliquée à pénétrer jusqu'au fond des choses ; on est confondu lorsqu'on rapproche ce que l'on savait et ce qu'on disait il y a cent ans du Moyen âge de ce qu'on en sait aujourd'hui ; on sourit en lisant l'histoire romaine, telle que l'a écrite le bon Rollin, compilateur industrieux des historiens anciens ; il serait stupéfait, s'il revenait au jour, de voir ce qu'en ont fait l'archéologie, l'épigraphie, la méthode critique.

Causes de ce développement. — Comment la reconstitution du passé est-elle devenue l'occupation principale du présent? Il est certain que le passé exerce un attrait sur tout homme qui réfléchit; lorsque nous envisageons notre situation dans le monde, nous constatons qu'elle est un résultat; nous sommes issus d'une lignée d'ancêtres ; ce sont eux qui ont formé la nation, organisé la civilisation auxquelles nous appartenons ; ayant des antécédents, nous sommes curieux de les connaître ; quels étaient ces hommes, qui ont vécu avant nous et de qui nous descendons? Qu'ont-ils fait ? Quelle fut leur existence ? En quoi nous ressemblaient-ils ou différaient-ils de nous ? Ces questions nous tourmentent et nous sentons le besoin de remonter

aux origines. Elles se sont posées de tout temps, puisque de tout temps il y a eu des historiens; mais pourquoi est-ce justement au dix-neuvième siècle, qu'elles ont pris tant d'acuité et d'importance, qu'elles ont suscité tant de recherches si actives et si diverses? Je ne vois pas à ce phénomène de cause absolument nécessitante; je vois bien des choses qui l'expliquent.

Une des raisons qu'on invoque et dont on se contente souvent est la suivante : les vieillards aiment à se retourner vers les temps écoulés de leur existence et écrivent leurs mémoires; de même l'humanité vieillie rédige ses annales. Ce n'est là qu'une métaphore et il n'en est guère de moins juste et de moins satisfaisante. Je doute que l'humanité soit vieille et je ne pense pas qu'elle le devienne jamais; un vieillard est un homme qui ne se renouvelle plus; or c'est la loi de l'humanité de se renouveler sans cesse; à chaque génération elle se rajeunit et celles-ci ne sont pas vieilles, parce qu'elles ont des pères décrépits; demandez aux jeunes gens, s'ils se sentent vieux. Le vieillard écrit ses mémoires, parce que son activité décroissante ne lui permet plus guère de s'occuper d'autre chose et que la vie, chez lui, se ralentit; or ni au dix-neuvième siècle, ni de nos jours on n'aperçoit dans l'humanité le dégoût du présent et la lassitude de la vie; si quelques névrosés ont pris l'attitude de l'ennui désabusé et de l'accablement qui succombe, si ces figures désespérées nous sont apparues dans des confessions et des romans, ce sont des isolés perdus au milieu de la foule immense du genre humain, qui, lui, n'a jamais déployé une activité plus

robuste; une époque de guerres sanglantes, de révolutions violentes, politiques et sociales, d'application fiévreuse d'idées nouvelles n'est pas celle de gens qui se recueillent pour faire leur testament. Le développement de l'histoire n'a pas empêché les lettres et les arts de continuer à fleurir, les sciences de grandir, avec quelle sève vigoureuse ! Si quelques parcelles de l'humanité étaient atteintes d'un dépérissement précoce, celle-ci n'en poursuivrait pas moins sa carrière et ses destinées. Elle est très vivante; elle a la volonté de vivre de la vie actuelle, avec tout ce qu'elle a de plus que la vie ancienne, c'est-à-dire plus intense, plus variée, plus intéressante, plus pleine de réalités que jadis on n'en entrevoyait en rêve.

Une raison plus sérieuse, c'est que par suite des circonstances le passé s'est en quelque sorte ressuscité lui-même et est venu nous avertir qu'il existait ; c'est dans la seconde moitié du dix-huitième siècle que la découverte des villes ensevelies d'Herculanum et de Pompéi a produit une émotion profonde. On s'est aperçu qu'il suffisait de remuer le sol des pays classiques pour retrouver les peuples disparus ; hier c'étaient les inscriptions qui livraient leurs secrets, aujourd'hui ce sont les papyrus. D'autre part, les dépôts d'archives publics et privés contenaient d'innombrables documents, qui n'avaient jamais été utilisés. Toute l'histoire sommeillait là, comme la Belle au Bois dormant ; il n'y avait qu'à l'éveiller. L'abondance des matériaux sollicitait le travail et nous faisait honte de notre indifférence et de notre incurie. Une fièvre s'alluma, pareille à celle que provoque l'annonce de la découverte de mines d'or.

Ce fut l'étincelle ; on peut attribuer l'essor pris par les études historiques à leur nature même. La diffusion de l'instruction a multiplié le nombre des intellectuels. Il y en a de tout ordre et de toute capacité. La tâche, qui est le renouvellement de toute l'histoire, est immense et variée ; c'est un vaste chantier, où trouvent à s'occuper selon leurs aptitudes et leurs goûts des milliers d'ouvriers. Les gens aventureux et voyageurs d'instinct vont dans les pays étrangers chercher au prix de fatigues et parfois de dangers des documents dont ils rapportent une ample moisson ; leur rôle exige des qualités ; quoiqu'elles ne soient pas toutes intellectuelles, ils en sont fiers et, comme il est indispensable, ils s'imaginent volontiers qu'il est le premier de tous. D'autres placides et sédentaires fouillent les bibliothèques et les archives, y trouvent et publient de l'inédit ; leur mérite intellectuel est plus ou moins grand suivant les conditions de la découverte ; ils l'estiment très haut. Les uns et les autres sont de précieux fournisseurs de matières premières. Les esprits studieux ont un emploi tout préparé pour leurs veilles dans la mise en valeur des sources révélées ; ce sont eux qui font fructifier le capital amassé ; ils interprètent les documents, les rapprochent, leur appliquent les règles de la critique et éclairent grâce à eux les points d'histoire restés obscurs jusque-là ou sur lesquels on avait erré ; ce sont eux qui font en histoire la besogne proprement intellectuelle, puisque c'est à eux qu'on doit la manifestation de la vérité. Enfin les esprits brillants, avides de coordonner et de mettre au point, de déployer leur talent, d'ajouter l'agrément, de donner la vie rédigent

dans une belle forme fleurie ou sévère, éloquente ou simplement claire les histoires générales, pâture dévorée par le public ; ce sont les grands vulgarisateurs ; il y a des gens, qui ne lisent que de l'histoire, y trouvant autant d'intérêt que dans les romans et plus de solidité ; la vérité est souvent plus palpitante que la fiction. Les sciences auxiliaires de l'histoire attirent les esprits précis et réclament des savants ; il s'agit d'acquérir la connaissance des écritures, des fautes habituelles des scribes et de leurs causes, de dresser des inventaires pour signaler les sources et les mettre à portée, de classer les bibliothèques, d'y faciliter les recherches, de ranger les outils pour les futurs ouvriers, c'est-à-dire d'établir des répertoires où, dans chaque branche de science et sur chaque sujet, soient catalogués les travaux déjà faits. Il y a là des emplois pour tout le monde ; l'histoire est comme ces vierges de la Miséricorde de la fin du Moyen âge, qui sont représentées soulevant leur manteau entr'ouvert et accueillant des foules innombrables et bigarrées ; tous les jeunes gens qui s'adonnent à l'étude sont sûrs de s'y faire leur place, de trouver sans peine un champ inexploré, dont la culture les fera connaître. Le travail qu'ils auront à fournir est honorable ; il nécessite une force de labeur, une endurance, une attention, une perspicacité, un amour de la vérité qui sont très méritoires ; il n'exige point la tension torturante des facultés profondes de l'esprit en mal de création artistique ou littéraire, la puissance d'abstraction de la spéculation philosophique, le génie des inventeurs scientifiques. L'historien pond dans la quiétude ; il ignore le déchirement qui enfante.

Utilité de l'histoire. — Quand on est enrégimenté, qu'on fait ce qu'on voit faire autour de soi par une multitude de collaborateurs, on ne se demande guère si cette occupation est légitime et l'on est sauvegardé contre le scepticisme par l'épaisseur de la masse dont on fait partie; comment tant de bons esprits s'y consacreraient-ils, si elle n'avait sa raison d'être profonde et une importance indiscutable ? En outre il y a le point d'honneur corporatif ; on professe que la corporation à laquelle on appartient est la plus belle et la première de toutes ; on a un intérêt personnel à ce qu'elle ne soit pas diminuée. Or les historiens forment une corporation nombreuse et florissante ; fiers des résultats obtenus, de l'énorme amas des volumes accumulés, ils déclarent que l'histoire est l'indispensable éducatrice de l'humanité et la lumière du monde. C'est ce qu'il convient d'examiner.

L'utilité de l'histoire est grande. Elle nous explique ce que nous sommes ; nous sommes un aboutissement ; il est bon que nous sachions de quoi ; sans elle nous serions pour nous-mêmes un mystère ; elle fait que nous nous comprenons ; c'est une satisfaction de l'intelligence.

Elle détruit la légende ; la légende est charmante ; elle enchante les imaginations ; tant qu'elle ne fait que cela, elle est un aliment précieux et ce serait dommage de la supprimer ; mais ce n'est qu'un roman ; or on sait à quelles déconvenues s'exposent ceux qui vont chercher dans les romans leurs modèles, leurs manières de penser et d'agir ; si nous entendons demander au passé des enseignements, il faut que ce soit au passé réel et non à un passé fictif. La

légende donne des idées fausses et ce n'est pas impunément qu'on prend des idées fausses comme règle.

Elle élargit notre horizon; quelle que soit la facilité actuelle des relations avec le monde entier, nous vivons dans un milieu restreint; il en résulte un rétrécissement intellectuel et moral. On est tenté de croire que ce qui se fait autour de soi s'est toujours fait ainsi et partout, par suite se fait bien et ne saurait se faire autrement; on prend le contingent pour le nécessaire et on considère comme justifié ce qui existe par cela seul qu'il existe. Or l'histoire nous apprend que ce que nous jugeons éternel et universel est en réalité passager et local; elle nous révèle des peuples qui ont eu d'autres institutions, d'autres mœurs que nous, d'autres façons de vivre, d'agir, de penser et qui ne s'en sont pas mal trouvés; cela nous fait faire un retour salutaire, nous engage à nous examiner de près, pour voir si tout est pour le mieux dans ce qui nous paraît tout naturel, et nous montre que les conditions de l'existence sur la terre sont diverses, que ce dont nous nous accommodons n'est pas l'idéal absolu du genre humain. Cependant c'est là une leçon dont l'histoire n'a point le monopole; si elle est un voyage dans le temps, les voyages dans le monde nous donnent le même avertissement. La connaissance des nations contemporaines est à ce point de vue aussi instructive que celle des nations disparues; elle la supplée et l'effet même en est singulièrement plus vivant et plus impressionnant.

Une autre utilité de l'histoire, que rien d'autre ne saurait remplacer, c'est de guérir l'illusion rétrospective et de nous faire apprécier sainement le présent. Le présent ne

nous satisfait jamais complètement ; nous sentons directement en quoi il nous blesse et, comme nous ne sentons point le passé, nous nous figurons qu'il valait mieux et que nous eussions été plus heureux d'y vivre ; cela vicie notre jugement et nous porte à nous réfugier dans l'imaginaire au lieu de lutter dans le réel, à nous abandonner à d'injustes plaintes. L'histoire nous convainc que le passé n'était pas aussi séduisant que nous l'imaginons dans la quiétude de l'ignorance, que le prétendu « bon temps » a souvent été fort mauvais, que ce dont nous souffrons a affligé plus durement nos ancêtres et que des maux qu'ils ont endurés nous sont épargnés. Elle nous montre le progrès à l'œuvre, ne nous permet pas d'en douter et nous fait une loi d'y contribuer.

Limites de cette utilité. — Mais est-il vrai que l'histoire soit la régulatrice infaillible du présent, le livre que nous n'avons qu'à consulter, pour y trouver la solution de tous les problèmes qui s'imposent à nous ?

Dans la vie l'expérience d'autrui et la nôtre peuvent nous épargner bien des bévues ; pourtant nous en profitons peu. Quel est l'homme qui à un certain moment songe à modeler exactement la période qui lui reste à vivre sur celle qu'il a vécue ? La raison en est que nous ne sommes point faits pour nous diriger uniquement d'après le passé ; cela est conforme à notre nature et nous fait honneur. Nous sommes des forces actives ; nous rencontrons des difficultés peut-être très semblables à celles contre lesquelles ont lutté nos aînés ; mais nous avons en nous de quoi les vaincre ; nous tenons à utiliser nos ressources personnelles et toute énergie

serait morte en nous si nous agissions autrement. De même l'humanité ne peut se pencher toujours sur les livres, pour emprunter au passé la règle de sa conduite ; cette règle, c'est en elle-même qu'elle doit la chercher ; elle n'est pas impuissante et fatalement rivée à un guide. D'abord tout n'a pas été vécu ; l'histoire, dit-on à bon droit, ne se recommence point ; l'expérience historique n'a pas la valeur concluante de l'expérience scientifique ; les circonstances ne sont jamais exactement identiques et il intervient des facteurs volontaires qui varient ; c'est pourquoi, si nous lui demandons des enseignements, il faut les soumettre à notre examen, en prendre et en laisser ; ils n'ont point de vertu impérative. Ensuite elle nous apprend pourquoi nous sommes tels ; le « pourquoi » est intéressant à savoir, mais c'est tout. Or notre préoccupation doit être celle-ci : étant tels, comment faut-il nous comporter ? Autrement dit : laissons le point de vue historique purement explicatif et plaçons-nous au point de vue rationnel, source féconde d'action. Le temps qu'on perd à interroger le passé, employons-le à méditer le présent ; observons les générations actuelles, les circonstances de leur existence, voyons de quel progrès elles sont capables, dans quel sens ce progrès doit être orienté, quels sont leurs rapports avec les peuples voisins, ce que leur commandent leur intérêt et leur honneur. Partons du présent étudié à fond pour organiser rationnellement l'avenir. Prenons un exemple : l'histoire nous enseigne les causes de notre situation politique actuelle ; elle nous rappelle que la France a été longtemps un pays monarchique, nous apprend dans quelles circonstances la Révo-

lution a renversé la Monarchie et proclamé la République, comment nous avons ensuite oscillé entre les deux principes, comment et par qui a été établi le suffrage universel, comment la survivance des habitudes monarchiques se mêle à la pratique de la république et l'entrave. Tout cela est fort beau et je suis ravi de le savoir ; mais je n'ai gagné là que des informations curieuses. Plaçons-nous en face des faits : nous sommes en république ; il semble que ce soit la forme de gouvernement la plus appropriée à un peuple civilisé ; conservons-la donc. Mais elle fonctionne mal ; le suffrage universel existe et en est la base naturelle ; mais il est à l'état brut, il n'est pas organisé. Les électeurs, qui y tiennent, en font un usage déplorable, parce que ce sont des ignorants, qu'ils y cherchent la satisfaction d'intérêts et d'instincts bas. Les élus ne se rendent pas bien compte de leur raison d'être ; ils font figure de souverains absolus, substituent leurs théories à la volonté de leurs commettants, songent à eux-mêmes plus qu'au bien public ; chez eux l'idée de la justice et du droit est obscurcie. Il suffit de voir cela clairement et d'essayer de remédier aux abus. N'abusons pas du rétrospectif ; préférons le rationnel. Le point de vue historique satisfait l'intelligence par l'exposé des causes du présent et de sa dérivation du passé. Le point de vue philosophique envisage le présent nettement connu pour réaliser la correction qu'il comporte.

Une atmosphère exclusivement historique est insalubre ; loin d'exciter l'activité, elle la paralyse ; constatant que les événements ont été produits par des causes, elle est

portée à croire que l'enchaînement était nécessaire et que les choses ne pouvaient être autrement ; mais ce qui est absolument nécessaire est par là même légitime ; tout ce qui a existé se justifie, si l'on admet qu'il ne pouvait pas exister autrement. Si la monarchie absolue de Louis XIV est sortie fatalement des circonstances, l'historien est inconséquent de s'en offusquer, ces circonstances de leur côté ayant été fatalement produites par d'autres. Après la Révolution, Napoléon Ier a rétabli en France l'autocratie ; si l'enseignement qu'en tire l'histoire est que les violences et les excès de la liberté engendrent forcément le despotisme, l'enseignement est sujet à caution ; un caractère autre que Napoléon eût pu ne pas supprimer les libertés publiques ou tout au moins les rétablir progressivement.

Enfin la connaissance du passé n'a d'intérêt vivant que dans la mesure où celui-ci conditionne encore le présent ; une chose qui n'y a plus de répercussion ne mérite que d'être étiquetée au musée des souvenirs. L'histoire est une morte qu'on tente de galvaniser, tandis qu'une belle œuvre littéraire reste toujours vivante. Il est surprenant de voir avec quelle rapidité le passé s'évapore ; il dépose des résidus dans le présent, mais le présent tend à les éliminer pour devenir homogène, comme notre corps tend à éliminer les corps étrangers qui y ont pénétré. C'est une chose admirable que de contempler sur les pylônes des temples égyptiens Ramsès Meïamoun gigantesque poursuivant de ses flèches les ennemis épouvantés et les écrasant sous les roues de son char ; mais en quoi nous importe-t-il que ce soit un personnage réel ou un personnage de fiction ? Les

traces des conquêtes des Pharaons sont totalement effacées. Les historiens eux-mêmes sacrifient volontiers l'histoire ancienne, excepté bien entendu ceux qui la professent; leur illusion est de ne pas apercevoir que toute histoire est ancienne. Louis XIV est un beau sujet de louange ou de blâme; en quoi peut-il bien servir à nos besoins actuels? La Révolution a perdu de son prestige; combien de ses idées ont cessé de s'imposer comme un dogme et sont remplacées par d'autres! Elle a vieilli singulièrement. Napoléon ne nous intéresse plus guère que comme héros d'épopée. Louis-Philippe nous laisse froids. Ce qu'on appelle l'histoire moderne s'applique en réalité à des choses très lointaines; seule l'histoire contemporaine fournit des éléments à l'action et des indications sûres pour le futur de demain.

La vérité historique. — Théoriquement l'histoire a pour objet la découverte de la vérité; c'est pour cela que l'intellectuel peut s'y adonner. En pratique elle est presque toujours tendancieuse; trop heureux lorsqu'on n'en fait pas un pamphlet! Dans les périodes qui influencent encore l'état actuel on va puiser des arguments pour le condamner ou l'absoudre; elles prennent une figure différente suivant les idées de l'auteur; parfois les temps reculés eux-mêmes sont mis à contribution; il n'y a rien qui ait été plus falsifié que l'histoire et qui ait plus servi de terrain à la polémique; chacun y voit ce qu'il désire y voir. L'historien même qui fait profession d'impartialité tient rarement parole; il a une pente naturelle à se faire l'avocat du personnage ou de l'époque qu'il étudie; plus

ils lui ont coûté de peine, plus il est porté à les représenter en mieux ; il lui semble que cela justifie le labeur dépensé. D'autres ont contre leur personnage une animosité sourde et cette animosité transparaît. Laissons de côté les travestissements volontaires ou instinctifs ; considérons les historiens qui se font une loi absolue de l'impartialité, imposent silence à leurs préférences et à leurs idées personnelles, s'interdisent tout jugement intéressé et ne se soucient que de dégager la vérité historique. Il est certain que la vérité historique existe ; on l'atteint en utilisant les documents suivant la méthode ; mais la vérité historique n'est pas la vérité vraie. L'histoire nous apprend comment d'après les documents rigoureusement interrogés nous devons nous représenter le passé ; ce n'est pas l'image adéquate de ce qu'il a été, lorsqu'il était le présent. Il y a des époques sur lesquelles nous sommes pauvrement et insuffisamment documentés ; celles-là on ne saurait les restituer avec certitude ; ce sont dans la suite de l'histoire des trous béants et noirs ; quand nous n'avons qu'un seul témoin, il se peut que nous arrivions à le prendre en faute ; nous nous assurons qu'il n'a pas dit la vérité ; mais à ses assertions inexactes nous ne pouvons substituer que des conjectures. En revanche, la surabondance des témoignages est parfois fort embarrassante ; ils se contredisent, ils expriment des points de vue individuels ; comment se décider au milieu de ces divergences infinies ? On les compare, on essaie de démêler le degré de confiance qu'ils méritent ; il n'est pas facile de se reconnaître au milieu de gens qui crient tous ensemble et se donnent des démentis. En outre il y a une foule de

choses qui ont joué un rôle dans la réalité et qui maintenant nous échappent, les motifs secrets qui ont fait agir, les intentions cachées, tout ce qui s'est dissimulé derrière des dehors menteurs. Enfin les contemporains ne savent pas la vérité sur l'époque qu'ils ont vécue; comment leurs successeurs la découvriraient-ils à coup sûr? Nous sommes souvent étonnés, quand nous lisons un livre sur des événements qui se sont déroulés sous nos yeux; nous ne les avions pas vus ainsi; un contemporain de Charlemagne qui ressusciterait et lirait une histoire moderne de son temps, faite avec une exactitude scientifique, y apprendrait bien des choses qu'il ignore et n'y retrouverait pas ses souvenirs. La vérité historique sur une époque ne rend pas la physionomie vraie de cette époque, à la fois par ce que nous savons de plus et par ce que nous savons de moins que les contemporains. Qu'est-elle donc, si elle n'est pas conforme à la conscience que les vivants ont eue de leur temps? Et c'est pour cela que l'intellectuel n'a pas le fétichisme de l'histoire; elle cherche la vérité et n'obtient le plus souvent que l'à peu près.

L'histoire de l'esprit humain. — L'histoire a beaucoup évolué; elle a d'abord été fascinée par ce qu'il y a de plus extérieur, de plus voyant dans le mouvement humain, les guerres, la formation et la chute des empires ; elle ne saurait se désintéresser des événements retentissants. Toutefois on s'est aperçu que ces événements n'étaient pas tout et que, s'ils agitaient la surface de l'humanité, celle-ci offrait d'autres sujets d'étude plus intimes et plus profonds ; on a fait l'histoire des institutions, des lettres, des

arts, des mœurs, des usages, l'histoire économique, diplomatique et d'autres. Tout cela nous représente comment les hommes ont aménagé leur existence, depuis qu'ils habitent la terre et conserve un côté matériel qui n'a pour l'intellectuel qu'un intérêt secondaire. Ce qui lui donne pleine satisfaction, parce qu'il y trouve la raison dernière de tout, ce qui l'attire, s'il aborde ce genre d'études, c'est l'histoire de l'esprit humain. Elle est facile à faire, si l'on entend par là l'histoire des systèmes de philosophie et de morale, des grandes idées directrices qui ont présidé aux civilisations diverses. Mais, si ces grandes idées ont été élaborées par des intelligences supérieures, qui les ont marquées de leur sceau, le germe en était dans la conscience obscure des masses. L'homme qui travaille, qui souffre, qui agit réfléchit sur lui-même, sur ses semblables, sur les choses et se forme des conceptions en vertu desquelles il se conduit ; ce sont ces manières de penser qui se manifestent dans les faits et les expliquent ; derrière les faits il y a l'esprit humain qui les produit et c'est là ce qu'il est important de connaître. Prenons un exemple : un des chapitres les plus curieux de l'histoire romaine est sans contredit celui de la lutte de la plèbe contre les patriciens ; on nous raconte par quels efforts opiniâtres, dans quelles circonstances la plèbe a réussi à enlever un à un aux patriciens leurs privilèges et s'est égalée à eux. C'est un drame ; il est intéressant par ses péripéties, il l'est bien davantage, si l'on examine ce qui s'est passé dans l'âme des acteurs. Au début les chefs des *gentes* se considèrent comme naturellement investis de la direction

de l'État, des magistratures et des commandements ; la plèbe est quelque chose d'inférieur qui n'a qu'à obéir. Or cette plèbe est composée d'hommes ; ceux-ci prennent peu à peu conscience d'eux-mêmes et c'est un travail qui se fait dans leur cerveau par les enseignements de la vie ; ils sentent qu'ils ont des droits et les font valoir et, si les patriciens cèdent, n'est-ce point, en partie, parce que leurs idées sur l'homme se sont de leur côté modifiées, qu'ils ne voient plus aussi clairement pourquoi le pouvoir serait la propriété d'une caste, que le plébéien leur apparaît non plus comme un paria d'une infériorité indélébile, mais presque et dans une certaine mesure comme un être de même nature qu'eux ? C'est cette évolution des idées qui forme la substance spirituelle de l'histoire et c'est pourquoi ce que l'intellectuel étudie dans l'histoire ce sont les transformations et les actes de l'esprit humain.

CHAPITRE IX

L'INTELLECTUEL ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le développement de la critique littéraire. — La critique littéraire n'occupe guère moins de plumes que l'histoire. Ses représentants sont légion ; c'est autour de chaque écrivain célèbre tout un monde affairé comme des fourmis sur leur proie. On compte leurs articles par milliers ; les revues et les journaux en sont pleins ; si l'on comparait le nombre de pages écrites par certain auteur au nombre de celles qu'il a inspirées, on serait stupéfait de la disproportion ; ce serait une statistique amusante. Cela n'a pas d'inconvénients ; l'œuvre d'art n'est pas faite pour tomber dans le silence ; il faut qu'on la discute, qu'on se passionne pour ou contre elle, qu'elle provoque une effervescence. Sur l'utilité de la critique les opinions sont diverses ; la principale est peut-être de créer autour du livre nouveau un brouhaha analogue à celui des commis d'agents de change qui crient les valeurs à la Bourse. Bien que le but de l'œuvre soit d'émouvoir, de faire penser le public auquel elle est destinée, il n'est pas mauvais qu'elle affronte

d'abord le monde des gens du métier, qui la signalent et la font connaître. Ce qui est fâcheux, c'est l'attitude du public vis-à-vis de la critique ; le public est paresseux ; il tient pourtant à avoir une idée de l'œuvre ; mais, au lieu de se faire cette idée lui-même, il aime mieux l'emprunter toute faite ; cela le dispense de lire et de juger par lui-même ; il demande au critique un renseignement ; ce renseignement obtenu lui suffit ; il n'ouvrira pas le volume et pourra en parler. Ainsi les critiques s'interposent entre l'œuvre et le lecteur ; ils interceptent les rayons lumineux au grand détriment et de l'auteur et du public, qui, déshabitué de tout effort viril et se défiant de lui-même, s'en remet lâchement aux intermédiaires professionnels.

La création esthétique n'est point, nous l'avons vu, du domaine de l'intellectuel pur ; il peut la prendre comme sujet d'étude ; autrement dit, il fera de la critique. Il en fera d'une façon personnelle, sous une forme qui, si elle n'a pas la prétention de contester la légitimité des autres, s'en distinguera nettement et portera sa marque.

Les diverses formes de la critique littéraire. — La critique littéraire sérieuse, celle qui explique et commente les productions de l'esprit grandes et durables, aussi bien les anciennes que les modernes, et qui est exercée par les maîtres, revêt des formes diverses. Une des plus démodées est sans doute la critique esthétique, qu'on pratiquait dans ma jeunesse à l'exemple de M. Nisard et sous son impulsion et qu'on a non sans ironie appelée la critique admirative, à tort du reste puisque, si elle s'enthousiasme pour

les qualités, elle n'est pas tendre pour les défauts. Elle s'applique à discerner ce qui est vraiment beau et, quand elle l'a discerné, elle s'échauffe au contact. Elle ne met pas seulement en jeu l'intelligence, mais toute la sensibilité; c'est le commentaire de l'œuvre d'art par l'artiste, de l'écriture par l'écrivain, c'est-à-dire par l'homme le plus compétent pour en juger. Le but de l'auteur ayant été de traduire le Beau, c'est à cette idée maîtresse qu'elle s'attache pour déterminer comment, jusqu'à quel point il l'a réalisée. Assurément l'œuvre est faite pour agir directement sur nous et n'a pas besoin d'introducteur; c'est dans un commerce intime avec elle que nous en sentons toute la valeur; beaucoup de gens pourtant ont besoin d'être avertis; il y a des beautés qu'ils n'auraient pas découvertes par eux-mêmes et qu'ils goûtent pleinement, lorsqu'on les leur a révélées. On a reproché à ce genre de critique d'être stérile ; il est certain qu'elle n'est pas propre à susciter les innombrables travaux qui encombrent actuellement l'histoire littéraire. Mais elle est féconde en ce qu'elle éveille la faculté d'admiration que nous possédons et que le prosaïsme de la vie étouffe ; elle diminue le nombre des philistins ; et surtout il se peut qu'elle allume l'étincelle dans une âme douée, qu'elle provoque le cri célèbre: *Anch' io sono pittore!* Elle doit être exercée en perfection, c'est-à-dire par des hommes qui sentent plus et mieux que le commun, qui expriment sincèrement ce qu'ils sentent, sans rien de factice et de convenu, et qui sont capables de communiquer la flamme. Il faut encore qu'ils conçoivent largement le Beau, sans préjugé d'école, qu'ils

le reconnaissent dans toutes ses manifestations et bannissent l'exclusivisme intéressé. A cette condition ils ont le droit d'être dogmatiques ; car le dogmatisme n'est haïssable que s'il s'appuie sur un principe faux ; ils établissent dans la production littéraire des catégories qui sont nécessaires, mettant à part les chefs-d'œuvre, qui s'imposent pour toujours à l'admiration des hommes et sont une source éternelle d'émotion, et reléguant dédaigneusement le médiocre voué à l'oubli. La décadence de la critique esthétique s'explique par bien des causes. Entre les mains des partisans de M. Nisard elle était étroite et devenait une arme contre le romantisme; pratiquée par des sous-ordres, elle dégénérait en effusions intempestives, en exclamations banales, en phrases creuses. En outre il y a des gens que le Beau laisse froids ; ils s'adonnent naturellement à d'autres genres ; or il est humain de légitimer ce qu'on fait en contestant la légitimité de ce que fait autrui. Mais la critique esthétique n'est pas morte ; car elle répond à une réalité ; qu'elle trouve un interprète de talent, et le public se passionnera pour elle ; on ne la lui sert pas et il la réclame.

Une autre espèce de critique, définitivement disparue et que nul ne songe à ressusciter, est celle qui, partant du système nettement établi des genres littéraires, jugeait les ouvrages d'après le rang du genre auquel ils appartenaient et suivant leur conformité plus ou moins grande aux lois de ce genre. Elle paraissait satisfaire la raison, puisqu'elle classait d'après des principes abstraits ; en réalité elle n'était intellectuelle que d'apparence et ne réalisait qu'une

de ces fausses sciences, qui se construisent à l'image des vraies, mais qui sont illusoires, parce qu'elles ne sont que des formes vides. Elle reposait sur un cercle vicieux, puisque les genres et leurs règles ont été définis d'après les œuvres existantes et par suite ne s'appliquent qu'à elles ; il n'y a que les catégories logiques, qui aient une valeur absolue. Un ouvrage qui rentre strictement dans un genre et qui est construit suivant ses lois peut être fort mauvais ; tel qui ressort à un genre réputé inférieur peut être beaucoup meilleur que tel autre d'un genre supérieur ; enfin les genres peuvent empiéter les uns sur les autres, sans qu'il y ait scandale. La critique moderne, qui s'inquiète des valeurs vraies, n'a que faire de ces formules vaines.

Suivant un mot connu, il est délicieux, lorsqu'on étudie un auteur, de trouver un homme ; toute une école de critique littéraire s'en réclame ; innombrables sont les livres qui ont pour titre « Un tel, l'homme et l'écrivain ». Elle part de ce principe que tout écrivain se peint plus ou moins dans son œuvre, que celle-ci le reflète et qu'il faut le connaître si on veut la bien comprendre ; en quoi elle n'a pas tort. Elle flatte la sympathie humaine ; étant hommes, nous nous intéressons à l'homme notre semblable ; le livre est un objet, l'homme, qui s'est donné la peine de l'écrire pour nous, un ami, dans la familiarité duquel il nous semble agréable d'entrer. Cela allèche le public, qui se montre avide de renseignements sur sa personne ; on l'en accable ; on remonte à l'enfance de l'auteur ; on se penche sur son berceau pour écouter ses premiers vagissements ; on vou-

drait savoir ce que pensait sa mère, quand elle l'a conçu et quand elle le portait dans ses flancs ; on ne néglige pas les fessées administrées par la nourrice, qui ont leur importance ; sur son âge mûr on est intarissable ; ses habitudes et ses manies sont soigneusement décrites ; on publie, quand on le retrouve, le carnet où il inscrivait ses notes de blanchissage et les adresses de ses maîtresses passagères ; la critique littéraire s'abaisse au bavardage, au commérage puéril ; cela est commode, puisque cela dispense d'avoir du jugement et du goût et qu'il suffit d'aller aux nouvelles ; plus elle est indiscrète, plus les lecteurs sont ravis ; les choses les plus insignifiantes l'intéressent et il s'imagine connaître un grand homme, quand il sait ce que savait sur lui sa femme de ménage. Or ce reportage est non seulement inutile, mais malfaisant, puisqu'il détourne l'attention de ce qui est principal pour la promener sur ce qui est sans rapport et n'explique rien ; en effet l'homme et l'écrivain sont deux êtres qui communiquent entre eux, mais ne sont pas identiques. Il y a dans l'homme bien des choses qui ne passent point chez l'écrivain ; lors même qu'on écrit un livre avec son âme, on ne l'écrit pas avec toute son âme ; en revanche, l'écrivain a des inspirations momentanées, que l'homme connaît à peine ; en lisant un livre on se forme de son auteur une idée qu'on croit représentative ; si on fait sa connaissance, on s'aperçoit qu'il est très différent de son ouvrage ; celui avec lequel nous conversons est l'homme vulgaire, l'homme de tous les jours, qui n'a rien de spécial et qui parfois a des défauts, des ridicules, que rien ne faisait prévoir ; la critique littéraire,

digne de ce nom, n'a à retenir de l'homme que ce qui explique réellement l'écrivain. En outre, si l'œuvre et l'homme peuvent être également intéressants, ils le sont à des points de vue très différents ; l'homme reste un individu, qui est curieux par son caractère, aimable pour ses qualités, haïssable pour ses vices ; l'œuvre nous apporte des idées, des images, des émotions, dont nous prenons ce que nous voulons pour enrichir notre fonds sensible, intellectuel, moral ; elle subsiste après l'être périssable qui l'a produite et, une fois détachée de lui, elle a son existence à part, son mérite, ses destinées ; quant à lui, il demeure pour nous presque toujours, sûrement s'il est mort, un étranger, avec qui nous n'entretenons point de relations personnelles.

Une des directions que suit le plus volontiers la critique littéraire contemporaine est la détermination des influences qui ont constitué le talent d'un auteur, qui lui ont fourni ses formes et ses idées. Cette étude ouvre à la recherche érudite et patiente des horizons infinis et n'en ouvre pas de moindres à l'ingéniosité ; elle est légitime ; le temps n'est plus où l'on considérait l'œuvre littéraire comme le produit d'une inspiration mystérieuse, qui paraissait quelque chose d'irréductible ; elle est faite d'apports dont il faut établir la nature et l'importance et ce n'est qu'une fois la lumière faite sur ce point, qu'on la comprend pleinement et qu'elle s'explique. En outre, en se rendant compte de ses origines et, si le mot n'est pas trop brutal, de sa fabrication, on pénètre les procédés et le fonctionnement de l'esprit humain ; ce fonctionnement, nous ne saurions

l'examiner en nous, si nous ne sommes pas créateurs Les créateurs nous font bien quelquefois des confidences ; mais ils ne disent, souvent même ils ne savent pas tout ; le principal témoin est l'œuvre, dont il convient de discerner les éléments en rendant chacun à sa source. Toutefois ce genre de critique doit être pratiqué avec une discrétion, qu'on n'observe pas toujours ; il tend à exagérer la portée et l'étendue des influences. L'influence est une action sur quelque chose qui existe ; identiquement exercée sur deux tempéraments divers, elle produit des effets très différents ; on la subit plus ou moins complètement, selon qu'on est plus faible ou plus robuste, qu'elle est conforme ou opposée à votre nature. Tout mettre sur le compte des influences, ne rien réserver pour la force que représente le cerveau pensant individuel, c'est aller contre la réalité des choses, confondre l'œuvre d'art avec l'objet industriel, sous prétexte que dans l'une comme dans l'autre il entre des matières premières ; il est intéressant de voir de quoi elle est faite et comment elle a été faite ; mais elle n'a jamais été faite à la machine. D'autre part, si tout réagit sur tout, il n'en est pas moins vrai qu'une pierre tombant au milieu de l'océan ne propage point jusqu'à ses bords des ondes perceptibles ; il y a des influences prochaines, dont le résultat est certain et notable ; il y en a de lointaines, qui restent vagues et problématiques ; la détermination des influences méconnaît trop souvent les limites et perd pied dans d'incertaines possibilités.

Dédaigneux de l'investigation des sources, instructive lorsqu'elle est modérée et juste, mais toujours laborieuse,

peu soucieux d'errer aux alentours et parmi les antécédents, d'autres critiques s'installent au cœur même de l'œuvre. Lorsqu'on lit un livre, on n'est que trop porté à en accepter les idées, surtout si elles sont séduisantes et exposées avec talent, ce qui peut le rendre dangereux; ils les discutent, les pèsent pour en fixer la valeur et les confrontent avec les leurs ; cela reste subjectif, mais vivant et dramatique, puisqu'il y a là deux interlocuteurs qui contestent entre eux ; c'est un gain pour l'intelligence, si le critique est un penseur, tout en ne pensant qu'à propos d'autrui, si ses idées sont ingénieuses, neuves, s'il reprend le sujet traité et l'envisage d'autre façon, s'il apporte des vues qui lui soient propres et qui frappent. Le danger c'est que, dans l'ouvrage qu'il est censé commenter, il ne cherche qu'une occasion de se mettre en scène et de briller, d'étaler sa personne et son esprit, qu'il emplisse de lui ses articles au détriment de l'auteur ; si c'est toujours lui qu'on retrouve avec ses idées et ses manières de voir, on se fatigue du procédé et l'on se demande pourquoi il prend le biais de la critique au lieu de les exposer en son nom.

La critique littéraire strictement intellectuelle. — J'ai dit que les littérateurs inventent peu ; en revanche, ils se passionnent pour les grandes idées et les gravent dans la conscience humaine. Ce qui intéresse l'intellectuel dans l'œuvre littéraire, c'est ce qu'elle contient de pensée ; c'est le noyau qu'il dégage et auquel il s'attache ; il voit en elle un effort d'esprit, qui n'avait pas encore été fait, qui vient s'ajouter à d'autres et qui est un gain pour l'humanité. Il

laisse tomber les productions insignifiantes et éphémères, où la matière littéraire est triturée sans profit pour personne, qui amusent un instant la badauderie contemporaine et ne vivent qu'un jour. Il retient celles qui sont un événement, qui forment un indispensable anneau dans la chaîne de la pensée humaine, tout le reste n'étant que poussière, et qui ne périront pas ; c'est en somme la besogne que la postérité anonyme fait à tâtons et tant bien que mal. Il essaie de la devancer dans ses jugements en se libérant des théories incomplètes et fausses, des préjugés momentanés, de l'engouement et de la mode. Sous l'enveloppe artistique, il démêle la pensée substantielle qui fait la nourriture de l'humanité. Très différente de la critique esthétique, sa critique a pourtant quelque ressemblance avec elle ; elle se tient sur des hauteurs différentes, mais de même niveau ; il met hors de pair les grands esprits qui instruisent ; il ne considère pas la valeur d'art, mais la valeur de vérité ; il attire l'attention non sur la beauté, mais sur la lumière.

CHAPITRE X

L'INTELLECTUEL ET L'AUTORITÉ

Préjugé contre l'intellectuel. — L'intellectuel et l'autorité passent pour faire mauvais ménage ensemble. L'autorité se méfie de l'intellectuel, qu'elle accuse de n'être pas un subordonné suffisamment docile et qu'elle soupçonne de viser sans cesse à la détruire. Cette méfiance est-elle fondée ou repose-t-elle sur un malentendu ?

Autorité et anarchie. — La nécessité de l'autorité est si évidente, qu'il faudrait être dénué de raison pour la nier. Des hommes associés pour une entreprise commune ont besoin de se donner un chef, qui utilise les forces mises à sa disposition, combine les moyens, assure l'exécution ; ils lui font confiance et lui obéissent. Sans lui l'effort ne serait pas concerté ; d'aucuns seraient mous dans l'action et se réserveraient pour le profit ; lors même qu'elles seraient loyalement tendues vers le but, les vues individuelles se contrarieraient. S'agit-il simplement de vivre en société ? Cela serait impossible, s'il n'y avait des conventions tacites ou expresses, que chacun s'engage à res-

pecter; mais on est enclin à y manquer; un magistrat est indispensable pour veiller à leur maintien. Les formes de l'autorité se compliquent et se diversifient; aucune association, passagère ou stable, ne saurait s'en passer. Ceci résultant de la nature des choses, l'anarchie est la négation de tout groupement; une société anarchique est un non-sens; elle serait impuissante et condamnée à l'inaction ; ses membres n'auraient aucune garantie les uns contre les autres; ils vivraient sur le pied de défensive armée contre des brutalités toujours possibles; ce serait la barbarie pure et simple. L'indépendance anarchique ne saurait convenir qu'à des êtres très supérieurs à l'homme; ceux-ci devraient être d'une moralité absolue, pénétrés de leurs devoirs, résolus à les accomplir strictement partout et toujours, n'ayant par suite aucun besoin des lois pour les leur faire connaître et les leur imposer. Il faudrait en outre qu'ils fussent doués d'une intelligence si complète, si également répartie entre tous, qu'ils pussent discerner en toute circonstance, sans conflit d'opinion, le but de toute action sociale et se consacrer à l'atteindre avec un dévouement absolu, dans une union qui résulterait non d'un commandement extérieur, mais d'une conscience unanime. Cette dernière condition est purement impossible à réaliser; les autres qualités ne sont pas celles qu'on trouve chez les anarchistes professionnels. L'autorité est donc une nécessité inéluctable; si l'intellectuel se déclarait son ennemi, il serait absurde, ce qu'il s'efforce le plus de ne pas être.

Diverses bases possibles de l'autorité. — Mais l'autorité peut avoir des origines diverses; la plus vulgaire

dérive de l'élément bestial qui est dans l'homme, c'est la force — *quia nominor leo.* L'homme férocement individuel tend à s'asservir ses semblables pour en faire des instruments, à leur commander non pour leur bien, mais pour le sien; il le fait quand il le peut. C'est sur la force que repose la tyrannie; un seul ne pouvant être plus fort que tous, le tyran s'appuie sur des complices bénévoles, qui lient leur intérêt au sien; la société se divise en deux partis, celui des oppresseurs et celui des opprimés; le tyran est le chef du parti le plus puissant, qui opprime l'autre; naturellement l'oppression est plus ou moins dure suivant les circonstances, l'état des mœurs, les résistances qu'elle rencontre; elle s'adoucit quelquefois, jusqu'à rendre possible l'hypothèse du bon tyran. L'autorité fondée sur la force a souvent la prétention de se légitimer; elle rencontre dans l'intellectuel un adversaire irréductible; il peut être obligé de la subir; il ne l'accepte pas ; il est contre elle un éternel protestataire et, comme elle n'a dans son ressort que ce qui est matériel, il lui abandonne son corps, mais, l'adhésion mentale étant hors de ses prises, il la lui refuse. Les stoïciens ont expliqué cela si clairement et l'ont si vigoureusement pratiqué, qu'il est inutile d'insister.

Une autre base de l'autorité, c'est le droit divin; comme l'autorité est une nécessité naturelle, on peut dire, si l'on veut, qu'elle est d'institution divine; elle l'est comme toutes les conditions *sine qua non* de notre existence, ni plus ni moins; c'est l'expression mystique en regard de l'expression réaliste. Aux époques primitives de l'humanité il y a eu des pasteurs de peuples et des peuples trou-

peaux; il devait sans doute en être ainsi; ces rois ont prétendu tenir directement leur pouvoir d'en haut, proclamé que leur autorité était une émanation de l'autorité divine et comme, pour se soumettre à une autorité purement humaine, il faut un degré de culture et de réflexion supérieur, peut-être ne fut-il pas mauvais d'accroître ainsi son prestige, de la marquer du sceau sacré; c'était un moyen de transformer des sauvages anarchistes en sujets obéissants, qui après tout valent mieux; mais il n'y avait là qu'un état transitoire. Il existe maintenant des citoyens de la libre Angleterre et de la libre Amérique; il ne semble pas que le Seigneur s'en offusque. Le droit divin est une fiction, qui a pu avoir son utilité dans le passé et qui progressivement disparaît.

En cas de péril suprême, dans un naufrage, un accident, un individu sort tout à coup des rangs pour se mettre à la tête du groupe et faire fonction de chef; il n'a été désigné par personne; il s'est désigné lui-même; ce n'est pas toujours le plus capable, mais c'est le plus actif, le plus énergique; on se serre autour de lui et l'on reconnaît son autorité; à cela l'intellectuel n'a nulle objection à faire; dans une brusque surprise une organisation quelconque vaut mieux que l'absence d'organisation; l'urgence, l'intérêt de tous légitiment ici l'autorité; il faut seulement qu'elle soit passagère et cesse avec les circonstances qui l'ont fait naître.

Constitution rationnelle de l'autorité. — En état normal et parmi des gens de culture suffisante — ce point est capital — la constitution de l'autorité n'est aux yeux

de l'intellectuel qu'une décision par laquelle des hommes groupés en société réalisent une des nécessités fondamentales de la société, renoncent à l'indépendance totale, forme de la vie isolée, et se choisissent un ou plusieurs magistrats — le nom, le nombre et les attributions restant secondaires —, qu'ils chargent dans des conditions déterminées de présider à l'observation des engagements réciproques et de diriger le corps social. On dit en général — c'est une manière de voir courante — qu'en pareille occurrence les membres de l'association délèguent l'autorité à l'un de leurs semblables en renonçant à une partie de ce qu'ils possèdent; chacun de nous aurait ainsi une parcelle d'autorité et ce sont toutes ces parcelles dont la réunion entre les mains de l'élu formeraient celle qu'on lui confère en se dépouillant à son profit. Il semble que cette conception soit inexacte; dans la vie isolée l'homme n'a aucune autorité hors de la famille sur ses pareils d'âge viril; en s'assemblant il crée quelque chose de nouveau rendu nécessaire par la vie en commun; l'autorité est un fait social. Ce à quoi renoncent les associés, c'est à l'usage de la force qu'ils faisaient sentir aux autres hommes selon leur bon plaisir et qu'ils remettent à celui ou à ceux qui sont chargés de faire respecter le pacte social.

C'est peut-être en partie cette théorie fausse qui explique un phénomène curieux, l'affaiblissement de l'autorité dans les républiques. Courbé sous la force, l'homme obéit; il se soumet aux pouvoirs d'origine mystique; l'autorité constituée par le libre consentement perd beaucoup à ses yeux de son prestige; s'imaginant qu'il l'a déléguée, il

est toujours prêt à la reprendre; il en fait bon marché, quand elle le gêne ou lui nuit. Cet avilissement de l'autorité, qui menace l'existence même des républiques, loin d'être le fait de l'intellectuel, lui apparaît comme un illogisme ; il ne voit pas pourquoi, parce qu'on l'a placée sur sa base rationnelle, elle perdrait ses droits à être obéie. Le fondement a changé, non l'essence ; celle-ci subsiste tout entière. Non seulement il est prêt à se soumettre à elle, mais c'est la seule qu'il considère comme légitime ; il trouverait absurde de ne pas la respecter.

Caractères essentiels de l'autorité rationnelle. — Pour qu'elle soit respectable à ses yeux, il ne suffit pas qu'elle repose sur des bases normales ; elle doit présenter des caractères fondamentaux, dont il lui est interdit de se départir.

L'autorité fondée sur la force est absolue, à moins qu'elle ne consente bénévolement à se tempérer ou qu'elle y soit contrainte, ce qui arrive presque toujours dans une certaine mesure. Celle de droit divin a pour frein les devoirs que lui impose la divinité envers ses sujets, barrière souvent faible, mais réelle cependant. L'autorité rationnelle est limitée par la volonté de ceux qui l'instituent ; elle doit d'abord s'arrêter devant les droits imprescriptibles de la conscience ; ces droits de l'homme sont reconnus ; ils ont été rédigés ; mais ici se pose un problème : si chacun est libre d'examiner les actes de l'autorité et de décider s'ils empiètent ou non sur ses droits, nous tombons dans un état voisin de l'anarchie. Il ne suffit donc pas que ces droits soient formulés ; il faut encore qu'il existe un tribunal spécialement

chargé de les sauvegarder, de façon que nul ne soit juge en sa propre cause, mais ait recours s'il est lésé. Ainsi l'indépendance morale n'est pas réduite à l'insurrection ; le conflit trouve sa solution naturelle ; il est toujours à craindre, les dépositaires de l'autorité, quelle qu'elle soit, ayant une tendance invincible à la transformer en omnipotence. L'autorité doit être encore limitée par la définition précise de l'objet sur lequel elle s'exerce ; en entrant en société, nous sacrifions une partie de notre indépendance ; nous n'entendons pas y renoncer totalement ; nous nous restreignons, nous ne nous annihilons point. Le socialisme d'État, qui prétend intervenir partout et toujours, déterminer tous nos pas et démarches, serait une tyrannie insupportable. La seule théorie conforme à la nature humaine est la réduction de l'autorité au strict minimum ; même sous la monarchie absolue, charbonnier était maître chez soi ; une réglementation qui s'appesantirait sur tout nous condamnerait au machinisme, qui est ce qui nous répugne le plus ; il nous faut un vaste champ où notre fantaisie soit libre, où nous ne répondions de notre conduite qu'à nous-mêmes. Aux écoliers, soumis à une discipline, on laisse des récréations où ils se détendent et usent à leur gré des forces de leur nature. Suivant le bon sens populaire, nous devons pouvoir faire ce qui n'est pas défendu et ne fait de mal à personne.

Il faut encore qu'à tous ses degrés l'autorité soit compétente ; c'est un non-sens, lorsqu'on choisit un chef, de le prendre au-dessous de sa tâche. Au moment de la dernière élection présidentielle, on prêtait à l'un de nos politiciens,

connu pour son incohérence et l'absence de jugement stable, cette boutade : « Moi, j'ai toujours voté pour le plus incapable. » C'est un mot d'homme d'esprit, ce n'est pas un mot d'intellectuel. On ferait un amusant vaudeville en y mettant tous les personnages hors de leur juste place ; une société organisée sur ce plan serait une société de quiproquos. L'aptitude à la fonction est une nécessité si incontestablement sentie qu'on s'efforce de l'assurer par les examens, les concours ; on n'y arrive pas toujours. L'incompétence est un des plus redoutables écueils de l'autorité ; on ne se résigne pas à obéir à quelqu'un qui en sait moins, qui est plus malhabile que vous.

Il n'est pas moins indispensable que l'autorité soit juste ; elle peut en effet, sans sortir de ses attributions, s'en servir dans un but de favoritisme, faire jouir l'un plutôt que l'autre des avantages dont elle dispose. Et si l'une des tendances de celui qui en est investi est d'en user pour satisfaire l'instinct dominateur, une autre, non moins pernicieuse, est de la considérer comme une source de grâces qu'il réserve à ses créatures. Il ne semble pas qu'il y ait de moyen pratique de supprimer radicalement cet abus. Il est tellement criant qu'il se détruit lui-même, lorsque les bénéficiaires, qui n'ont pas reçu tout ce qu'ils attendaient, et les solliciteurs évincés s'unissent, dans une protestation, qui n'est généreuse qu'en apparence, pour bafouer l'autorité.

Une dernière qualité à exiger de l'autorité est qu'elle soit bienfaisante, en d'autres termes, puisque, dans la vie en société, l'homme cherche un développement supérieur et

plus avantageux, qu'elle envisage toujours l'intérêt général. Mais qu'est-ce que l'intérêt général ? On l'oppose d'habitude aux intérêts particuliers et l'on dit qu'il faut sacrifier ceux-ci à celui-là. Il est certain qu'il y a des cas où le conflit est évident : par exemple, si je suis marchand d'alcool, il est de mon intérêt d'en vendre le plus possible et cela est contraire à l'intérêt général, puisque l'alcool tue la race. En revanche, il y a des cas de concordance : par exemple il est de mon intérêt d'être le plus instruit possible et cela est en même temps de l'intérêt général, puisque la société gagne à contenir le plus possible de gens instruits. Reprenons donc les cas de conflit et voyons comment celui-ci s'engage : il est de mon intérêt de ne pas faire mon service militaire, puisque je puis employer le temps plus utilement pour moi ; on dit que je nuis à la société en m'y soustrayant ; mais la société n'est qu'une abstraction ; il n'y a de réel et de vivant que les individus qui la composent ; or c'est à chacun de ces individus que je nuis, puisque je les prive de la protection que je leur dois contre les violences possibles des nations voisines. D'où il résulte que l'intérêt général est la somme de ceux des intérêts particuliers qui ne lèsent pas autrui. L'autorité est bienfaisante quand elle favorise ceux-ci et combat les autres.

L'intellectuel et l'obéissance. — Ces conditions remplies se pose la question de l'obéissance ; il est curieux de voir combien l'obéissance est difficile à obtenir ; le vulgaire y trouve une gêne insupportable et vit en révolte sourde avec l'autorité, ne s'y pliant de bonne grâce que

lorsqu'il y trouve son plaisir ou son avantage. Ceci s'explique par le fait qu'il y a en chacun de nous un ferment anarchiste très naturel et très légitime et c'est de là qu'est issue la théorie anarchiste par une fausse conséquence. On répète sans se lasser que l'homme est fait pour vivre en société et cela est juste ; mais il ne l'est pas moins qu'il a en lui l'instinct indéracinable de la vie isolée ; c'est dans la vie isolée, loin du contact avec ses semblables, qu'il jouit de sa pleine indépendance ; cette pleine indépendance est son aspiration la plus impérieuse, le besoin le plus pressant de sa nature ; il aime à se délivrer de toute domination, de tout contrôle ; alors seulement il se sent véritablement libre ; ce que sa volonté lui commande, ce que sa fantaisie lui conseille, il le fait, sans avoir à rendre compte de ses actes à personne ; il n'a d'autre guide que son bon plaisir ; il cède à ses impressions ; il n'est réduit ni à dissimuler, ni à se contraindre ; il travaille ou se repose, se meut ou s'arrête, pense à ce qui lui convient et n'a pas à redouter une intervention coercitive ; il goûte vraiment dans toute son ampleur le bonheur de vivre ; son être s'enfle, se répand, s'affirme, s'accroît sans mesure. C'est cet instinct anarchiste qui règne chez l'enfant à l'état aigu, provoque sa stupéfaction, sa colère, sa révolte, lorsqu'on s'oppose à ses caprices. C'est lui qui nous fait quitter la ville et ses obligations exaspérantes, pour nous réfugier à la campagne, où nous nous affranchissons de toute gêne ; c'est lui qui rend si délicieux le rêve de l'état de nature ; c'est lui qui proteste contre l'autorité et la trouve incommode et pesante. Entre lui et le sentiment que la société

est nécessaire ainsi que la réglementation qu'elle comporte, l'homme vulgaire oscille et cherche à échapper à la loi pour sauver le plus possible de sa liberté. Naïvement il voudrait jouir à la fois des avantages de la vie en commun et de la vie isolée, tirer de la première protection et sécurité, conserver de la seconde liberté complète de mouvement, accepter l'autorité quand elle lui est favorable, s'y soustraire quand elle est incommode ; il est parfaitement inconséquent. L'intellectuel, lui, ne l'est pas ; il a trouvé le terrain de conciliation et s'y maintient fermement, c'est la limitation de l'autorité à ce qui est de son domaine ; sûr d'avoir conservé de son indépendance tout ce qui est compatible avec l'état social, il ne regrette pas ce qu'il a dû en abandonner, puisque ce qui lui reste est désormais garanti par la loi contre toute atteinte. Il se plie donc à l'autorité sans mauvaise grâce, sans arrière-pensée ; ainsi que tout le monde, il la sent comme une contrainte, mais il sait que cette contrainte est nécessaire et qu'elle est réduite au nécessaire strict. Non seulement il n'est pas l'adversaire de l'autorité, mais il est sans doute le seul qui lui obéisse loyalement et sans réserve.

De l'autorité dans les choses de l'esprit. — L'autorité, légitime ou non, est envahissante ; elle ne se résigne pas facilement à n'être pas la toute-puissance ; elle a toujours eu la prétention de régenter les choses de l'esprit ; d'autre part, l'homme se sentirait si désemparé, si elle n'existait pas, il est si convaincu qu'il ne saurait s'en passer, qu'il l'admet, même là où elle n'a que faire. C'est donc par une méprise concevable qu'on la fait intervenir dans la défini-

tion de la vérité ; mais cette méprise est funeste et l'intellectuel proteste. La vérité s'impose par l'évidence ou la preuve; l'autorité ne saurait ni les créer, ni les modifier, ni les remplacer ; son impuissance ici est radicale ; il s'agit de choses qui ne la concernent pas, qui lui échappent; elle est inopérante. Tout le monde en convient pour les vérités scientifiques ; un théorème de géométrie se démontre ; l'autorité ne peut rien contre une démonstration exacte ; on ne concevrait pas une tyrannie qui prétendrait empêcher la science d'être ce qu'elle est. Ceci s'applique à toute vérité, de quelque ordre qu'elle soit; la vérité s'établit par des moyens qui lui sont propres et qui sont hors des prises de l'autorité. Ici toutefois il semble que le consentement universel cesse ; n'y a-t-il pas des hommes de libre examen et des hommes d'autorité, des incrédules et des croyants ? La réponse est facile. Excluons d'abord la masse des incrédules et des croyants, qui se sont déterminés pour des motifs qui n'ont rien d'intellectuel, en vertu des circonstances, du milieu, de l'éducation, par inclination sentimentale pour un parti plutôt que pour l'autre, par tempérament, par des considérations de commodité et de conséquences pratiques; bien qu'ils composent la majeure partie de l'humanité, la question passe au-dessus de leurs têtes; il ne s'agit que des incrédules et des croyants qui raisonnent leur attitude. Les croyants avant de croire examinent les preuves qu'on leur donne et qui sont accumulées dans les ouvrages d'apologétique ; ils les jugent démonstratives ; d'autres les estiment sans valeur et les rejettent ; ils sont incrédules. La différence originelle est dans la conclusion

d'une discussion ; elle s'accentue dans la suite ; le croyant convaincu qu'il possède la vérité initiale n'a plus qu'à se référer dans chaque cas particulier à l'interprétation orthodoxe de la Parole divine ; il acceptera naturellement même ce qui lui paraît contraire à sa faible raison, puisque le fait de la parole divine est pour lui une certitude et que celle-ci ne saurait errer. Les libres penseurs n'admettant point la Révélation sont obligés de chercher la vérité en chaque cas particulier par les lumières de leur raison ; les voies divergent et cela a des conséquences énormes. Mais dans le débat primordial l'autorité n'avait rien à voir et ne pouvait intervenir. Le croyant a été à un certain moment l'homme du libre examen, puis a cessé de l'être ; le libre penseur a persisté ; ce n'est pas un motif suffisant pour s'entr'égorger.

L'intellectuel et la certitude. — Ainsi il n'y a pas d'autorité dans les choses de l'esprit ; la raison adhère librement par ses ressources propres à la vérité ; l'autorité n'a pas voix au chapitre. Pourtant dans la vie intellectuelle courante l'autorité joue un grand rôle, spécialement sur la formation des opinions. Il est intéressant de voir en quoi l'intellectuel et l'homme vulgaire diffèrent à propos de l'origine de leurs opinions et de la valeur qu'ils leur attribuent.

Pour nous conduire, nous avons besoin de connaître et d'être certains ; si nous ignorons, si nous ne sommes pas sûrs, nous hésitons ; entre plusieurs chemins — et il y a toujours plusieurs chemins dans toutes les circonstances de la vie — l'important, avant de nous décider à prendre

l'un ou l'autre, est de savoir exactement où ils aboutissent. Or l'existence humaine est si courte et la recherche de la vérité si délicate que nous ne parvenons à nous former un jugement solide et définitif que sur un très petit nombre de points, ce qui ne suffit pas pour nous diriger à coup sûr dans les complications de la vie. Sur le reste, où il faut pourtant nous résoudre, nous n'avons que des opinions, qui ne sont que des lumières approximatives et fumeuses. Il y a là une très grosse difficulté ; l'homme vulgaire la résout de la façon la plus simple : il transforme ses opinions en certitudes ; il les défend avec opiniâtreté ; on dirait qu'il s'y attache d'autant plus qu'elles sont moins justifiées, qu'on lui arrache quelque chose en voulant les déraciner ; on le blâme et l'on n'a pas tout à fait raison ; en effet ses opinions sont le fondement de ses actes ; si on lui en démontre l'inanité, il n'éprouve pas seulement l'humiliation de s'être trompé, il reste suspendu dans le vide, il tombe dans le scepticisme, qui peut être un jeu d'esprit amusant, mais qui est de nulle utilité pratique ; il tient à être en sécurité ; ce qui est capital pour lui, ce n'est pas que son opinion soit juste, mais qu'il soit inébranlablement convaincu qu'elle l'est et qu'il ne flotte pas au hasard. Peut-être lui serait-il malaisé de dire comment il se l'est formée ; l'opinion peut avoir des sources très diverses, l'intérêt, les préjugés, le caractère, la manière de sentir ; la principale est l'autorité. Seulement sur le choix de cette autorité, il n'est ni scrupuleux ni sévère ; ce sera celle de son milieu, de ses maîtres, de quelqu'un qu'il croit en savoir plus que lui et en qui il a confiance, d'un livre

qu'il a lu, de son journal. L'autorité du plus grand nombre a pour lui beaucoup de poids ; il s'imagine qu'il y a moins de chance de se tromper si l'on est en compagnie et si l'on adopte les opinions reçues.

Tout comme l'homme vulgaire l'intellectuel a des opinions; mieux que personne il sait qu'on n'acquiert la certitude que sur fort peu de choses et que, là où elle manque, il faut bien recourir à l'opinion ; mais entre ses certitudes et ses opinions il établit une différence profonde ; s'il se sert des secondes, il en use comme d'instruments non vérifiés, dont on ne peut attendre un résultat précis ; il ne les soutient pas avec acharnement ; elles ne font point partie intégrante de sa personne ; ce sont des hôtesses de passage, qu'il sera charmé de remplacer par d'autres offrant plus de garanties ; il les considère comme des pièces d'attente, quelque chose de sujet au *mieux informé* ; s'il est absolu sur quelques points, il n'est pas tranchant sur la plupart; c'est le faux intellectuel, qui est tranchant. Il ne donne son adhésion totale et définitive qu'à ce qu'il a lui-même reconnu vrai ; ce qu'il admet sur la foi d'autrui n'a jamais la même valeur que ce qu'il a vérifié lui-même; dans la pratique, il se pourra qu'il agisse en vertu de vraisemblances, comme si c'étaient des certitudes ; mais les unes et les autres sont étiquetées différemment dans son cerveau et il ne les confond point. Surtout il cherche à connaître l'opinion des gens les plus compétents et les plus qualifiés, pour la faire sienne au moins provisoirement. Le commun des hommes accepte de toutes mains ; il ne distingue pas l'ignorant, qui affirme sans droit, du savant, qui a le

droit d'affirmer. L'intellectuel ne se laisse pas prendre à la force de l'affirmation ; il examine de qui elle vient ; s'il ne possède pas toujours le vrai, il cherche au moins à dépister l'erreur et prend ses précautions contre l'infirmité de la nature humaine.

CHAPITRE XI

L'INTELLECTUEL ET LA TRADITION

Traditionnalistes et révolutionnaires. — Comme nous aimons les classements nets et les contrastes tranchés, nous opposons volontiers les traditionnalistes et les révolutionnaires. L'intellectuel s'enrôlera-t-il dans l'un de ces partis et dans lequel des deux ? Ou bien gardera-t-il une position indépendante ne trouvant dans aucun satisfaction entière pour ses principes et ne pouvant adhérer ni à l'un ni à l'autre de toute sa raison?

Besoins auxquels répond la tradition. — Étymologiquement la tradition est ce qui nous a été transmis ; on entend par là une somme de coutumes, de croyances, d'idées, de façons de penser et d'agir, qui proviennent de l'expérience de nos ancêtres, qui sont établies et ont fait leurs preuves, une conception complète et toute préparée de la vie, que nous n'avons qu'à adopter à notre tour. Matériellement nous naissons tout nus ; moralement nous naissons enveloppés, pourvus d'avance de l'indispensable. Nous ne sommes pas jetés dans un désert, où nous

aurions tout à improviser réduits à nos seules forces. A la mort de nos parents nous trouvons leur maison tout agencée, où nous nous installons à notre aise ; de même nous entrons dans un monde où avant nous des centaines de générations ont organisé leur existence et, quand elles disparaissent, nous bénéficions de cette organisation. La tradition nous est inculquée dès l'âge tendre ; elle nous pénètre et nous façonne sans que nous nous en doutions ; le plus misérable d'entre les hommes reçoit de ses devanciers une succession qui lui manquerait terriblement, s'il ne l'avait pas. Nous sommes tous de riches héritiers ; les théoriciens modernes, qui prétendent supprimer l'héritage, font une œuvre antihumaine ; quelle serait notre détresse, si nous n'avions immédiatement à notre portée des traditions, qui nous familiarisent avec les choses, si celles-ci nous apparaissaient dans leur nouveauté farouche, sans que nous sachions par où les prendre, s'il fallait tout recommencer, en tirant tout de nous-mêmes, si nous avions le sentiment que nous débutons à nos risques et périls, qu'il n'y a rien de convenu entre nous et nos semblables, si en un mot le patrimoine humain était nul ! La tradition, c'est de la besogne toute faite, un trésor d'épargne ; grâce à elle nous sommes, pour employer un terme de sport, handicapés dans la vie et nous ne partons pas à zéro.

Elle n'est pas seulement une commodité, un ensemble de ressources disponibles. Les hommes sont éphémères et ils aspirent à la durée. Ils sont entourés de choses qui durent plus qu'eux et songent avec une amertume profonde

que ce qui les environne subsistera, quand ils ne seront plus, que les chênes persisteront à braver les orages et le soleil à éclairer la terre. Ils s'efforcent de faire durer les choses, réparent les ruines et retiennent de leurs mains débiles ce qu'attire à elle la désolante destruction. Ils cherchent à se prolonger eux-mêmes et cela de deux façons, en empiétant sur l'avenir et en se reculant dans le passé ; les plus égoïstes ont la prétention de ne travailler que pour eux ; ils travaillent en réalité pour leurs successeurs, plus qu'ils ne l'imaginent ; car ils ne sont pas prévenus du moment où ils cesseront d'être et ils n'emporteront rien avec eux. Les autres bâtissent à chaux et à sable, pour qu'il subsiste des monuments qui les perpétuent ; d'autre part ils reportent jusqu'à un certain point en arrière la date de leur naissance en faisant ce que faisaient leurs pères et en s'incorporant la tradition. Celle-ci ne nous donne pas seulement le sentiment de la durée, mais aussi celle du rattachement et de la continuité. La faiblesse a besoin de se sentir soutenue et se réfugie dans un groupement ; les timides se mettent à plusieurs pour avoir du courage ; or les morts sont infiniment plus nombreux que les vivants ; en nous associant à eux, c'est à une immense collectivité que nous nous agrégeons ; il y a une énorme différence à être simplement des hommes, ou des membres du genre humain. Enfin toute interruption brusque, toute brisure nous déconcerte et nous effraie ; l'angoisse de la mort provient de ce qu'elle nous apparaît comme une rupture et un saut dans l'inconnu ; aussi les philosophes s'efforcent-ils de nous prouver qu'il n'en est rien. Grâce

à la tradition il n'y a pas entre les générations solution de continuité; elles ne sont pas étrangères l'une à l'autre; elles ressemblent à des ondes qui auraient conscience qu'elles en suivent et en précèdent d'autres et qu'elles forment un fleuve. On sait quelle importance attribuaient les Romains au *mos maiorum;* c'est par lui qu'ils se sentaient les continuateurs de leurs pères, qu'ils ont été une nation consistante où l'âme des ancêtres revivait chez les descendants.

Au point de vue pratique, la tradition a cet effet bienfaisant qu'elle donne la sécurité et cette sécurité est une force pour l'action. Elle ne garantit pas que nous ne nous trompions point ; mais en suivant la voie tracée par les aïeux on est à l'abri des incertitudes ; on ne s'abandonne point au caprice de la fantaisie individuelle prompte à s'engouer de ce qui ne le mérite pas et prompte aussi à douter d'elle-même ; on se sent couvert, autorisé ; on s'appuie sur quelque chose et on agit délibérément. D'autre part, la conscience de ce que nous devons à nos prédécesseurs porte à la gratitude envers eux; cette gratitude nous ne pouvons la leur témoigner effectivement, puisqu'ils sont morts ; c'est un point d'honneur, si nous ne pouvons nous acquitter envers eux directement, que de faire pour nos descendants ce qu'ils ont fait pour nous et de transmettre leur héritage non pas diminué, mais accru. Ainsi nous ne sommes pas seulement des bénéficiaires, mais des agents fidèles de la continuité humaine.

Tendance conservatrice et tendance novatrice. — Le respect de la tradition satisfait un des sentiments innés de

notre nature, le conservatisme. Il n'y a que les enfants et les sauvages qui, en présence d'un objet, soient portés à le briser, uniquement pour voir ce qui arrivera ; pour peu que nous soyons des êtres réfléchis, nous éprouvons une sorte de timidité envers ce qui existe et que nous n'avons pas créé ; il semble que nous devions lui conserver l'existence qu'il a reçue en dehors de nous et que nous ne pourrions lui rendre, si nous l'en privions ; il en est ainsi de tout ce qui est traditionnel. Et non seulement nous le respectons, mais nous sommes portés à nous y accommoder. On sait le charme de l'habitude ; il est plus grand, si les habitudes dans lesquelles nous entrons sont celles de personnes qui nous sont chères, envers qui nous éprouvons de la reconnaissance, avec lesquelles nous prenons plaisir à nous identifier ; et c'est pourquoi il est délicieux de conserver ce qui nous a été transmis.

Mais les sentiments humains s'apparient par opposition ; les plus légitimes ont leurs contraires, qui ne le sont pas moins ; conservateurs par nature, nous sommes également novateurs. Nous le sommes physiquement ; si nous prenons une attitude, la plus agréable soit-elle, nous ne saurions la perpétuer indéfiniment ; il nous faut en changer. Nous le sommes par nécessité ; nous ne saurions longtemps aimer de la même façon la même personne et, au bout de quelques années, si nous l'aimons toujours autant, nous nous apercevons que nous l'aimons autrement. Le mouvement est notre loi. Nous sommes une énergie et cette énergie se manifeste en innovant. Si nos ancêtres ont agi et pensé et si nous en profitons, il faut pourtant que nous agissions et que nous

pensions nous aussi ; nous en avons les moyens et le désir ; le passé pouvait être bon en son temps ; il est le passé et nous sommes le présent ; nous avons à côté de nous des vieillards ; nous prétendons être autre chose qu'eux. La répétition perpétuelle des mêmes choses est insupportable ; il nous faut du nouveau. Cet insurmontable instinct est fortifié par l'idée nette que les anciens n'ont ni tout pensé, ni tout dit ; ils sont allés jusqu'à un certain point : à nous d'aller plus loin. Le nouveau, c'est l'expression même de l'activité humaine et la condition du progrès.

Quand un corps est sollicité par deux forces qui agissent en sens divers, il prend une direction déterminée par les lois de la mécanique. Mais ici ce qui entre en jeu ce sont deux sentiments, tantôt plus, tantôt moins forts, qui s'exagèrent et se heurtent, entre lesquels les hommes se partagent, chacun ayant l'ambition de pousser jusqu'à ses extrêmes limites le principe choisi. Si l'équilibre se maintient à peu près dans la vie totale du genre humain, il n'y en a pas moins des oscillations violentes et des efforts partiels désespérés dans un sens et dans l'autre.

Exagérations et caractéristique des traditionnalistes. — La vénération des conservateurs pour la tradition résulte surtout du mystère de son origine ; ils la considèrent comme ayant toujours duré, comme se perdant dans la nuit des temps ; elle prend à leurs yeux un recul extraordinaire ; ils se gardent de rechercher son acte de naissance et n'ont pas l'indiscrétion de se renseigner sur son âge ; or, s'il est des traditions anciennes, il y en a de ré-

centes et il ne faudrait pas confondre les unes avec les autres. Prenons un exemple : les partisans de notre orthographe actuelle se font en général illusion sur l'époque à laquelle elle remonte ; s'ils s'opposent à ce qu'on modifie la physionomie des mots, parce qu'ils y sont habitués depuis leur enfance et qu'ils ne les reconnaîtraient plus sous une autre, il n'y a pas grand'chose à leur dire ; il y a là en effet une incommodité transitoire ; mais ils se figurent à tort que cet aspect est celui que nos ancêtres ont toujours eu sous les yeux ; des lettres parasites ont été ajoutées par des demi-savants à la Renaissance quelquefois par suite de fausses étymologies ; le Moyen âge ne les connaissait pas. Sur ce point ils se fourvoyent et les véritables traditionnalistes sont justement ceux qu'on appelle les novateurs. C'est être aveugle que d'accepter en bloc le fouillis des traditions ; il n'est pas sacrilège de porter dans ce chaos la lumière de la chronologie ; il ne convient pas d'être dupe d'une prétendue antiquité qui n'existe que dans des imaginations ignorantes.

Du reste la durée n'est pas à elle seule une justification suffisante de la tradition ; on dit : « Nous ne sommes pas plus intelligents que nos ancêtres ; ce qu'ils ont accepté avait sans doute sa raison d'être, sans quoi ils l'auraient rejeté ». Ceci part d'un bon naturel ; il n'en est pas moins vrai que les idées fausses, les injustices ont tenté à toute époque de se faire jour et de dominer ; elles n'ont pas toujours été momentanées ; elles se sont implantées, elles ont poussé des racines; en durant elles sont devenues traditionnelles. Les sacrifices humains, les sacrifices des animaux

aux dieux ont été pendant de longs siècles traditionnels ; également l'esclavage, encore en vigueur chez les musulmans, et le servage son succédané ; or tout cela révolte la conscience moderne ; avant d'accepter une tradition, il faut vérifier si elle est fondée en droit ou si elle dérive de l'erreur, de l'iniquité, de la barbarie ; on condamnera impitoyablement toutes celles qui ne sont pas légitimes, comme on débarrasse son jardin des mauvaises herbes. En outre certaines traditions peuvent avoir été légitimes dans un temps et ne plus l'être aujourd'hui ; elles répondaient à des besoins ; ces besoins ayant disparu, elles ne répondent plus à rien ; nos ancêtres les ont établies pour eux, non pour l'avenir qu'ils ne pouvaient prévoir ; ils n'ont pas prétendu nous y enchaîner à jamais ; comme toute chose humaine, les traditions sont d'essence mortelle ; innombrables sont celles qui ont péri ; ainsi une forêt subsiste, mais ce ne sont plus lès mêmes arbres qui la composent ; que nous le voulions ou non, elles n'ont qu'une existence limitée et s'effacent. Les traditions actuelles ne sont qu'un résidu ; il n'y a lieu ni de ranimer, ni de regretter celles dont le rôle est terminé et qui ne sont plus qu'une curiosité historique.

Toute tradition était primitivement une chose vivante, à laquelle l'homme actif avait imprimé quelque chose de lui-même ; en s'éloignant de sa source, en se perpétuant telle quelle, en revêtant un caractère immuable, la tradition perd toute flexibilité, toute capacité d'adaptation ; elle se réduit à une ossature morte. Celui qui s'y conforme s'assujettit à des pratiques qui n'ont plus de signification, s'empri-

sonne dans un formalisme, répète machinalement des rites qui se sont vidés de leur contenu. Il lui arrive du reste de ne pas toujours l'interpréter exactement, de la déformer, d'y voir des choses que primitivement elle ne comportait pas ; il est plus imprégné de modernisme qu'il ne l'imagine; la tradition, dont il se fait une cocarde, ne représente plus tout à fait dans son esprit ce qu'elle représentait autrefois. On aurait des surprises, si l'on pouvait mettre en présence un monarchiste actuel, vivant à regret sous une république, et un monarchiste sujet de Louis XIV ; il n'est pas sûr qu'ils parviendraient à s'entendre et qu'ils ne se sentiraient point très dissemblables. L'aïeul allait au bal en carrosse, le nôtre y va en automobile ; il y a quelques autres différences ; peut-être n'auraient-ils point sur le pouvoir royal même des idées absolument concordantes. Avant de se déclarer partisan d'une tradition, il est bon de s'assurer qu'on est bien identifié avec elle et qu'elle est pour vous autre chose que le prestige d'un mot.

La tradition est en général douce à suivre ; elle ne nous inflige pas de rudes froissements ; nous nous y abandonnons sans peine comme à une influence qui caresse et qui plaît. Il y a pourtant là quelque illusion ; ce n'est pas elle qui s'est faite à nous, c'est nous qui nous sommes faits à elle ; supprimons les liens de l'habitude ; réfléchissons que le charme ressenti n'est pas le sien, mais celui de l'accoutumance ; représentons-nous l'accueil que nous lui ferions, si elle nous apparaissait tout à coup comme une étrangère que nous n'aurions jamais vue, comme une nouveauté qui s'impose imprévue et raide. C'est un bon critérium pour

l'estimer à sa valeur vraie et peut-être la jugerons-nous tout autrement.

Enfin la plupart des traditions sont nées et se sont perpétuées dans des groupements isolés et séparés les uns des autres ; elles constituent la physionomie particulière de ces groupes et les différencient. Elles sont souvent nettement opposées ; la monogamie est traditionnelle en Europe, la polygamie en Asie. En cultivant, en fortifiant ces traditions, en les considérant comme seules justes et respectables à l'exclusion des autres, on accentue ce qui diversifie le genre humain, on le partage en fractions irréductibles, qui se cantonnent dans l'hostilité. Sans vouloir effacer le caractère national, que le passé a imprimé à chacune des grandes divisions de l'espèce humaine, il est bon d'atténuer le particularisme, d'abaisser les barrières qui se dressent entre les hommes et les empêche d'apercevoir qu'ils sont frères. Le traditionnalisme est la négation de l'unité de l'espèce.

Il y a des traditionnalistes exaspérés, qui sont de dangereux adversaires du progrès ; il y en a de doux ; ceux-ci paraissent rentrer mieux dans la définition et le caractère du genre ; ils ont pour le passé de la reconnaissance, de la vénération, de la piété filiale ; ce sont des sentiments qui fleurissent dans une âme apaisée. Ils n'aiment pas qu'on touche autour d'eux à quelque chose et détestent la turbulence ; ils ne veulent pas qu'on remette les choses en question ; tout est devenu pour eux un dogme depuis longtemps accepté et immuable ; leur activité n'a pas de grands emplois, puisqu'il n'est besoin que de suivre paisi-

blement une voie tracée ; elle se dépense surtout en réaction contre l'activité d'autrui ; ils n'ont ni l'inquiétude de celui qui se sent mal partagé et qui veut améliorer son sort, ni l'originalité qui ne se contente pas de ce qui a été découvert avant elle et qui prétend créer ; ils témoignent d'une pitié protectrice pour ceux qui cherchent, car ils sont convaincus que tout est trouvé. Au point de vue social, ils sont un élément de stabilité et de pondération, qui a son utilité.

Exagérations et caractéristique des révolutionnaires. — Si bienfaisant et si fécond que soit l'esprit d'innovation, il a pourtant lui aussi ses excès et ses dangers, quand il n'est pas sagement réglé et réfléchi ; il dégénère en une fièvre de mouvement sans but, en une agitation stérile et pernicieuse. Le principe que rien n'est immobile ne doit pas mener au changement pour le changement ; combien on en voit de ces réformateurs de parti pris qui s'écrient : « Il faut faire quelque chose ! » Quoi ? Pourquoi ? Ils l'ignorent. Il s'agit d'abord d'établir un diagnostic sûr, de préciser le point qui appelle la réforme et la nature du mal, puis de substituer à ce qui est défectueux quelque chose de supérieur, de mieux conçu, qui soit une amélioration. On ne remplace pas un organe dans une machine, s'il fonctionne normalement, mais s'il est usé ou si, bien qu'il rende encore des services, on en a inventé et expérimenté un autre qui soit plus perfectionné, plus productif d'effet utile et mieux adapté. Il est funeste de promener sur les choses une fureur novatrice, qui sévit au hasard et parfois empire ce qui existe. Il faut n'intervenir que là

où le changement s'impose et où ce changement est un progrès.

L'homme est plongé dans un milieu traditionnel, qui l'enveloppe tout entier, qui l'enlace et le tient de tous côtés ; on ne saurait songer à le transporter d'un seul coup dans un autre absolument différent. Si par la spéculation quelqu'un avait mis sur pied un programme de rénovation totale, si on venait le lui demander pour l'appliquer immédiatement et sans ménagements dans son ensemble, il serait fou de ne pas le jeter au feu. On pourrait créer une autre humanité que celle que nous sommes ; celle-ci ne saurait se modifier que graduellement et peu à peu ; or une modification partielle, même avantageuse dans ses résultats et raisonnable, est une souffrance, non seulement parce qu'elle choque les habitudes reçues — c'est un inconvénient sur lequel il faut savoir passer —, mais parce qu'elle contrarie des habitudes qui sont normales et que par conséquent il n'y a pas lieu de changer ; l'accommodation du nouveau avec l'ancien est toujours pénible. De cela le novateur brutal ne s'inquiète point et c'est pour cela que les périodes de révolution sont toujours des périodes d'angoisse, où l'on regrette le cours paisible de l'ancien temps et où la perspective des bienfaits futurs encore problématiques ne compense point la sensation aiguë du mal présent. C'est un principe capital et presque toujours négligé que de n'imposer le changement qu'en réduisant au strict minimum la gêne qui lui est inhérente.

Le novateur est à la fois destructeur et constructeur, double tâche, dont la première est la plus facile ; c'est

pourquoi trop souvent il s'en contente. Cela est légitime, lorsqu'il s'agit de déraciner des notions fausses sur des choses qu'il est impossible de connaître ; en effet ces notions fausses, qui ne correspondent à rien de réel, ne sont bonnes qu'à égarer ; mieux vaut ne rien savoir que de croire savoir et de tabler sur l'inexactitude. L'histoire s'attaque aux légendes sans fondement et écrit à la place : « Ceci est le terrain de l'inconnu » ; si le texte d'un auteur ancien est manifestement corrompu et qu'il soit impossible de le restituer avec sûreté, mieux vaut mettre à nu la blessure, que de conserver des corrections, qui dénaturent la pensée. Mais, dans les choses qui l'intéressent directement, l'homme ne peut pas rester en suspens ; si on lui démontre la mauvaise qualité d'un organisme traditionnel, il est loyal de lui en offrir un autre à la place; si incommode et mal adapté que fût l'ancien, il faisait pourtant son office ; si l'on retire d'une main, il est urgent de donner de l'autre. Je veux bien qu'on me débarrasse d'un vêtement démodé, mais à la condition de ne pas me laisser aller tout nu. C'est lorsqu'il faut faire œuvre positive, que le novateur en prend trop à son aise ; cela est sensible en ce qui concerne les réformes sociales. Il propose des idées qui ne sont pas mûries, qui n'ont jamais été expérimentées ; il les formule et ce n'est pas lui qui les subit ; il ignore ce qu'elles donneront dans la pratique, si ses semblables auront à s'en réjouir ou à en pâtir ; l'usage se chargera de montrer si elles sont viables ; ou c'est un indifférent, qui ne s'inquiète point des résultats, ou c'est un illuminé, qui s'enthousiasme et ne voit pas la réalité. Le savant procède

différemment qui, ayant inventé un remède, l'expérimente sur les animaux ou sur lui-même et ne le livre au public qu'une fois sûr qu'il n'est pas nuisible. Quand on innove, il faut réduire au minimum les chances mauvaises et ne pas courir les aventures.

En dépouillant l'homme des traditions qui lui sont familières, on lui enlève un soutien et le sentiment de confiance, qui est nécessaire pour faire une œuvre. Convaincu de la fragilité de ce qu'il considérait comme inébranlable, il a d'abord une sensation d'écroulement, puis une sensation de vide ; il ne sait plus où se prendre ; il est timide et désemparé. Il est donc indispensable qu'au lieu de la tradition périmée, on lui présente une vérité, dont la certitude le pénètre, dont la beauté le transporte ; à la force qui dérive de ce qu'on croit être vrai doit se substituer celle qui provient de ce qu'on sait être vrai ; alors on se sent soulevé.

Le novateur spéculatif travaille pour l'homme en général ; mais l'homme en général n'existe point ; les réformes qu'il imagine ne s'adaptent donc pas à l'homme façonné par le passé, qui est l'homme réel, l'homme d'une époque et d'un pays. Les meilleures, les plus rationnelles portent jusqu'à un certain point à faux et ne peuvent se soutenir.

Le novateur systématique et sectaire se laisse aisément entraîner à imposer ses idées par la force et aboutit à la révolution.

Si le traditionnaliste est le médecin « Tant mieux », le novateur par instinct et non par raison est le médecin « Tant pis » ; il tranche dans le vif. Il est parfois dédaigneux de

ce qu'il ne se donne pas la peine de comprendre ; il n'envisage pas toujours avec assez de réflexion les possibilités et les résultats ; tourné vers l'idéal, il tient peu de compte de la pratique et se préoccupe des principes, plus que des intérêts. Il ne paraît pas connaître le mot profond de Cicéron sur la République de Platon et la lie de Romulus. Il croit le passé mort, souvent plus mort qu'il n'est en réalité ; il prépare l'avenir, mais il le prépare à tâtons ; car, sur l'avenir, il en est réduit aux conjectures. Nous lui devons de ne pas en être restés à l'âge de pierre ; nous lui devons aussi l'utopie, qui est censée contenir tout le bonheur, mais qui nous leurre de rêves irréalisables et ne fait que torturer inutilement notre misère ; nous lui devons les révolutions, qu'on ne peut louer que quand elles sont passées.

Attitude de l'intellectuel. — Quand on demande à l'intellectuel s'il est traditionnaliste ou révolutionnaire, il se contente de sourire; le nom qu'il porte lui paraît une réponse suffisante; toute épithète qu'on y ajoute en dénature le sens. Il reconnaît la nécessité et la légitimité des traditions, atmosphère bienfaisante, dans laquelle on vit en paix; il en apprécie la poésie et le charme et les contemple avec une émotion religieuse, en songeant que l'âme du passé s'y est déposée en vénérables reliques, qu'elles représentent les générations disparues et que celles-ci y ont mis ce qu'elles croyaient avoir de meilleur, qui s'y est cristallisé. Il n'est pourtant pas traditionnaliste au sens propre du mot, puisque, si heureux soit-il d'avoir reçu cet héritage, sans lequel il se sentirait chétif et misérable, il ne l'accepte cependant que sous bénéfice d'in-

ventaire et ne lui emprunte que ce qu'il juge sain, juste, encore vivant, conforme à la nature et à la raison. Rien n'est pour lui sacro-saint; le mystère qu'on fait des choses, les terreurs qu'on agite et l'épouvantail n'ont point d'effet sur lui ; on a beau mettre le doigt sur la bouche et sous-entendre que la curiosité déchaînerait des cataclysmes, il pro fesse qu'il faut aller au fond, éclaircir ce qui est obscur, vivre en pleine lumière sur des idées nettes. D'autre part, en respirant l'odeur adoucie des fleurs fanées, il sait que le sol en produit encore de fraîches, qui sont autrement éclatantes et parfumées, et c'est vers celles-là que vont ses désirs ; il sait que le propre de l'homme est l'énergie active et l'innovation. Toutefois ces innovations il les soumet au même examen impartial et pénétrant qu'il le fait pour les traditions ; il ne se laisse point griser par une sorte d'ardeur mystique et ne se paie pas de mots; il a horreur du changement pour le changement, du bouillonnement fiévreux et inutile, des destructions inconsidérées, des ruines qu'on ne répare pas, de la violence; il n'est pas révolutionnaire. Entre les deux tendances opposées, qui renferment chacune du bien et du mal, l'homme prudent, d'un bon sens vulgaire et terre à terre, n'osant se décider, prend une moyenne et se tient dans le juste milieu; l'intellectuel n'est pas l'homme du juste milieu, il est celui de l'évolution raisonnée, réfléchie, qui correspond aux lois de la nature et dont il se fait de toutes ses forces l'artisan. Il voit dans le traditionnalisme fermé la momification de l'humanité, dans les révolutions des accès de folie furieuse et sanguinaire.

CHAPITRE XII

L'INTELLECTUEL ET LE RESPECT

La crise du respect. — On prête un joli mot au cardinal Richard, l'ancien archevêque de Paris ; un de ses vicaires lui disant un jour : « Monseigneur, le respect s'en va. — Vous vous trompez, mon cher ami », lui répondit-il, « vous vous trompez ; il est parti. » A en juger par l'opinion courante, ce ne serait point là seulement une boutade spirituelle, mais l'expression d'une vérité, que l'expérience de chaque jour confirme et dont chacun est en mesure d'apporter la preuve. Qui n'a répété maintes fois : « Il n'y a plus de respect » ? Mais, si la phrase est usuelle, on la prononce avec des inflexions variées, tantôt avec dépit, comme la constatation irritante d'un fait, qui vous atteint personnellement et dont on souffre, tantôt avec une complaisante ironie, quand l'irrévérence s'adresse à autrui et qu'elle est justifiée, tantôt enfin avec légèreté et non sans une nuance de scepticisme, comme si la chose après tout n'était pas si sûre ou que ce ne fût pas un mal. Admettons provisoirement qu'il n'existe plus ;

comment et pourquoi a-t-il disparu ? L'intellectuel y est-il pour quelque chose et mérite-t-il d'être traité, comme on est porté à le faire, d'homme qui ne respecte rien ?

Qu'est-ce que le respect ? — Qu'est-ce que le respect ? C'est la reconnaissance méditée et voulue d'une supériorité à qui on rend hommage et devant laquelle on s'incline. Il comporte une part d'abnégation et d'humilité ; une personne qu'on respecte est par un certain côté au-dessus de vous ; tacitement on en convient ; et c'est en cela que le respect diffère de l'estime ; estimer c'est apprécier une valeur ; mais, parce qu'on découvre chez autrui une valeur et qu'on lui attribue son juste prix, on n'avoue point par là même qu'on n'en possède point une équivalente et peut-même sous-entend-on le contraire ; on se met de plain-pied avec quelqu'un qu'on estime et on attend de lui sur soi un jugement analogue ; parfois l'assurance qu'on donne de son estime ne va pas sans un air protecteur ; on est bien aise de laisser voir que, si on est capable d'apprécier les qualités qu'on reconnaît, c'est parce qu'on sait en être pourvu en abondance. Naturellement le respect ne va pas sans l'estime ; il est quelque chose de plus ; mais en revanche il est beaucoup moins que l'admiration ; l'admiration s'adresse à une qualité saillante, disproportionnée avec celles qu'on se connaît ; c'est une confession d'infériorité plus marquée que le respect ; cependant elle coûte moins ; car les gens qu'on admire sont rares et appartiennent à une élite si haute, si restreinte, qu'on n'a pas la prétention d'y figurer.

Ce n'est point préciser assez que de définir le respect

la reconnaissance d'une supériorité ; car toutes ne le commandent pas. La plus pénible à constater est celle de la force, parce que c'est une menace d'oppression, qu'on ne lutte pas avec elle à armes égales, qu'on ne s'y soustrait qu'en biaisant, par la ruse toujours inavouable et dégradante ; nous la redoutons, nous la détestons ; elle n'a rien qui inspire le respect et nous le lui refusons dans une révolte sourde. Certains de nos semblables ont une sensibilité plus aiguë, plus développée que la nôtre, un cœur meilleur et plus ouvert, sont plus compatissants à la souffrance, plus capables d'émotion, de dévouement, de sacrifice ; en comparaison d'eux nous nous trouvons secs. D'autres ont une intelligence mieux organisée, plus vive, plus pénétrante ; ils comprennent ce que nous ne comprenons pas ; ils ont des lumières et des facilités qui nous manquent. D'autres enfin ont plus de volonté, de décision, font des choses dont notre mollesse est incapable. Ces supériorités provoquent en nous des sentiments, qui n'ont rien de commun avec le respect ; nous regrettons de ne pas les posséder, nous estimons plus heureux ceux qui en jouissent ; nous les louons sans réserve, quand elles se manifestent avec éclat. Or elles ont un trait identique : ce sont des dons de nature ; ceux qui les reçoivent en partage sont des favorisés ; elles ne nous sont pas échues ; nous n'y pouvons rien ou peu de chose. Il s'en suit que ce qui commande le respect ce n'est pas une supériorité quelconque ; c'en est une qu'on doit en partie à soi-même, qu'il nous est loisible d'acquérir, si nous le voulons fermement, et que nous n'avons à un moindre degré que parce

que nous n'avons pas fait l'effort nécessaire, en un mot la supériorité morale.

Nous admirons la vertu, lorsqu'elle se hausse au degré suprême et se traduit par des actes dont l'exceptionnelle beauté, la générosité nous dépassent ; nous la respectons, lorsque, sans frapper l'attention par des traits extraordinaires, elle accomplit simplement tout le devoir. Il faut respecter l'honnête homme ; l'honnête homme n'est pas un héros ; le cours de sa vie paraît banal ; il ne l'a point marqué de ces exemples saillants qu'on recueille ; mais il l'a imprégné tout entier d'une moralité, qui ne s'est jamais démentie. Il ne s'est dérobé à aucun des devoirs que la vie nous impose et il les a tous remplis exactement ; il a travaillé dans la mesure de ses forces et de sa condition ; de ce travail il a fait profiter les siens dans le présent et il a songé à leur avenir. Il a accepté les charges de la famille, bien qu'il sût que ce sont réellement des charges, parce qu'à un certain âge n'être pas un père de famille, c'est être un homme inférieur et incomplet. Il n'a pas cherché dans le mariage à conclure une affaire ; il a choisi celle, dont les qualités promettaient une compagne dévouée, une mère irréprochable, avec qui il espérait vivre en communauté de sentiments, dans une affection réciproque et une égale application au devoir. Il a élevé ses enfants de son mieux, sans plaindre les sacrifices, en développant leurs aptitudes, en leur donnant des idées saines, en surveillant leur moralité. Dans ses rapports avec ses semblables il n'a pas trompé, ne s'est point approprié ce qui ne lui appartenait pas, n'a pratiqué ni la violence, ni la ruse ; il

a rendu service autour de lui autant qu'il l'a pu. Il est un de ces honnêtes gens qu'on ne remarque guère, parce qu'ils mènent une existence tout unie, qu'ils sont l'entourage normal auquel nous sommes habitués et que nous avons la prétention de leur être pareils ; le respect leur est dû ; car, s'il n'est pas malaisé d'être honnête dans une circonstance donnée, ce n'est pas un mince mérite que de l'être toujours et sans défaillance.

Les nuances du respect. — Passons en revue les principales choses auxquelles s'attache le respect ; il comporte des nuances et des sentiments en sous-ordre qui le diversifient ; mais il s'applique toujours à une valeur morale. Nous respectons les cheveux blancs ; or les cheveux blancs sont tout simplement le signe qu'on a vécu longtemps. Mais, quand on a vécu longuement, on a beaucoup vu, beaucoup expérimenté, réfléchi ; on s'est aperçu qu'indépendamment de tout système philosophique, être moral c'est comprendre la vie de la façon la plus raisonnable et la meilleure, même au rapport de l'intérêt. On est en outre guéri des passions violentes, qui portent aux excès condamnables ; il y a des fautes qu'on ne commet plus, parce qu'on en a éprouvé les conséquences funestes ; il y en a d'autres qu'on ne peut plus commettre, parce que la nature y a pourvu, en nous en enlevant les moyens. On est sans doute moins actif pour le bien ; mais on l'est aussi pour le mal ; la morale négative n'est pas toute la morale ; elle en est une partie importante et de la morale la modération est une condition essentielle. D'une part, le vieillard est revenu de bien des égarements et il a des lumières ; de

l'autre, il ne saurait plus guère être nuisible, s'il n'est pas nécessairement bienfaisant. Le respect que nous sommes disposés naturellement à lui témoigner est une sorte de crédit que nous lui faisons sur des apparences, mais sur des apparences rarement trompeuses ; c'est un respect de probabilité et de supposition.

La disproportion d'âge est pour quelque chose dans le respect que nous avons pour nos parents ; mais il y entre un autre élément, dominant et décisif, qui est la reconnaissance. Nos parents sont des hommes comme les autres et il n'y a pas de raison nécessaire pour qu'ils soient meilleurs et plus respectables qu'eux ; la plupart des hommes ont des enfants et d'aucuns sont de purs coquins ; mais il y a pour nous un motif capital de ne pas les juger avec la liberté d'esprit indifférente, qui est légitime vis-à-vis de nos semblables. Ils ont fait beaucoup pour nous ; ils ont élevé notre enfance ; ils ont conservé pour nous une affection plus ou moins éclairée, plus ou moins tendre, mais qui se distingue de toutes celles dont nous pouvons être l'objet et ne se retrouve pas ailleurs ; ils nous ont été plus ou moins utiles, mais ils ont voulu l'être. Cela nous met à leur égard dans une situation spéciale ; nous ne sommes pas chargés d'apprécier leur conduite à tous les points de vue, comme le font ceux qui ne leur doivent rien ; nous nous trouvons obligés de considérer la valeur morale qu'ils ont dégagée vis-à-vis de nous : or cette valeur est réelle, à moins d'indignité totale et flagrante ; c'est à elle que s'adresse le respect que nous leur devons ; ce respect, ce n'est pas uniquement pour constater un fait matériel

qu'on l'appelle filial ; il résulte de rapports qui ne sont pas ceux qu'on a avec tout le monde ; l'épithète le caractérise comme quelque chose de spécial et le justifie dans tous les cas.

Nous nous respectons nous-mêmes ; qu'est-ce à dire ? Pour peu que nous soyons cultivés, nous avons ou nous prétendons avoir une certaine moralité. Elle peut être plus ou moins haute, se manifester plus ou moins par des actes ; nous avons fait plus ou moins d'efforts pour l'acquérir ; mais nous y tenons, soit pour notre édification personnelle et la satisfaction de notre conscience, soit par point d'honneur, c'est-à-dire pour que nos semblables, qui en ont une eux aussi, ne nous estiment point inférieurs. C'est cette moralité que nous respectons en nous, que nous ne voulons point dégrader, compromettre par des besognes qui la diminueraient et qui nous paraîtraient infamantes. C'est nous-mêmes que nous respectons, quand nous disons que nous respectons l'enfance. Les enfants sont dans l'état antérieur à celui de moralité qu'on appelle improprement l'état d'innocence, ignorants et irresponsables ; ils ne peuvent passer de l'un à l'autre, ce qui est nécessaire et inévitable, que par un intermédiaire, l'expérience du mal ; or nous craignons pour l'enfant l'attirance du mal une fois révélé, parce que nous ne savons jusqu'à quel point elle sera forte sur lui et s'il y résistera, si nous parviendrons à lui en inspirer l'horreur ou si nous le mettrons tout bonnement, en l'initiant, à même de le commettre. C'est donc par un scrupule envers nous-mêmes et de peur d'avoir à nous faire des reproches, que nous préférons nous en remettre

au hasard des circonstances, ce qui est du reste la pire solution. Dans le même sens nous disons que nous respectons la faiblesse ; celle-ci est à notre dévotion ; elle n'a pas les moyens de se défendre efficacement ; c'est une proie toute préparée; nous répugnons à nous en saisir, parce que la disproportion est trop à notre avantage et la victoire trop facile ; nous n'entendons manquer ni de discrétion, ni de délicatesse ; ce sentiment entre pour une part dans le respect que nous portons à la vieillesse ; un vieillard est un être affaibli ; quand nous sommes dans la force de l'âge, nous en aurions raison sans peine ; mais ce serait abuser ; une certaine pudeur nous le défend ; c'est pourquoi nous souffrons de lui des remontrances, des leçons qui partant d'un homme de notre âge nous offenseraient et que nous relèverions sans merci. Une pitié nous arrête et la conviction que la lutte, très inégale, serait sans gloire.

Comme tous les mots, le mot « respecter » a beaucoup perdu de son sens primitif, non pourtant que dans les emplois que nous en faisons il n'en subsiste un souvenir et des traces. Alors même qu'il ne semble plus signifier que « s'abstenir d'attaquer, d'enfreindre », il reste parfaitement clair, bien que ce soit sous-entendu, qu'on s'abstient pour une raison morale. On respecte les lois de son pays alors même qu'on pourrait s'y soustraire et qu'on les trouve injustes, parce que ce jugement d'injustice est toujours subjectif, qu'il pourrait paraître entaché d'intérêt personnel, étant d'accord avec cet intérêt, et qu'il vaut mieux qu'elles conservent leur prestige, puisqu'il est moral

qu'elles soient établies et qu'elles fonctionnent. On respecte la vie, la propriété d'autrui, quand on pourrait y porter atteinte, pour des considérations de droit et de moralité. Si le voleur, qui ne s'en prend point à une propriété parce qu'il la sait sérieusement gardée, disait qu'il la respecte, il ferait sourire, sa réserve provenant d'une tout autre cause que d'un scrupule moral. On dit improprement qu'on respecte des opinions qu'on estime fausses ; le respect ne va pas à ces opinions, qui n'en méritent aucun, mais à la personne qui les professe et qui en est digne ; il se peut qu'elle soit parfaitement honnête, sincère, loyale, qu'étant donnés son éducation, les circonstances, le milieu où elle vit, il lui soit à peu près impossible d'en avoir d'autres ; nous nous imposons donc de ne pas les combattre et nous nous taisons, parce qu'elle a des qualités qui nous en font un devoir.

Le prestige du respect. — C'est parce que le respect est un hommage à la moralité d'autrui, l'aveu que celle-ci est supérieure à la nôtre, qu'il nous coûte et que nous n'en sommes point prodigues ; c'est pour cela que nous en sommes avides. Si convoités que soient les avantages matériels, ils ne nous satisfont pas complètement, quand ils n'entraînent pas ce surcroît délicieux, qui est un présent libre et spontané, qu'on n'impose point par des moyens de contrainte grossiers et qu'on appelle le respect. Le respect flatte notre vanité secrète ; il la flatte autrement que la louange, qui elle aussi est notre vif et constant désir, et parle au cœur un autre langage. On aime à être loué de toutes ses supériorités, alors même qu'elles sont natu-

relles et qu'on n'a eu aucun mérite à les acquérir; une jolie femme est ravie qu'on vante sa beauté, le possesseur d'une grosse fortune la splendeur de ses réceptions et le luxe de ses équipages. Le respect ne se dépense pas à tout propos, choisit ce qui lui paraît digne, c'est-à-dire justement ce qu'il y a chez l'intéressé de plus personnel et de plus honorable; les âmes frivoles se grisent de louange même superficielle et exagérée; elles n'y regardent pas de si près, ferment les yeux sur l'origine et la qualité, l'acceptent de toute valeur et de toute main; elles y sont d'autant plus sensibles, qu'elle est plus montée de ton, débordante et enthousiaste et, quand elles l'écoutent, les fumées de l'orgueil leur troublent le cerveau; les esprits sérieux préfèrent le respect et c'est surtout lorsqu'il leur vient de personnes estimées pour leur mérite et leur clairvoyance, qu'il leur est particulièrement agréable et qu'ils en sentent tout le prix; il n'a pas les vivacités et les ardeurs de la louange, il est plus froid et n'enivre pas, mais c'est une adhésion plus entière de la personne qui le témoigne; il ne provoque point l'orgueil, mais cause un contentement profond; c'est le régal des délicats. Nous y tenons tant, que, si nous ne pouvons l'inspirer réellement, nous nous efforçons tout au moins d'en obtenir les marques extérieures; quand notre situation nous le permet, nous les exigeons; à cela nous sacrifions volontiers le solide; l'argent nous échappe facilement des mains, lorsqu'il s'agit d'être salué jusqu'à terre et appelé « Mon prince ». Ainsi s'établit un commerce assez malhonnête, mais qui ne trompe aucune des deux parties; celui qui achète les courbettes

et les révérences sait bien que le respect sincère ne se paie point et qu'on ne trafique que des apparences, celui qui se confond humblement avec une affectation cérémonieuse ne se croit pas obligé de le ressentir. L'ardeur avec laquelle nous recherchons les signes menteurs d'une déférence de pure forme montre tout le prix du respect véritable.

Prétentions injustifiées au respect. — De tout temps et particulièrement dans la société française antérieure à la Révolution on a tenté de l'attacher à des choses avec lesquelles il n'avait rien à faire ; toutes les supériorités ont prétendu se le faire attribuer comme un droit. L'autorité ne se contentait pas de réclamer l'obéissance, qui est son dû ; elle se repaissait du spectacle des échines docilement ployées et des génuflexions. Et ce n'était pas seulement à l'autorité suprême, au Roi, qu'allaient ces manifestations humbles du respect ; tous les dépositaires de l'autorité, dans une gradation descendante, tenaient la main à ce qui leur en revenait proportionnellement ; le rang ne conférait pas seulement des privilèges effectifs, mais l'avantage de traiter de haut ses inférieurs ; les manants étaient astreints à se courber devant les grands seigneurs aussi bas que ceux-ci devant la majesté du roi ; aux marauds revenaient les coups de bâton, aux écrivains irrévérencieux la Bastille. Les bourgeois riches tâchaient d'obtenir les mêmes faveurs et les parvenus, les traitants bouffis d'or étaient là-dessus d'autant plus rigoureux que leurs ambitions étaient plus contestables et soulevaient des protestations plus révoltées. Tous, au surplus, même dans le régime démocratique, nous sommes piqués de la même gloriole ; que

de gens affectent des dehors graves, évitent de se compromettre, cachent soigneusement sous des dehors dignes leur insignifiance, pour jouir de cette atmosphère de respectabilité dans laquelle leur personne se carre et affirme son importance ! Si nos Ministres ont renoncé au titre d'Excellence, c'est sans doute sous l'empire du principe de l'égalité, peut-être plus par crainte qu'on ne pût pas toujours tenir son sérieux en le leur donnant.

Survint l'inflexible raison de Pascal ; il distingua divers ordres de grandeurs et fit le départ entre elles suivant leur caractère, leur origine et la nature des prérogatives qu'il est juste de leur accorder. Il y a différents genres de prééminences dans la société ; celles qui sont d'évidence légitimes ne reposent point toutes sur les mêmes bases et n'entraînent point des conséquences identiques ; il y a là-dessus des illusions que dissipent la stricte logique et la considération impartiale des choses. L'autorité est nécessaire ; mais elle n'a droit qu'à l'attribut, sans lequel elle ne serait qu'un vain mot, la soumission pleine et entière ; nous ne sommes pas obligés de la saluer chapeau bas ; il se peut que l'homme qui en est investi soit par ses qualités personnelles et ses vertus digne de respect ; nous le lui accordons par un consentement libre et motivé, mais c'est à lui qu'il s'adresse et non à sa fonction. La richesse assure à celui qui la possède des avantages qui ne sont pas médiocres ; qu'il en jouisse sous les conditions déterminées par les lois, rien de plus juste ; par elle-même elle ne lui donne pas droit au respect du plus pauvre ; c'est affaire qui se règle entre les consciences ; l'honnête

homme à pied se conduit à cet égard comme il lui plaît envers le faquin en voiture, pour employer l'expression vieillotte de Boileau. Si la richesse a été bien acquise, si celui qui en profite en fait un noble usage, s'il est généreux, s'il y fait participer ses semblables moins fortunés, s'il dote sa patrie de fondations utiles, il recueillera comme homme le respect ; sinon il sera méprisé et ce sera justice.

Telle est dans toute sa simplicité la doctrine de l'intellectuel ; il n'hésite pas à troubler la quiétude des situations établies en leur retranchant ce qu'elles revendiquent sans droit et par abus ; il regarde en face les fausses grandeurs et leur dénie le respect, parce qu'en vertu de la définition qu'il en a donnée il ne s'applique point à elles. Naturellement ceux qui en jouissaient paisiblement par suite d'une longue possession se sont cabrés contre cette audace subversive et ont crié à la spoliation. Les hommes sont enclins d'abord à exagérer le tort qu'on leur fait, ensuite à généraliser ce qui est individuel ; l'humiliation devient moindre et l'amour-propre trouve son compte ; on se sent moins directement atteint par une mesure universelle que par une mesure particulière. Il est pénible de convenir qu'on ne vous respecte plus ; on se tire jusqu'à un certain point d'affaire en déclarant qu'on ne respecte plus rien ; ainsi les intéressés, au lieu de faire retour sur eux-mêmes et de discuter leur cas spécial, ont essayé d'englober tout dans leur déchéance et de proclamer la disparition totale du respect.

Manquements injustifiés au respect. — Ils n'avaient

pas absolument tort. Le bouleversement opéré par la Révolution, le renversement de tant d'institutions vénérables par leur âge, l'esprit d'indépendance qui a rompu fiévreusement toute entrave, l'essor des ambitions, des prétentions qui n'acceptent aucun joug ne sont pas des circonstances favorables à la permanence du respect. Le vulgaire inculte, incapable d'apprécier sainement les choses, de faire les distinctions nécessaires, de penser par lui-même, voyant s'écrouler tant de traditions qu'on lui avait appris à révérer comme le fondement même de l'édifice social, en a conclu qu'il n'y avait plus rien de respectable. Ceci devait arriver; d'autant plus que le respect implique une subordination, qui est une blessure d'amour-propre, à laquelle on se résigne avec peine. Le peuple a considéré l'abolition du respect comme la disparition d'une coutume surannée et le couronnement de son émancipation. Les jeunes gens entendent autour d'eux tout discuter; ils en tirent cette conséquence que tout est remis en question et en profitent pour s'affranchir du respect; cela concorde à merveille avec le sentiment de force qu'ils ont en eux, leur élan vers les idées nouvelles, leur confiance dans leurs ressources et l'ignorance des choses de la vie. Les écrivains débutants, qui, pour se faire connaître d'un coup et conquérir la notoriété, ne sont pas scrupuleux sur le choix des moyens, n'hésitent pas devant le scandale et s'attaquent délibérément à ce qui est consacré; l'irrévérence systématique est une des armes de l'arrivisme impatient; en traitant de préjugés les vérités essentielles, on heurte, on effarouche et on fait parler de soi. De tout cela résulte un affaiblisse-

ment général du respect; mais cela tient surtout à ce qu'on ne sait plus ce qu'il faut respecter.

Attitude de l'intellectuel. — Cet affaiblissement, étant donné le peu de logique de la nature humaine, ne pouvait manquer de se produire; les intellectuels n'en sont responsables qu'autant que l'est le chirurgien des troubles qu'occasionne à l'organisme une opération indispensable et réussie. Ils ont eu pour but unique d'accomplir une réforme du respect; ils l'ont plus strictement défini et dégagé des conventions; ils l'ont rendu clairvoyant; ce n'est plus une humilité vague dans laquelle on se réfugie devant des injonctions menaçantes, mais le désir honorable et généreux d'accorder à un mérite d'ordre spécial la récompense juste. Au respect de tradition et de crainte ils ont substitué le respect calculé et volontaire. Ce faisant, ils l'ont fortifié; lorsqu'on sait pourquoi on le témoigne, lorsqu'on est convaincu qu'il est bien placé, on ne risque pas de le laisser ébranler et de le perdre; il est sur des assises qui en garantissent la solidité. D'autre part, s'il s'est réduit en quantité et en étendue, il a gagné en qualité; se réservant pour ceux qui en sont dignes, il apporte un hommage plus éclairé, plus pur, plus conscient, fait de ce qu'il y a dans l'âme de plus haut et de vraiment moral. Ainsi il a plus de prix pour ceux qui le reçoivent; il est plus léger à porter pour ceux qui le pratiquent; le respect forcé comporte des réticences morales et des protestations intérieures; le respect libre et réfléchi se donne du fond du cœur avec la satisfaction sincère qu'éprouve l'homme loyal à payer une dette.

L'intellectuel est heureux d'avoir quelque chose à res-

pecter ; il a pour principe de respecter tout ce qui est respectable et de ne respecter que cela ; sa décision est si judicieuse que je ne vois pas ce qu'on pourrait lui objecter. Le mal n'est pas du reste si grand qu'on le prétend ; pour ne pas sortir des milieux intellectuels, on constate que l'élève y respecte le maître ; il le respecte pour le travail qu'il s'est imposé afin de devenir savant, pour la vie austère qu'il a menée, pour la peine qu'il s'est donnée à lui transmettre ses connaissances, à les approprier à la nature de son intelligence, pour l'intérêt qu'il lui a témoigné et surtout pour les services qu'il rend à la culture générale. Quel est du reste le magistrat intègre, le fonctionnaire loyal et dévoué, l'homme d'honneur irréprochable, le bienfaiteur des déshérités, qui ne sente s'épanouir discrètement autour de lui cette fleur du respect d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare ?

CHAPITRE XIII

L'INTELLECTUEL ET LES FORCES AVEUGLES

La nature et l'homme. — L'enfant rapporte tout à lui ; c'est un instinct qui persiste chez l'homme ; en considérant la nature qui l'environne et dont il jouit à son gré, sa première pensée est qu'elle a été faite tout exprès pour lui ; cet optimisme naïf est celui du dormeur de La Fontaine, qui, réveillé par un gland qui lui tombe sur le nez, se félicite que la Providence n'ait pas fait croître les citrouilles sur les arbres et oublie du reste les noix de coco. Dieu fit bien ce qu'il fit — à son point de vue sans doute, pas toujours au nôtre.

Ce qui est certain, c'est que la nature n'a pas été faite contre l'homme et qu'il n'a pas trop à se plaindre d'elle, puisqu'au bout du compte il y subsiste et s'y multiplie. Elle n'est cependant point pour lui une mère tendre et aux petits soins. Si elle le nourrit tant bien que mal, elle a parfois le caprice de le tuer brutalement ; les cataclysmes qu'elle déchaîne ne se contentent point toujours de victimes isolées ; elle ne s'inquiète pas du nombre. Elle est incom-

mode et peu soucieuse de ses aises et de ses intérêts ; tantôt elle le glace, tantôt elle le brûle ; il y a des parties de la terre qui sont inhabitables ; les climats tempérés eux-mêmes ne sont point des paradis ; on est fatigué des lamentations incessantes du paysan ; pour peu qu'on s'occupe d'agriculture, on s'aperçoit qu'elles ne sont pas déplacées ; c'est tantôt une pluie diluvienne, tantôt la sécheresse torride, qui contrarient ses espérances et diminuent sa récolte. La nature est avare ; ce que donne le sol, il faut le lui arracher à force de travail et d'un travail maigrement rémunéré. Elle est maussade, hostile, sinon avec animosité, au moins avec une parfaite indifférence ; tout va, mais cahin-caha. Il semble qu'avec un peu plus de bienveillance de sa part tout pourrait aller beaucoup mieux et il n'est pas difficile d'imaginer une existence plus confortable que la nôtre.

La lutte contre la nature. — Pour vivre il faut lutter contre elle ; or — ceci est curieux —, loin de paraître redouter la lutte, elle nous y invite et, en loyale adversaire, elle nous fournit des armes, comme si elle voulait égaliser les chances. Pour que nous ne succombions pas sous ses brutalités, elle nous a pourvus d'une faculté passive et inconsciente d'accommodation ; les Lapons et les nègres se sont faits à ses rigueurs. Pour le conflit actif elle nous prodigue les ressources : elle nous a donné nos bras ; quand on songe à ce que nos ancêtres ont fait avec leurs bras et des outils primitifs on est stupéfait des résultats obtenus ; on l'est bien davantage en songeant que, même en ce siècle de machinisme, chaque jour, sur toute la surface du

globe des millions de bras sont occupés à la modifier, à susciter et à récolter ses produits, à transformer en objets à notre usage les matériaux bruts ; ces bras individuellement faibles constituent par leur nombre une puissance énorme et réalisent une somme de travail, des résultats inouïs. Un don bien plus précieux est celui de l'intelligence, qui a conçu l'idée qu'on ne pouvait la laisser telle qu'elle est, qui, cette idée conçue, s'est appliquée inlassablement à la mettre à exécution, en inventant des machines, qui centuplent notre action et nous ménagent sur elle une prise extraordinaire. Il y a plus : au lieu de se réserver jalousement ses forces, elle les met à notre disposition, pour que nous les fassions servir à nos besoins ; il lui est parfaitement égal que l'électricité nous tue ou transporte nos dépêches ; de nuisibles qu'elles sont, il nous est loisible de les rendre bienfaisantes. Il y en a qu'elle a cachées et qui pendant de longs siècles sont demeurées insoupçonnées ; mais nous avions en nous les moyens de les découvrir ; c'est tout un arsenal, dont elle s'était amusée à dissimuler les clefs pour que nous ayons la peine de les trouver ; combien en reste-t-il encore, qui ont jusqu'à présent déjoué nos recherches ! L'auteur du monde nous l'a donné, sinon à refaire, au moins à corriger et à transfigurer ; la nature est comme une ébauche, que nous aurions à achever pour l'approprier à nos nécessités et à nos désirs. Ce qui rend notre époque passionnante, c'est la rapidité avec laquelle cette œuvre s'accomplit actuellement, l'imprévu et l'importance du succès. Nous vivons notre temps en nous attachant à des frivolités ; une pièce de

théâtre qui réussit nous occupe tout un hiver ; une guerre sanglante, qui déplace des frontières, nous tient en suspens durant de longs mois ; tout cela n'est que bagatelle ; ce qui est capital, c'est l'accroissement continu et extraordinaire de notre connaissance des ressources que la nature tient en réserve et qui seront demain mises à notre service ; les perspectives sont infinies ; nous entrevoyons un monde où des forces naturelles énormes, que nous ignorons encore, seront réglementées normalement pour notre utilité. Il y a des modifications que nous n'osons espérer, tant elles sont disproportionnées à nos moyens actuels, mais nous ne savons dans quelle mesure nos moyens se développeront et jusqu'où reculeront pour nous les limites du possible. Là-dessus il vaut mieux se taire et ne pas appeler, pour le prévoir, l'imagination à notre aide ; non pas qu'il y ait danger, comme on pourrait le croire, qu'elle ne dépasse de beaucoup les réalisations futures et ne nous leurre de rêves ambitieux ; elle est pauvre au contraire et, si elle a jamais devancé quelques-uns des progrès de la science, c'étaient des progrès prochains ; elle combinait des éléments déjà connus et qu'on était sur le point de mettre en œuvre ; la science nous réserve moins de déceptions que de surprises.

La défense et le perfectionnement de notre organisme. — Notre corps, si bien organisé soit-il et si supérieur aux mécanismes inventés par l'homme, est loin de nous donner toute satisfaction. Nous nous en servons d'abord tel que nous l'avons reçu et sans rien demander davantage. Comme dans la jeunesse on sent abonder la santé et affluer

l'énergie, on en use sans chercher plus loin et il répond à tous nos besoins. Ce n'est qu'à la réflexion qu'on se rend compte de ses imperfections et de son insuffisance et qu'on se prend à le désirer meilleur. Jusqu'à présent nous n'avons pas réussi à prendre sur notre nature physique le même ascendant, à opérer les mêmes transformations que sur le monde extérieur. Comme il touche de plus près à notre individualité, il semble qu'il soit moins malléable et moins facile à modifier. Nous augmentons sa vigueur par un entraînement raisonné, nous l'endurcissons contre les atteintes possibles du mal, nous le maintenons en bon état par l'hygiène, au demeurant nous le conservons à peu près tel qu'il nous a été donné. La lutte est entreprise avec opiniâtreté contre les maladies qui le menacent et nos positions sont plus ou moins avancées suivant leur diversité ; pour quelques-unes nous tenons la victoire ; là où jadis on ne connaissait que de vagues palliatifs inefficaces, le remède existe, qui promptement et sévèrement appliqué en a raison ; pour d'autres on se borne à empêcher les ravages du mal de s'étendre de proche en proche et à préserver les parties saines de l'organisme, afin qu'il puisse se défendre, puisque la nature, toujours soucieuse de nous armer contre elle-même, l'a doué d'une résistance qui parfois à elle seule triomphe ; d'une façon générale par une prophylaxie attentive on écarte les germes morbides et on leur interdit d'arriver jusqu'à nous ; on arrête l'invasion par des lignes fortifiées. Tel est le plan de campagne substitué par la médecine rationnelle à la routine aventureuse des simples praticiens ; il n'aborde point partout l'ennemi de

front, mais il circonscrit le terrain de l'impuissance et chaque jour se complète en rendant possibles sur plus de points l'action directe et l'offensive. Il compte à son acquis des résultats considérables; il a prolongé la durée moyenne de la vie humaine, mais elle est toujours brève et, lors même que nous ne mésusons pas de notre corps, que nous ne le consumons pas trop vite, ce qui est le cas ordinaire, nous sommes toujours réduits à en envisager la fin. Toutefois il serait téméraire de prétendre qu'on ne réussira jamais à remplacer les cellules usées par des cellules de remplacement, comme on change les pièces d'une machine, qui, entièrement renouvelée, continue d'être; il y a pour l'homme de l'avenir de belles espérances.

Nous avons affiné nos sens; les sauvages, nos vénérables et ridicules aïeux, eussent été incapables d'apprécier l'harmonie d'une symphonie de Beethoven, l'éclat et l'accord des tons d'un tableau de Rubens. Nous n'avons pas réussi à en augmenter la puissance et la portée ; mais nous avons tourné la difficulté en fabriquant des instruments qui viennent à leur aide et, sans les modifier, les mettent à même d'accomplir leurs fonctions avec une perfection bien plus grande. Les sauvages avaient la vue plus perçante que nous; ils ne voyaient pourtant pas le soleil et la lune comme nous les voyons et le monde des êtres minuscules, que révèle seul le plus fort microscope, leur restait fermé. Ils avaient l'ouïe autrement ouverte que la nôtre ; mais ils ne savaient point rendre sensibles les sons imperceptibles en les grossissant; si bien qu'en définitive nous voyons et nous entendons cent fois mieux qu'eux, mais dans des conditions

toutes différentes. D'une part, il est certain que nos sens se sont émoussés ; il semble que, du moment que nous essayons de sortir de l'animalité, nous en perdions les avantages ; si, mécontents des moyens dont nous a doués la nature, nous en cherchons de plus efficaces, celle-ci, froissée, nous retire ses faveurs et se désintéresse de nous; mais ce n'est là qu'une apparence ; c'est par pure négligence que nous laissons dépérir nos facultés natives en essayant d'y suppléer autrement ; il ne tiendrait qu'à nous de retrouver par un entraînement judicieux l'acuité des sens des sauvages, si la vie civilisée ne rendait cela superflu ; la compensation est du reste à notre avantage ; nous avons presque complètement perdu l'instinct, qui est demeuré si développé chez les animaux ; on s'afflige que l'homme absorbe sans s'en apercevoir le poison, tandis que le flair de la bête en liberté l'en préserve ; mais l'analyse chimique nous décèle le poison infailliblement, tandis que l'instinct peut être en défaut ; témoin le succès de la mort aux rats. D'autre part, nous restons malgré tout tributaires de la nature ; nous ne saurions nous passer d'elle et lui rendre nos organes en lui disant que nous nous en sommes procuré de meilleurs; les instruments, leurs auxiliaires, nous restent extérieurs ; il est vraisemblable qu'il en sera toujours ainsi ; on ne prévoit pas l'homme des siècles à venir s'étant incorporé un télescope ou un microscope et c'est une indication timide et douteuse que celle de ces humoristes, qui nous le montrent sortant de l'œuf avec un chapeau haut de forme sur la tête et un lorgnon sur le nez.

La réglementation des appétits. — Nous sommes pourvus d'appétits que nous satisfaisons machinalement et qui nous sont si naturels, que nous ne nous concevons pas sans eux ; boire, manger, dormir nous paraît une chose toute simple et essentielle à l'homme ; il y a même des gens qui ne vivent que pour cela ; laissons de côté les fonctions basses, qui nous valent un soulagement appréciable, mais qui, de l'aveu de tous, sont répugnantes ; les autres, si on les considère de sang-froid et avec un œil d'intellectuel, ne sont pas moins risibles, désobligeantes, fâcheuses. Est-ce un homme que cet être enfoui sous ses couvertures, étendu sans mouvement, privé de toute conscience et qui ne se distingue d'un cadavre que parce qu'il respire ? Peut-on supposer qu'il est fait pour penser, pour agir, en le voyant enseveli dans cette torpeur ? Certes entre un dîner de bonne compagnie, relevé par de jolies toilettes, autour d'une table fleurie, sous la lumière tamisée des ampoules électriques, animé par une conversation spirituelle, entre ce dîner et le repas des fauves à la ménagerie, il y a une nuance. Pourtant, quelque soin que nous prenions pour le parer et l'ennoblir, c'est des deux côtés le même appétit qui se satisfait ; il est grossier et nous ravale. La nature, qui suit ses desseins sans se soucier de notre amour-propre et prend ses précautions pour qu'ils se réalisent, nous asservit à nos besoins par le plaisir que nous ressentons à les contenter et par la douleur qui nous terrasse quand nous les négligeons ; peu lui importe notre humiliation à voir qu'ils nous sont communs avec la bête. L'homme sensuel essaie de lui faire pièce en accaparant

le plaisir et en se moquant de la fonction; le gourmand ne mange point pour se nourrir et fait de son palais un instrument de jouissance; Don Juan n'a cure de la propagation de l'espèce; mais ce n'est pas une solution; la nature prend de terribles revanches en tarissant la source de nos voluptés et en nous punissant de lui avoir désobéi. L'homme sage réduit les besoins naturels au strict minimum et s'en acquitte sans y chercher plaisir et sans daigner leur accorder la moindre attention; jusqu'à présent nous ne saurions faire mieux. Les ambitions intellectuelles vont plus loin; ne saurait-on inventer un autre moyen de réparer nos forces que le sommeil, qui diminue notre existence de près de moitié, supprimer les longues heures passées à table grâce à une alimentation concentrée et rapide que nous prendrions sans interrompre nos occupations, satisfaire nos appétits, puisqu'ils nous sont imposés, mais sans tant d'embarras et de temps perdu? L'œuvre malheureusement n'est pas même entreprise et nous demeurons tels que nous a faits la nature, c'est-à-dire à l'état brut.

Conquêtes intellectuelles. — *La moralité.* — Sur d'autres terrains nous sommes plus avancés; la constitution de la moralité est le résultat du travail intellectuel. On se demande par quelle aberration J.-J. Rousseau a pu se figurer que l'homme naît bon; l'observation montre qu'il naît actif, pourvu de tendances diverses, égoïstes, altruistes, idéalistes; c'est un chaos de forces aveugles, d'impulsions qui le dirigent tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre et auxquelles il obéit, sans se douter s'il fait bien ou mal;

on voit des enfants chez lesquels prédominent les unes ou les autres ; de ceux qui manifestent plus volontiers celles qu'on qualifie du nom de bonnes, on dira, si l'on veut, qu'ils sont nés bons et des autres qu'ils sont nés mauvais ; mais c'est leur appliquer le langage de la morale faite ; en réalité ils ne savent ce qu'ils font ; on en a vu sans penser à mal étrangler leur compagnon de jeu ; ils agissent sans discernement. C'est à la réflexion que s'est constituée la science du bien et du mal ; comment ? Il est difficile de le dire, puisque nous n'avons pas assisté à son éclosion et qu'il est toujours périlleux de refaire l'histoire en suppléant par la logique aux documents qui manquent. Les philosophes se tirent d'affaire en supposant innée chez l'homme l'idée du Bien, qu'il aurait dégagée peu à peu. En réalité il a dû prendre conscience de ses tendances et en considérer les effets ; il s'est rendu compte qu'il était légitime de se conserver, de pourvoir à ses besoins, de veiller à ses intérêts, mais qu'en secourant ses semblables, en cédant à la sympathie qu'ils lui inspiraient, il faisait quelque chose de plus noble, de plus relevé, tout en étant tout aussi conforme à sa nature ; c'est à ce que lui dictait l'instinct de générosité qu'il a attaché la notion du bien. Il est probable qu'elle lui est apparue d'abord très vague, contenant bien des choses qui se sont éliminées peu à peu. Il lui a sans doute fallu de longs siècles pour se débrouiller là-dessus, pour la préciser, pour l'épurer. La nature lui a fourni des éléments, des possibilités de moralité ; c'est sur ces possibilités qu'il a construit, en réalisant en lui l'ordre, l'équilibre, l'harmonie. Il n'y a pas de raison pour que les

choses ne se soient passées dans la préhistoire comme à l'époque historique, à partir du moment où nous en suivons l'évolution ; les systèmes philosophiques ou religieux envisagent l'idée du Bien, la définissent, la morale se crée, se complète, devient plus élevée, plus sûre d'elle-même ; des principes y pénètrent ignorés précédemment ; ces systèmes des intellectuels n'ont fait que continuer avec plus de clarté, de décision, d'ampleur le sourd travail qu'ont ébauché les hommes primitifs au milieu des incertitudes et des erreurs ; les penseurs incultes et rudimentaires des cavernes et des huttes ont entrevu de très loin en tâtonnant quelque chose des grandes vérités que les philosophes des siècles cultivés devaient mettre en lumière. La morale est une œuvre intellectuelle par excellence. Ce sont les grands esprits qui ont porté la morale théorique au niveau qu'elle a atteint ; ce sont leurs idées qui par l'adhésion lente des intelligences s'introduisent peu à peu dans la morale pratique et, si celle-ci est très en retard sur celle-là, s'il faut pour constater un progrès certain prendre des points de comparaison très éloignés, c'est que l'intellectuel n'a pas d'action coercitive sur ses semblables et que, lorsqu'il a défini l'idéal de l'homme, il ne peut que le proposer, sans autre moyen de le faire prévaloir que la persuasion.

La cité future. — On peut exposer des hypothèses sur l'origine des sociétés, sur les causes qui ont amené les hommes à se grouper ; c'est un passe-temps inoffensif et nous ignorons tout là-dessus, puisque nous n'avons de documents que sur des sociétés déjà constituées. Ce qui est sûr, c'est que les hommes primitifs au moment de se grou-

per n'étaient pas des sages, qu'ils n'ont point commencé par envisager le problème social et par déterminer sur quelles bases devait reposer la société pour fonctionner le plus régulièrement possible et au mieux. Les sociétés que nous pouvons étudier, qui vivent sous nos yeux sont une composante de forces, qui n'ont pas été soumises à un ordonnancement initial. Ce sont des édifices de fortune, dans lesquels sont entrés les matériaux les plus divers et qu'on a réparés tant bien que mal, lorsque le besoin s'en faisait sentir ; elles sont nées et ont continué d'exister au petit bonheur. Les principes les plus divers s'y sont succédé en laissant des survivances ; c'est une inextricable confusion : instinct dominateur qui s'étant emparé de l'autorité la fait servir à l'oppression, groupements constitués par des intérêts particuliers dressés contre l'intérêt d'autrui, aspirations à la justice qui s'attaquent partiellement aux abus, qui en suppriment et parfois en créent d'autres ; c'est une matière mouvante, chaotique, où les contraires se heurtent et se mêlent, où rien n'est en équilibre stable. A cet organisme de hasard, qui subsiste par la routine, il serait désirable d'en substituer un autre qui fût rationnel. L'homme, être intelligent, dirige sa vie privée d'après des principes sûrs ; on ne voit pas pourquoi il ne fonderait pas également sa vie publique sur des bases normales. La refonte de la société est une des tâches qui s'imposent à l'intellectuel et il a déjà fait beaucoup dans ce sens ; il n'y en a point qui soit plus ardue, plus périlleuse et où il se sente plus petit devant les obstacles.

La société existe ; or ce qui existe a un avantage extra-

ordinaire sur ce qui n'est que virtuel et une force de résistance énorme, surtout lorsqu'il a été consolidé par les siècles. Quels qu'en soient les inconvénients, on s'y est accoutumé et on finit par les sentir très peu. On tient éperdument à son mode d'existence qui n'est que passable, alors même qu'on vous en promet un beaucoup meilleur, mais auquel on n'accède que par la mort. Parmi les membres de la société, il y en a qui s'y trouvent fort bien, qui jouissent d'avantages précieux et qui s'insurgent contre tout changement ; c'est la ligue des intérêts, sur lesquels la raison n'a pas de prise, car ils sont autre chose ; et si ces intérêts sont légitimes, si ce ne sont point d'injustes privilèges, on ne voit pas pourquoi ils se sacrifieraient bénévolement. Ceux qui souffrent se sentent mal à l'aise et voudraient être mieux ; mais de quel mieux s'agit-il ? Cela reste pour eux très vague ; ils demandent simplement qu'on les débarrasse des misères présentes. Les premiers traitent les idéologues en ennemis déclarés ; les autres ne les connaissent point ou n'ont en eux, ayant été tant de fois déçus, qu'une confiance médiocre ; ils inclinent tout bonnement à la violence brutale, sans se douter qu'elle ne leur procurera qu'un soulagement momentané.

L'organisme social est d'une complexité infinie ; c'est par l'usage que les éléments se sont harmonisés et qu'un fonctionnement tolérable s'est établi. Quel est l'esprit assez puissant pour en concevoir un autre dans tous ses détails et pour ne pas se borner à des principes généraux dont il ne prévoit pas les conséquences et l'adaptation. Ici l'intellectuel est limité par l'insuffisance de ses facultés et le

plan reste à l'état d'ébauche. Il opère dans l'abstrait et c'est pour le concret qu'il travaille. Or combien avons-nous vu dans ces dernières années de réformes fondées sur des principes justes en eux-mêmes incapables de se maintenir dans la pratique ! Il est encore limité par la nature de l'homme ; c'est une ambition démesurée que de prétendre constituer la cité future ; car, ce que sera l'homme futur, nous l'ignorons ; bornons-nous à la cité de demain ; or les hommes à qui elle s'appliquera sont les produits de l'éducation, des habitudes, des façons de penser actuelles ; il faut tenir compte des contingences qu'ils représentent ; c'est pourquoi la cité de demain ne saurait être entièrement rationnelle. On se plaint quelquefois qu'on fasse des lois de circonstance ; mais on n'en saurait faire d'autres ; ce sont les seules qui, répondant à un besoin réel, aient chance de réussir.

En outre le principe même sur lequel reposera la cité future est-il incontestablement fixé ? On peut tomber d'accord, si l'on ne parle que de justice ; il est désirable en effet que la justice règne dans toute son ampleur et, comme nous sommes loin d'en être là, un champ s'ouvre pour les réformes, où l'on ne peut faire qu'œuvre utile. Une société d'où les iniquités seraient totalement bannies répondrait aux exigences les plus hautes de la raison. Mais l'homme n'est pas seulement avide de justice, il a soif de bonheur ; si on lui proposait le choix entre une société où régnerait invariablement la justice et une autre où le bonheur parfait lui serait assuré, il n'hésiterait pas. Or le bonheur est chose essentiellement individuelle ; chacun le prend où il

l'entend et comme il l'entend. Tout au plus peut-on augmenter le bien-être, qui en est une des conditions matérielles et refouler la misère. Encore, si pour venir en aide aux déshérités on dépouille d'une large part de l'héritage ceux qui le possèdent, on déplace le bonheur, on n'en accroît pas la somme. Il n'est pas sûr que les hommes seraient plus heureux, si toutes leurs actions étaient réglées normalement ; ce serait peut-être le contraire. On ne crée pas le bonheur ; sur ce point les réformateurs en sont réduits à vouloir faire notre bonheur malgré nous, ce qui en est la négation même et une simple absurdité ; si bien que, si l'une des bases de la cité future peut être déterminée par la raison, l'autre, la plus importante, échappe et c'est ce qui rend l'œuvre difficile. L'intellectuel se heurte une fois de plus à un obstacle naturel qui l'embarrasse.

Enfin le penseur ne commande pas aux choses ; il énonce des doctrines dont la réalisation dépend d'autres que lui. En Allemagne les théories audacieuses et gigantesques flottent menaçantes dans le ciel, comme jadis y apparaissaient énormes les divinités du Walhalla ; elles ne descendent pas facilement sur la terre et restent suspendues ; en France elles tombent tout de suite entre les mains d'intermédiaires de bas étage et fermentent dans les bas-fonds ; elles traversent des cerveaux étroits, qui les comprennent mal et les défigurent. Et c'est encore une de ces nécessités qui paralysent l'intellectuel et le découragent.

La civilisation. — Il semble qu'il soit plus à l'aise pour travailler au progrès de la civilisation ; c'est sa gloire d'avoir tiré l'homme de la barbarie et de le guider dans le

chemin qui l'en éloigne de plus en plus. La civilisation est une si grande chose, que, lorsque nous cherchons à la définir, nous hésitons ; nous sommes civilisés et nous avons conscience de ne l'être qu'imparfaitement ; nous savons que nos descendants le seront plus que nous ; mais, si nous voulions tracer le tableau de ce que sera la civilisation dans un millier d'années, nous serions obligés de nous avouer notre impuissance ; c'est que la civilisation est une complexité et une résultante d'éléments très divers, qui ne se développent pas toujours du même pas, le progrès de l'un semblant parfois amener le recul de l'autre ; nous n'avons connu jusqu'à présent que des civilisations partielles, marquées d'un caractère particulier, parce que l'un de ces éléments y a pris une prépondérance très accentuée ; d'aucuns ne sont apparus qu'à une date récente et, d'embryonnaires qu'ils étaient, se sont développés considérablement en rejetant les autres dans l'ombre ; d'autres ne viendront-ils pas s'y ajouter ? C'est ce que nous ignorons ; nul de ceux que nous voyons à l'œuvre ne semble appelé à disparaître et sans doute la civilisation future les réunira tous dans l'harmonie. Ce qui est certain, c'est que tous sont d'origine intellectuelle et réalisent une conquête de l'esprit sur la matière.

Le facteur le plus important de la civilisation contemporaine est la science, dont le rôle assurément ne fera que grandir. Elle progresse dans des milieux qui nous sont peu accessibles ; elle se communique à nous par ses applications, qui sont le côté le plus voyant, le plus apparent de la civilisation scientifique ; c'est en en faisant usage et

d'une façon un peu superficielle que nous nous sentons civilisés. Quand nous voyageons en chemin de fer, nous songeons avec commisération à nos aïeux, qui étaient réduits aux diligences ; ce n'est pas seulement une commodité que nous possédons de plus qu'eux ; nous nous vantons d'avoir acquis sur eux une supériorité et nous n'avons pas tort ; ils devaient compter en effet avec une force naturelle, le temps, qui entravait leur activité en leur imposant la lenteur ; or nous avons singulièrement moins à nous préoccuper du temps et, faisant plus vite qu'eux, nous pouvons faire plus. Il en est de même de toutes les applications de la science ; toutes nous débarrassent d'une gêne matérielle et nous libèrent, pour que nous donnions carrière à nos facultés ; ne les considérer que comme un accroissement de nos aises, c'est faire preuve de vue courte et terre à terre ; elles sont des moyens nouveaux pour que l'esprit prenne vigoureusement essor. Le propre de notre civilisation, son caractère essentiel, c'est la vie intense, que nous poussons jusqu'aux dernières limites de nos possibilités physiques, c'est, non pas le mouvement pour lui-même dont se grisent les impulsifs et les agités faiblement intelligents, mais l'accélération, la multiplication des pensées et des actes ; le sauvage pense peu ; il vit sur un nombre restreint d'idées toujours les mêmes, qui laissent dans son cerveau du vide et de l'inertie ; son activité n'a que quelques buts restreints ; la chasse ou la pêche occupent ses journées, qu'il juge bien employées quand il rapporte le soir sa proie. Pour nous dans une journée les pensées les plus diverses ont succédé aux pensées ; notre cerveau n'a pas eu un moment de repos ;

il a été sans cesse en travail. Nous avons passé d'une occupation à l'autre ; les heures ont été trop courtes ; elles ont été remplies d'actes, dont la somme le soir nous apparaît considérable et n'est qu'une part de ce que nous avions à faire.

Un autre trait saillant de notre civilisation, c'est la diffusion des connaissances. Dans l'antiquité l'élite était cultivée au milieu d'une immense multitude ignorante ; la culture était un flambeau, éclatant déjà, mais sans rayonnement parmi des ténèbres épaisses. Les ignorants se ressemblent dans tous les siècles et ne se pénètrent que très lentement des lumières ambiantes ; c'est une masse engourdie, un poids mort, qui retarde le progrès de la civilisation ; aujourd'hui un peuple cultivé tend à l'être dans tous ses membres ; la vie intellectuelle se communique de proche en proche et chacun y participe suivant ses capacités. Le développement et la communication de la science marchent de front et celle-ci réagit d'une façon directe sur celui-là, puisque, plus la science acquiert d'adeptes, plus elle a chance de trouver parmi eux des esprits inventeurs ; les étrangers à la civilisation se transforment de plus en plus en ouvriers de la civilisation ; le nombre des cerveaux inutiles et fermés diminue, celui des intelligences ouvertes et fécondes augmente. Ce n'est point par pure générosité que la civilisation se répand ; elle y trouve son intérêt et la certitude d'un accroissement plus rapide ; en devenant le bien de tous elle devient l'œuvre de tous ; l'extension de plus en plus grande paraît être un de ses caractères définitifs.

L'épanouissement glorieux des lettres et des arts a été regardé longtemps comme la condition essentielle de la civilisation ; il a tout au moins présidé à ses débuts et jeté sur eux sa splendeur. Le sauvage n'a qu'une littérature et un art rudimentaires. C'est grâce à ses écrivains et à ses artistes que l'Hellade sera toujours considérée comme la mère des nations civilisées ; si le degré de civilisation ne concorde pas toujours avec le degré de perfection des arts et des lettres, cela tient aux conditions particulières qui modifient leur développement ; il dépend des circonstances plus ou moins favorables, dont on a d'ailleurs exagéré l'importance, mais surtout de l'éclosion mystérieuse de ces grands génies, qui les portent à des hauteurs merveilleuses et dont la naissance est un des secrets de la nature. Plus ou moins admirable, il ne semble pas qu'il puisse manquer totalement à un peuple civilisé. La civilisation s'est d'abord manifestée aux États-Unis par l'essor prodigieux de l'industrialisme ; fiers de leurs progrès dans ce sens, dédaigneux de tout ce qui ne l'était pas, les Américains se croyaient le peuple le plus civilisé du monde et regardaient de haut la vieille Europe. Ils se sont détrompés ; ils ont aperçu ce qui leur manquait ; ils ont vu que leur civilisation demeurait fruste et incomplète ; ils s'initient avidement à l'art et à la littérature. Ils sont devenus connaisseurs ; leurs artistes peuplent nos expositions ; leurs collections et leurs musées renferment des merveilles ; qu'une littérature et un art américains affirment leur existence, ce n'est plus qu'une affaire de temps.

On s'est demandé si la moralité était un élément de la

civilisation. L'esprit scientifique y paraît assez indifférent; il s'occupe d'autre chose; l'esprit littéraire ne s'accommode point de trop d'austérité. On a été jusqu'à prétendre que la civilisation affaiblissait la moralité et favorisait la corruption des mœurs; la question est délicate. La civilisation exige le groupement des hommes; elle les réunit dans de grandes agglomérations, où ils collaborent à ses progrès; on ne se civilise guère dans l'isolement; il y faut une mise en commun des ressources et comme un frottement perpétuel. Or, plus les hommes se serrent les uns contre les autres, plus ils se communiquent leurs maladies, qui dégénèrent en épidémies; ils se communiquent aussi leurs vices; les instincts pervers se sentent plus libres et plus audacieux au milieu de leurs congénères; on s'encourage réciproquement et l'on ne rougit point parmi des complices; il n'est pas douteux que les grands centres ne soient des foyers de vice et ne justifient les indignations des moralistes. Mais c'est une naïveté que de se figurer la vertu sous les traits du solitaire ou du primitif, qui, ayant peu de rapports avec ses semblables, vit dans une certaine innocence, bornant ses désirs, faisant peu de mal, mais en revanche fait peu de bien, n'a guère de devoirs à remplir, demeure stérile et tronqué. C'est dans les groupements humains que les plus belles formes de la vertu naissent et trouvent à s'exercer; il faut vivre en commerce étroit avec les hommes pour pratiquer la loyauté, la fidélité aux engagements, le respect de la parole donnée, se parer du sentiment de l'honneur, qui n'est pas celui du devoir, mais qui en dérive, puisqu'il consiste à ne pas en-

freindre les lois morales acceptées par le milieu auquel on appartient, de peur de perdre l'estime ; c'est là que la bonté se fait sentir autour d'elle, qu'elle s'emploie à aider, à assister le prochain, que les institutions charitables se fondent, que le courage prend la défense du faible ou de la collectivité, qu'on élève son esprit vers l'idéal intellectuel ou esthétique. Si la civilisation favorise dans une certaine mesure l'éclosion du vice, elle stimule bien plus énergiquement la vertu, qui, sans elle, végéterait rabougrie dans un cercle restreint et ignorerait ses plus nobles emplois.

La civilisation donne au vice et à la vertu une couleur particulière. Le vice se dépouille de sa bestialité primitive, de ce qu'il a de farouche et de plus répugnant : il se dissimule sous des dehors élégants ; il se relève par une certaine distinction, une élégance de bon ton. Les misanthropes déclarent qu'il n'en devient que plus séduisant et plus dangereux ; gagnerait-on beaucoup à ce qu'il reste à l'état sauvage ? Si la civilisation ne lui ôte pas son venin, tout au moins il y perd de sa malpropreté ; elle le débarbouille. Elle restreint jusqu'à un certain point le champ des vertus héroïques par le manque d'occasions ; mais elle affine les autres par la fréquence des rapports avec nos semblables et la nécessité de vivre en bons termes avec eux ; elle développe la sociabilité ; on prend l'habitude d'éviter de choquer ceux avec qui on vit, de faire des frais pour eux, de se montrer par ses côtés aimables, de chercher ce qui unit, ce sur quoi on peut s'entendre et s'accorder ; on devient indulgent, tolérant. L'amollissement des mœurs a pour conséquence leur adoucissement, qui est un grand

bien ; on répugne à ce qui est violent, brutal, cruel ; les peines trop sévères sont supprimées ; on respecte davantage la vie des hommes, leurs biens. La morale dépouille sa rigueur spartiate, mais elle devient plus humaine ; on s'intéresse à tout ce qui ennoblit l'homme, à tout ce qui le tire de son avilissement. C'est dans les sociétés civilisées que toutes les grandes idées morales se sont formulées et qu'elles ont rencontré l'accueil nécessaire à leur succès ; on sait avec quelle faveur les idées d'affranchissement, de justice, de liberté, d'abolition des privilèves ont été reçues dans la société aimable et corrompue de la fin du dix-huitième siècle, qui n'a pas pu les réaliser et qui en est morte, mais qui s'était enthousiasmée pour elles. La civilisation est la condamnation de la force brutale ; le sauvage ne quitte jamais ses armes, l'homme civilisé est un homme désarmé ; c'est son honneur et c'est en même temps sa faiblesse, tant qu'il subsiste autour de lui des ferments de barbarie.

Après les civilisations fragmentaires, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, nous assistons au début d'une civilisation, qui paraît devoir être celle du genre humain unifié et qui évoluera désormais sans perdre ce caractère ; elle tend à devenir universelle, comme l'est la raison elle-même, et par là répond aux plus hautes exigences de l'intellectualisme. Lorsqu'on se trouve en pays étranger, on est moins dépaysé qu'on ne s'y attendait ; on peut faire le tour du monde presque sans changer ses habitudes. Il existe un type d'homme civilisé, auquel cherchent à se conformer les classes cultivées de tous les pays de l'uni-

vers ; il est tout extérieur et se manifeste par la manière de se vêtir, de se présenter, de vivre matériellement, de voyager, d'entendre le luxe et les relations mondaines ; sous ces dehors un Européen, un Brésilien, un Japonais ne se distinguent pas au premier coup d'œil ou tout au moins ont la prétention de ne pas se laisser distinguer ; la ressemblance n'est point parfaite et ces tentatives pour s'uniformiser peuvent alimenter la verve des esprits moqueurs ; c'est faire preuve de légèreté que de n'en voir que les résultats parfois comiques ; elles sont un signe des temps et un sujet de méditations graves, puisqu'elles sont la manifestation d'un idéal commun et la renonciation au particularisme au moins dans l'aspect extérieur. Ce n'est en réalité qu'une surface, sous laquelle persistent des différences transmises ; mais l'universalité de la civilisation mondiale s'accuse d'une façon autrement sérieuse par les échanges intellectuels ; dans quelque contrée que se fasse une découverte scientifique et dans quelque langue qu'elle se formule, elle et ses effets sont immédiatement adoptés par tous. Ainsi ce n'est pas seulement à la superficie de l'humanité, mais dans les couches profondes que la civilisation s'universalise ; le vernis d'homme civilisé n'intéresse que les apparences ; ce n'est qu'une indication ; le fonds commun qui se constitue est une réalité, dont la signification est considérable.

Conclusion. — Nos premières réflexions nous mettent en présence de l'organisation puissante et mystérieuse de la nature ; cette organisation n'est pas dirigée spécialement contre nous et ne nous est pas exclusivement favorable ; comme nous en faisons partie, que nous lui devons l'ambi-

tion et la capacité de la tourner davantage à notre utilité, ce n'est pas nous révolter contre elle que d'entreprendre la chose ; c'est au contraire entrer dans une voie qu'elle nous ouvre et jouer le rôle qui nous est assigné ; nous n'arrachons pas à la nature ses secrets, nous les lui demandons dans les formes qui conviennent et elle nous les livre; nous n'attentons pas à ses forces; mais nous nous en servons sans cérémonie. Notre but est que l'optimisme prématuré du paysan de La Fontaine soit de mise dans un monde aménagé par nos soins. La nature en nous donnant notre corps nous a rangés dans la catégorie des animaux ; mais elle nous a en même temps inspiré le désir de nous dégager le plus possible de l'animalité qui nous étreint ; c'est pourquoi nous tentons légitimement de réduire nos appétits matériels à ce qui est nécessaire, de remédier à l'imperfection de nos organes et d'ouvrir plus largement pour nous les sources de la vie. Elle nous a doués d'instincts bruts ; c'est en les perfectionnant que nous avons tiré du sauvage l'homme moral et civilisé, le citoyen d'un État constitué raisonnablement. C'est là, parmi des difficultés sans nombre, l'effort de l'esprit qui vivifie la matière et le grand œuvre intellectuel.

CHAPITRE XIV

L'INTELLECTUEL ET L'ACTION

La glorification actuelle de l'action. — La mode s'est implantée de nos jours de prêcher l'énergie et de glorifier l'action; c'est un courant irrésistible; nous avons des professeurs d'énergie, dont les uns enseignent par l'exemple — c'est ce qui vaut le mieux — et dont les autres se contentent de se dépenser en discours. Il n'est pas mauvais qu'on nous recommande l'action, puisque c'est dans l'action que nous avons faibli, il y a près d'un demi-siècle, et que les résultats de cette défaillance pèsent encore sur nous. C'est un avertissement utile contre l'amollissement dans le bien-être qui nous envahit, à une époque où la sollicitude des mères, qui restent toujours des mamans, entourent des enfants trop rares d'un confort précoce qu'ils n'ont rien fait pour acquérir et dont ils se font une nécessité. Comment songeraient-ils à ne compter que sur eux-mêmes, quand il est si doux d'être protégé et de sentir autour de soi des gens qui pensent et qui agissent pour vous? Il est bon de leur montrer l'action comme la condi-

tion même et le plaisir des natures fortes. Toutefois il y a dans cette prédication intensive quelque chose de ce dédain de nous-mêmes et de l'engouement pour les étrangers, qui s'emparent si facilement chez nous des tempéraments fougueux et peu réfléchis. On nous cite en exemple ce Président des États-Unis, qui n'eut rien de plus pressé en quittant sa magistrature que d'aller chasser les fauves au cœur de l'Afrique centrale; ses exploits cynégétiques ne paraissent avoir rien ajouté à ses qualités d'homme d'État et ses concitoyens semblent de cet avis. D'autre part, ce que nous avons fait depuis quarante ans, notre relèvement, la constitution de notre empire colonial, nos efforts opiniâtres pour développer notre commerce et notre industrie ne sont pas l'indice de gens paresseux, qu'il est urgent de réveiller de leur torpeur. En tout cas, s'il est légitime de dresser l'action contre la mollesse et l'inertie, il est plus qu'inconsidéré de la vanter aux dépens de l'intellectualisme qui en est le principe nécessaire.

Importance de l'action. — On raconte que Sieyès, à qui l'on demandait ce qu'il avait fait sous la Terreur, répondit : « J'ai vécu » ; il y eut là en effet une période, où il n'était ni sans difficulté, ni sans mérite de vivre; beaucoup d'innocents, en dépit de leur bonne volonté, n'y avaient pas réussi ; mais combien cette réponse est misérable, lorsque, la vieillesse venue, on repasse dans sa mémoire les années écoulées et que, s'interrogeant sur ce qu'on a fait dans ce monde, on ne trouve pas autre chose à dire ! Combien plus fier et plus digne d'un homme le mot d'Épaminondas : « Je laisse deux filles immortelles,

Leuctres et Mantinée »! Il n'est pas donné à tous de défendre l'indépendance de sa patrie et de marquer son nom par des victoires ; mais tous nous avons un emploi à faire de notre existence et il faut qu'à un moment donné nous puissions montrer des résultats ; du reste, le nombre des existences absolument inutiles est de nos jours très restreint ; le plus humble travailleur, s'il calcule avant sa mort le nombre d'heures pendant lesquelles il a peiné, peut être satisfait de lui-même ; il semble que de la besogne accomplie il ne subsiste rien ; mais c'est que le fruit en a été recueilli au fur et à mesure. Ceux mêmes qu'Horace appelle « les gens qui ne sont bons qu'à faire nombre et à manger du pain » ont en général produit une valeur supérieure à celle du pain qu'ils ont mangé ; témoin Horace lui-même, à qui la postérité doit quelque chose.

Il serait superflu d'insister sur la nécessité de l'action, puisque c'est par elle que le monde se transforme et que l'humanité s'élève, que la civilisation n'est que de la pensée accumulée, réalisée par l'action, que la décadence des peuples musulmans, la faiblesse des Chinois tiennent à un arrêt de l'action. L'homme n'est pas fait pour rester immobile ; nouveau-né, il s'agite ; homme mûr, il agit.

Divers aspects de l'action. — Mais l'action revêt des aspects divers ; une de ses formes, qui occupe la presque totalité de l'espèce humaine, a pour objet de subvenir aux besoins du corps ; elle n'est pas près de s'éteindre et ce n'est pas elle qu'il est nécessaire d'encourager. Nous avons une répugnance pour le travail fatigant imposé ; mais nous ne naissons pas avec notre subsistance assurée ; ni la nature

ni la société ne la tiennent à notre disposition sans effort et c'est l'obligation d'y pourvoir qui suscite cet effort. Chacun choisit un métier et l'exerce à la sueur de son front, parce qu'il faut vivre ; chacun est affairé à poursuivre une carrière pour soutenir sa famille et, s'il est possible, atteindre une certaine aisance ; les jeunes gens, qui n'ont pas chez leurs parents un fonds inépuisable de ressources où prendre nonchalamment — et c'est l'immense majorité — cherchent le travail, qui est pour eux une nécessité ; toutes ces demandes d'emploi, qui s'accumulent partout et se heurtent souvent à des refus, ce sont des activités qui s'offrent et qui sont supérieures à la quantité du travail disponible. Si ce n'est point là le mode d'action le plus noble, c'est le plus fécond en résultats ; l'ouvrier ne voit guère dans sa besogne que les moyens de vivre ; mais cette besogne a une valeur ; c'est cette valeur qu'escomptent ceux qui la provoquent et la dirigent ; l'artisan dans les villes, le paysan dans les champs produisent la richesse en gagnant leur pain. Une immense cité comme Paris a été construite par la faim et par la soif. C'est seulement si la science parvenait à fournir à chaque individu sa nourriture assurée, sans qu'il eût le moindre effort à faire pour se la procurer, qu'il deviendrait indispensable d'exciter l'homme à l'action, de lui en prêcher l'excellence, de l'exhorter à prendre une peine désintéressée pour faire progresser la civilisation ; jusque-là il n'y a pas à craindre que les marteaux cessent de résonner sur l'enclume, les cheminées d'usine de fumer, le pic du mineur d'attaquer le charbon dans les entrailles du sol.

La nature a pourvu, au moins dans nos climats exigeants, à ce que nous ne nous endormions pas dans l'oisiveté ; mais l'action a de bien autres mobiles que d'apaiser les réclamations du corps ; si on l'examine, on voit qu'elle n'a pas de valeur par elle-même ; là où elle est le plus tendue, le plus énergique, où elle réalise de plus près son idéal strict, elle peut être inutile, nuisible, désastreuse.

L'enfant est sans cesse en action, mais simplement parce que ses muscles ont besoin d'exercice ; il gambade, il court ; il ne produit aucun travail. Combien de gens sont toujours en mouvement et se fatiguent à ne rien faire ! Ils vont de visite en visite, de réceptions en réceptions ; on les voit le même jour au club, aux courses, au théâtre ; leurs minutes sont comptées ; ils sont comme la paille emportée par le tourbillon et, parce qu'ils n'ont point pris de repos, ils s'imaginent avoir été très occupés ; ils ne l'ont été que de futilités ; l'écureuil en cage fait tourner sa roue ; ils s'agitent dans le cercle étroit de la vie frivole.

Le bandit est un homme d'action ; il est l'homme de l'action la plus emportée, la plus fougueuse, la moins retardée par les scrupules, de celle qui va droit au but, use des moyens les plus directs, ne s'arrête devant rien. Négligeons toute considération morale ; plaçons-nous au point de vue de l'action pour l'action ; nous admirerons le bandit. Ni obstacle, ni danger ne le font hésiter ; il entre en lutte violente non seulement contre les individus, qui peuvent être armés et se défendre, mais contre la société, qui a une organisation formidable dirigée contre lui ; il

n'échappera que par hasard et il sait bien qu'il n'échappera pas toujours ; il se tuera lui-même, sur le point d'être pris, ou il montera sur l'échafaud ; pour ne pas échouer à sa première tentative, il lui faut une décision, une vigilance, une présence d'esprit, qui ne se démentent jamais ; il a un corps et une âme de fer. Arriver de jour brusquement en automobile devant un bureau de poste, massacrer les employés, enlever la caisse et s'enfuir à toute vitesse en tirant des coups de feu sur les passants, voilà de l'action, de l'action effrénée, éperdue, qui ramène aux beaux temps de la barbarie.

L'action de la passion aveugle et déchaînée n'est ni moins magnifique, ni moins redoutable. Dans un accès, où il ne se connaît plus, l'homme se sent emporté par un irrésistible élan et cet élan l'amène invinciblement à l'acte qu'il se représente comme désirable et nécessaire ; il l'accomplit, en saisissant le couteau ou le revolver. La bête féroce est une bête d'action ; l'homme entraîné par la passion ne le lui cède en rien ; il agit et c'est tout ce qui le préoccupe ; il agit brutalement, instantanément ; il est aussi terrible que les forces naturelles, quand elles s'enflent en tempête.

L'action guidée par une idée fausse est quelquefois aussi violente dans ses manifestations ; en tout cas elle n'est pas moins funeste. Elle peut être éclatante, frapper l'imagination ; elle va se perdre dans les ruines, comme la foudre dans les pierres disjointes. Napoléon a été un homme d'action par excellence ; dans son ambition d'asservir l'Europe et de fonder un empire universel, il a mis en jeu des res-

sources d'une puissance extraordinaire, suscité des activités humaines, qui ont produit un merveilleux effort de courage et d'héroïsme; la France est sortie diminuée de ses mains. Lorsqu'on lit notre histoire, on voit qu'elle abonde en hommes d'action ; on se demande si par leurs erreurs ils n'ont pas fait autant de mal à notre pays, que de bien par leur vues justes. Les guerres religieuses du seizième siècle, la fièvre de conquêtes de Louis XIV, les excès de la Terreur ont été une formidable tension d'énergie, mais qui nous a coûté cher. La conséquence constante de l'action dévoyée, c'est la réaction qu'elle rend nécessaire ; or c'est une honte pour l'homme et la marque la plus saisissante de son imbécillité, que la nécessité de la réaction, puisque celle-ci est une action dont on aurait pu faire l'économie, qu'elle n'a pour effet que de relever ce qui a été détruit, de remettre les choses en place, de restituer l'état antérieur.

L'action et la pensée. — Il est explicable qu'on vante l'action pour l'action dans des milieux forcenés, où le but avoué est le renversement de ce qui existe et la révolte ouverte; cela se comprend moins dans des sphères cultivées, où l'on voit plus loin et de plus haut. L'action par elle-même n'est qu'une force en mouvement et la détente du muscle ; elle est indifférente au bien et au mal. Elle n'est légitime, souhaitable, bienfaisante, que lorsqu'elle est la réalisation réfléchie d'une idée vraie, qu'elle est guidée par un principe d'une valeur incontestable. Il faut prêcher l'action réglée et raisonnable, se méfier de l'autre et ne pas jouer avec le feu; c'est une déchéance que de se condamner à

l'inertie ; agissons donc, mais agissons pour pratiquer la vertu, pour aider nos semblables, qui, laissés à eux-mêmes, succomberaient, pour repousser la force brutale, pour traduire l'idéal dans de belles œuvres ; que les résultats de notre action se dressent pour satisfaire ce qu'il y a en nous de noble et de supérieur ; il ne faut pas dire simplement à l'homme : « Agis », mais : « Conçois des idées telles, qu'elles méritent d'être mises à exécution et n'épargne rien pour en faire des choses vivantes ». L'action doit être aux ordres de la pensée, qui lui marque le but à atteindre et lui fournit les moyens ; sans rien abdiquer de sa vigueur et de sa spontanéité, elle doit savoir où elle va, ne point partir au hasard et errer à l'aventure ; elle est l'œuvre du bras ; celui-ci ne se mettra en branle, que quand la tête aura décidé.

Pourquoi l'intellectuel ne saurait être un homme d'action. — Il serait désirable que l'intellectuel et l'homme d'action ne fissent qu'un ; ainsi jadis on souhaitait que les rois fussent philosophes ou que les philosophes fussent rois ; malheureusement ce sont là des vœux chimériques et des impossibilités.

Ce serait une belle tâche pour l'intellectuel que de guider ses semblables dans l'action ; il n'est pas apte à la remplir pour des raisons, dont les unes sont tirées d'eux et les autres de lui.

Il se complaît dans l'idée pure ; or l'idée pure est un sujet de réflexion, elle n'est pas un principe d'action. Alors même que les hommes prétendent se conduire par l'idée, ils envisagent des vérités humaines, qui se prêtent à des

interprétations diverses, qui contiennent une part de vérité et une part d'erreur, qui sont justes à certain point de vue, fausses à un autre ; ils ne se donnent pas la peine de les débarrasser de tout ce qui est trouble et obscur ; ils en tirent des conséquences, qui n'y sont pas contenues ; ce sont des idées obscures, boiteuses qui les mettent en mouvement ; l'intellectuel ne reconnaît plus ses filles chéries et l'instrument se fausse dans sa main ; pour faire agir les hommes, il faut se plier à leurs manières de voir, entrer dans leurs préjugés, leur présenter les choses sous un côté qui n'est pas tout à fait exact et souvent les tromper à demi ; ce sont des compromissions qui répugnent à l'intellectuel. Beaucoup d'ailleurs sont sourds au raisonnement, qui les laisse indifférents, et restent butés ; la persuasion n'a pas de prise sur eux ; rien ne sert de vouloir les convaincre, c'est à leur cœur qu'il faut parler ; peu importe ce qu'on dit, pourvu qu'on le dise avec chaleur ; une conférence sur les raisons qu'il y a d'être patriote fait piteuse figure à côté de *La Marseillaise ;* ce ne sont pas seulement leurs sentiments qu'il faut remuer, mais leurs passions qu'il importe de mettre à vif ; dans une sphère plus calme, si l'on peut leur montrer que c'est leur intérêt même qui parle, on a partie gagnée. Ce n'est point là l'affaire de l'intellectuel.

En outre pour agir il faut savoir ; l'action qui ne repose pas sur des connaissances précises est une aventure. Or l'intellectuel a là-dessus des scrupules, qui viennent de ce qu'il est intellectuel. Il sait peu de chose de science certaine ; pour le reste il n'a que des connaissances

approximatives, qui n'assurent pas à l'action des bases solides ; il hésite donc à s'engager. En fait nous n'acquérons l'expérience qu'à nos dépens et par la vie ; nous sommes sans cesse en présence de circonstances auxquelles elle ne s'applique point et, quand nous l'avons, il n'est plus temps d'agir. Les renseignements que nous prenons à l'avance ne sont presque jamais, quelles que soient nos précautions, complets et suffisants. On en est réduit à induire, à deviner ; on est surpris des conséquences, qui ne sont pas celles qu'on attendait et qui parfois sont tout le contraire ; les faits nous donnent un démenti ; c'est pour cela qu'on est si fier, quand on réussit ; on a fait preuve d'un flair, qui aurait manqué à d'autres. La conduite de la vie est aléatoire, faite de prévisions risquées et d'hypothèses ; le comment de l'action n'est pas irrévocablement fixé dans les préliminaires ; on agit toujours un peu au petit bonheur ; c'est cette part de hasard, ce jeu des événements, qui rendent l'action passionnante pour les gens qui y sont portés ; et c'est ce qu'elle a d'irrationnel et de chanceux, qui en détourne l'intellectuel.

Enfin il a une certaine incompréhension de la réalité et il est malhabile à la manier ; homme de principes, il ne voit pas que ceux-ci ne sauraient s'appliquer tels quels aux faits. Il édifie des systèmes qui sont logiques, inattaquables, contrôlés par une critique impartiale, qui satisfont pleinement sa raison, mais qui, lorsqu'il passe de l'abstrait au concret, aboutissent à des résultats imprévus et ne résistent pas à l'épreuve. La pratique des idées ne lui donne pas cette souplesse, cette habitude des concessions, cette

résignation à l'à peu près, qui sont indispensables dans les choses de la vie. L'intellectuel qui veut agir apparaît comme chimérique et dénué d'aptitude ; je ne parle pas des rêveurs dont les idées inconsistantes demeurent à l'état flottant et s'évanouissent quand on essaie de les prendre corps à corps ; les plus précis prétendent faire des mathématiques dans les choses humaines ; l'action se pose devant eux comme une équation algébrique à résoudre ; ils n'aperçoivent pas les éléments perturbateurs, les impondérables, dont la présence ne se décèle point, mais qui déjouent leurs calculs ; ils ont des déceptions, dont la cause leur échappe ; leurs actes sont mal appropriés et tombent à côté. C'est pourquoi les véritables hommes d'action, tout en rendant justice à leurs intentions louables, se défient d'eux et les renvoient poliment à leurs chères études.

L'intellectuel inspirateur de l'action. — Ce qui écarte surtout l'intellectuel du champ de l'action pratique, c'est que son activité est ailleurs ; elle est toute cérébrale. Il est persuadé que le principal et le plus difficile est de concevoir ; ce qui est bien conçu et qui en vaut la peine trouve toujours quelqu'un pour l'exécuter et le plus fort de la besogne est fait. Cette activité est plus intense, plus soutenue, plus accaparante que celle de l'homme d'action ; mais elle ne se manifeste pas au dehors par des éclats et par des gestes. Elle crée autour d'elle le calme extérieur, qui lui est indispensable pour considérer les idées en elles-mêmes, découvrir les vérités qui se cachent, déduire les unes des autres, en accroître le nombre. Les gens superficiels ne la soupçonnent point et regardent l'intellectuel

comme un être un peu singulier, qui s'abstrait des préoccupations communes et s'isole dans une oisiveté dédaigneuse ; c'est pour lui qu'on a imaginé cette fameuse tour d'ivoire, où, se désintéressant de l'humanité, de ses misères et de ses travaux, il vivrait oisif en se contemplant lui-même. L'image conviendrait à un vague rêveur, perdu dans des méditations vaines et sans but, à un égoïste, à un désabusé ou à un ermite retiré du monde pour fuir les dangers qui menacent son salut, ne conversant qu'avec Dieu et se confinant dans un idéal d'individuelle pureté. Ce n'est pas une tour d'ivoire qu'habite l'intellectuel, c'est un laboratoire d'idées ; c'est là qu'est la provision des matières premières dont s'alimente l'action, l'arsenal qui lui fournit ses outils et ses armes ; c'est de là que provient tout ce qui sert aux hommes pour améliorer leur sort, s'éclairer, progresser. L'intellectuel préside de haut à l'action en formulant les principes assurés et féconds qui doivent la guider ; il l'empêche de n'être qu'une agitation tournoyante ou une manifestation malfaisante ; il lui donne ses motifs et sa direction ; elle est l'incarnation de l'idée éclose dans son cerveau et c'est par là que l'action humaine se distingue de la force brute.

Il ne descend personnellement dans l'arène, que lorsqu'il voit les principes méconnus, l'humanité abandonnée aux passions, aux convoitises aveugles, ayant perdu sa route et luttant désespérément dans la nuit ; il ne revendique la conduite du navire que lorsqu'un capitaine ignorant le mène aux abîmes ; mais son intervention n'est que momentanée; une fois le péril passé, il ne s'attarde pas à régler les dé-

tails ; il a hâte de retourner dans la sphère sereine où les idées s'enfantent.

Le plus grand peuple n'est pas celui qui déploie le plus d'énergie matérielle, qui fournit la somme la plus considérable d'action, mais celui qui a le plus de penseurs et les plus profonds, qui réalise leurs conceptions et dont l'action est la mieux dirigée. Un humoriste a dit qu'il n'avait manqué à Attila que d'être un homme du monde ; plus sérieusement il ne lui a manqué que de représenter une idée. Il est vrai que l'action brutale peut détruire les résultats de la pensée, qui ne sont point défendus vigoureusement contre elle ; un peuple plus énergique et moins cultivé peut triompher d'un plus civilisé ; il y a une diminution de la civilisation, mais ce n'est qu'une éclipse ; des hommes oppriment d'autres hommes et se substituent à eux ; l'idée poursuit son chemin et s'empare des vainqueurs ; ils ne l'empêchent pas d'exister avec sa puissance attractive et l'évidence, contre laquelle ils ne peuvent rien. Les résultats de l'action sont parfois énormes ; ils créent des situations nouvelles, modifient l'aspect de l'humanité ; mais ils s'impriment dans les choses changeantes et sont périssables ; les siècles sont lents à les effacer ; ils finissent toujours par en avoir raison, les usent et les réduisent à l'état de souvenir. L'idée seule est immortelle ; les empires s'écroulent, les vérités scientifiques demeurent ce qu'elles sont. Il est bien certain que le caractère des sociétés futures sera de donner aux idées plus d'importance, de leur faire une place plus grande que dans les sociétés anciennes, d'en être avides et de tout faire reposer sur elles ; ce sera l'élément essentiel ;

il faudra donc qu'elles abondent pour suffire à tous les usages. Les statistiques nous avertissent que l'emploi de tels ou tels métaux, la consommation de certaines matières croissent dans de fortes proportions ; l'homme civilisé fera une consommation d'idées de plus en plus active, de plus en plus intense ; c'est ce besoin que l'intellectuel est appelé à satisfaire.

CHAPITRE XV

L'INTELLECTUEL ET LE COMMERCE DES HOMMES

L'intellectuel et la solitude. — En général l'homme ordinaire, simple unité quelconque de la masse, craint et hait la solitude ; quelquefois par accès il se prend pour elle d'une belle passion ; il s'y réfugie pour se libérer de toutes les gênes sociales, qui l'emprisonnent, l'accablent, empiètent sur son indépendance, lois, règlements, conventions, convenances, usages, ces mille liens noués autour de lui avec une férocité sournoise ; il se propose d'y aménager son existence à sa façon et d'y goûter vraiment la liberté. Il n'y demeure pas longtemps ; séparé du troupeau, il se sent désemparé ; le soutien lui manque ; il est effrayé de n'avoir à compter que sur lui ; il a peu de ressources et celles qu'il possède ont besoin d'être stimulées ; laissées à leur chétive insuffisance, elles s'évanouissent ; il est annihilé, il s'ennuie. Le silence lui pèse ; il le trouve horriblement triste ; le spectacle, le bruit de l'activité humaine lui sont indispensables ; sans quoi il a la sensation de la diminution de la vie, de la

mort, du tombeau. La solitude affecte l'intellectuel tout autrement ; il vit par la pensée intérieure et cette pensée, le tumulte ou simplement le frôlement de ses semblables la contrarient, la refoulent, la font taire ; au milieu d'eux il éprouve un resserrement, une incapacité ; c'est loin d'eux, en rentrant en lui-même, qu'il se trouve à l'aise et se dilate ; dans le silence la vie devient pour lui plus réelle et plus ample ; le contact des hommes l'oppressait, il est délivré ; comme il n'a rien à tirer d'eux, il ne les regrette pas ; il ne saurait être lui-même que dans son cabinet, parmi ses instruments de travail ; là il se sent discrètement entouré ; ses livres n'élèvent point la voix pour troubler ses méditations ; mais leur concours fidèle lui est assuré ; si sa pensée faiblit et est à court d'aliment, c'est là qu'elle ira chercher le trésor d'idées propre à la ranimer et à lui rendre sa vigueur.. Ceux qui les ont écrits sont morts, mais non ce qu'ils y ont déposé d'eux ; leur compagnie muette est pour lui plus chaude d'excitations que le tourbillonnement tapageur des vivants.

L'intellectuel et la fréquentation de ses semblables. — Il n'est pas très friand du commerce de ses semblables ; après les heures d'étude il faut bien rentrer dans le monde ; il le fait plus par nécessité que par plaisir. Il y tombe, comme des nues, au milieu des vilenies, qui sont inhérentes à toute société humaine, intrigues, fourberies, mensonges, intérêts poursuivis avec âpreté, déchaînement des convoitises et des passions ; tout cela lui paraît mesquin et il s'étonne qu'on y consacre son existence, quand il y a tant de grandes choses qui vous sollicitent et vous appel-

lent. Mais laissons les bassesses ; à une époque de travail universel et divisé comme la nôtre, nous avons tous ou presque tous une profession, un métier, qui occupent nos instants, qui nous façonnent et qui, même aux heures de repos, donnent à nos pensées une direction particulière. L'industriel ne perd pas de vue son usine, le commerçant son négoce, le financier les affaires de Bourse, le magistrat les choses de son ressort, l'artilleur sa batterie et le professeur sa classe ; tous ces gens-là aiment à se grouper par affinités pour converser de ce qui leur tient au cœur et la conversation ne languit pas ; mais, pour un étranger, il n'y a pas grand'chose à prendre ; il demeure abasourdi et voudrait s'en aller ; que s'ils se piquent de laisser de côté leur spécialité, c'est à peu près le néant ; ils n'imaginent point qu'on puisse s'intéresser à des idées pures. On se plaint de la disparition des salons où, dit-on, l'on causait ; il serait instructif de savoir de quoi l'on y causait ; assurément on y déployait de l'esprit et, comme la sociabilité était fort appréciée, on mettait en commun ses ressources ; c'était un pique-nique ; mais, comme il fallait s'en tenir aux besoins de la communauté, le niveau n'était peut-être pas très élevé. Les gens de plaisir ne sont pas moins absorbés par leur genre d'existence que les professionnels ; tout s'y ramène pour eux et s'y résume ; ce sont, eux aussi, des spécialistes à leur manière ; les menus incidents, qui surviennent dans le cercle de leurs relations, défrayent leur curiosité ; comment ils se sont amusés hier, à quoi ils s'amuseront demain, voilà ce qui est capital ; ils ont une provision d'idées courantes dans leur milieu, qu'ils échan-

gent comme une monnaie banale ; jamais rien d'original, ni de profond ; ils sautent d'une chose à une autre, sans que la seconde ait plus d'importance que la première ; c'est le caquetage d'une volière en émoi. Alors même qu'ils effleurent les choses intellectuelles, ce n'est que superficiellement, d'un mot ; ils n'y voient rien de sérieux, mais une simple variété de leurs amusements.

Que tout cela suffise à tuer le temps, c'est ce qui est incontestable ; mais dans une société si fermée à ce qui l'occupe, si agitée de choses qui le laissent froid, de sentiments qui n'éveillent rien en lui, l'intellectuel se trouve gêné, comme lorsqu'on survient à l'improviste parmi des gens très différents de vous par la naissance, l'éducation, les habitudes quotidiennes, le train de vie. Il s'abstrait donc de la conversation, qui n'est pour lui qu'un vain bourdonnement et dont son oreille perçoit vaguement les paroles, sans les transmettre à son cerveau ; il se réfugie en lui-même et se refait une solitude intérieure propice au travail de ses pensées. Il n'est là que matériellement et répond à peine à ce qu'on lui dit ou répond de travers ; il diffère peu d'un stupide et passe pour un extraordinaire distrait, pour un original, ce qui dans le monde est le comble du ridicule.

Ou bien il fait effort pour vaincre la timidité, qui lui est naturelle parce qu'il a vécu seul avec ses livres, et pour ne point paraître absent. Dans la foule il cherche quelqu'un qui ait une valeur, une signification ; si ses efforts n'aboutissent point, il tente de se mettre au niveau de ce qui l'entoure et de ne pas se singulariser ; il essaie de s'intéresser et n'y réus-

sit que médiocrement ; il fait preuve de bonne volonté ; il condescend ; mais cela se voit et reste extérieur ; il est gauche et maladroit ; il force la note et ne parvient pas à rompre la glace.

Le plus souvent il ne se risque dans le monde qu'introduit et guidé ; sa femme lui rend ce service, l'amène et le conduit, lui souffle le nom des personnes présentes et ce qu'il faut dire ; elle ne cache pas à ses amies qu'elle a pris charge d'un être un peu bizarre, enfantin, mais bon et elle l'excuse d'avance ; il est heureux de se conformer et de lui obéir ; s'il ne l'avait point, il serait comme l'aveugle abandonné de son caniche.

L'intellectuel et le plaisir. — Il se trouve mêlé aux plaisirs des hommes ; ceux-ci cherchent dans la société un moyen de rendre l'existence plus agréable et plus gaie ; ils ont un invincible besoin de s'amuser et, pour s'amuser, il faut qu'ils s'assemblent ; c'est dans les amusements en société que se réalise le plus complètement cette solidarité humaine, dont on parle tant et à laquelle ailleurs on s'efforce sournoisement de se soustraire ; ici chacun dépend de son voisin et tient à honneur d'apporter franchement sa part à l'œuvre commune, de l'apporter la plus grande et la meilleure possible, de ne pas faire figure d'inutilité maussade, d'être le boute-en-train. Le premier attrait du plaisir, c'est qu'il n'est pas imposé, comme le travail ; quand il l'est, il devient odieux ; on s'y livre sans contrainte, en suivant son caprice ; il satisfait cet instinct de spontanéité aventureuse, qui est si impérieux en nous et qui nous fait trouver un charme à marcher librement à travers champs.

En outre nos occupations journalières finissent par nous lasser parce qu'elles sont toujours les mêmes, que, mettant exclusivement en jeu certaines de nos facultés, elles n'offrent point d'aliment aux autres ; plus nous les remplissons avec conscience, plus nous éprouvons le sentiment qu'elles nous rétrécissent, que nous ne sommes pas l'homme tout entier qu'a fait la nature, que nous nous retranchons une foule des possibilités qui nous sont ouvertes ; elles nous concentrent et nous tendons à nous répandre ; ce désir instinctif d'extension se satisfait dans l'infinie variété du plaisir ; l'homme qui s'y abandonne est un homme nouveau ; l'observateur est surpris parfois, qu'on le fasse consister dans des choses qui, à ses yeux, en sont tout à fait dénuées ; elles ont pour l'intéressé le mérite d'être autre chose que ce qu'il fait habituellement ; c'est un curieux besoin de l'homme engagé dans des conditions de vie même très supportables, que celui d'en sortir, de dépouiller le caractère de sa profession, d'effacer les traces qu'elle nous imprime, d'abolir ce qu'on est et de renaître tout autre ; la joie d'aller à la campagne et de voyager, d'entendre de la musique, d'assister à un spectacle captivant provient de cette sensation de renouveau, d'oubli total de ce que nous étions tout à l'heure et que nous redeviendrons bientôt ; on se sait plus qui on est ; on n'est plus un homme assujetti à des obligations particulières et façonné par elles ; on est un homme tout court, dans sa plénitude et sans lien avec rien. Considérez dans une salle de théâtre une réunion composite, attentive à ce qui se joue ; il n'y a plus là ni boutiquiers, ni industriels, ni propriétaires, ni financiers, ni

rentiers ; il y a des hommes largement ouverts à des impressions humaines ; le plaisir n'est vraiment délicieux que si l'on ne se rappelle plus rien, ni le cours usuel du métier, ni les soucis de toute espèce qui assombrissent et affligent. Dans le plaisir on s'étourdit, on cherche une ivresse analogue à celle que produisent les excitants et les stupéfiants artificiels, l'alcool, l'opium. Ôtez à l'homme son besoin d'oubli, il n'y recourra plus. Pour l'homme qui s'amuse, le passé n'a pas existé et il semble que l'avenir n'existera point ; il s'est emparé du présent et fait halte dans la vie. Enfin le plaisir n'est pas une simple indolence apathique, bien que celle-ci soit déjà douce, un relâchement de l'activité, sans quoi il deviendrait vite morose ; les enfants ne s'amusent jamais plus qu'aux jeux qu'ils ont imaginés eux-mêmes ; il en est de même des hommes ; la préoccupation d'une société qui s'amuse est d'inventer des plaisirs qui ne soient pas ceux de tout le monde, de donner à ses fêtes une physionomie originale, de faire ce qui n'a pas encore été fait ; ce qui n'est pour le spectateur qu'une bizarrerie qui l'étonne est pour l'intéressé une nouveauté qui l'enchante, parce qu'il en est l'auteur ; plus dans un divertissement il y a d'imprévu, de création personnelle, plus il est agréable et, s'il s'agit de plaisirs banals, on prétend y ajouter un certain ragoût et ne pas les subir bêtement, comme le premier venu.

L'intellectuel, lui aussi, doit parfois se divertir et même a besoin d'une plus forte détente que le commun des hommes ; la pensée l'épuise, il faut qu'il cesse. Il s'adonne à un sport ou prend tout bonnement part aux plaisirs

usuels. Mais ils sont pour lui un moyen et non une fin; il s'en passerait volontiers, s'il était possible ; il ne s'amuse pas pour s'amuser ; il voit là une nécessité pour guérir la fatigue, redevenir frais et dispos et fait une cure. Il ne goûte donc le plaisir que provisoirement et jamais avec un laisser-aller complet. Il s'accorde une récréation, rien de plus ; il part pour une excursion dans un pays qui n'est pas le sien ; mais il ne part point sans esprit de retour et cet esprit de retour ne l'abandonne jamais. En outre il n'éprouve aucun dégoût pour ce qui fait son occupation favorite et par suite il ne trouve pas un charme décisif au changement. Il n'a aucune raison d'oublier ce qui est le fond même de son existence et ne connaît pas l'insouciance frivole. Il tire son plaisir de sa fonction, qui est la meilleure qu'on puisse se proposer et où l'utilité se confond avec l'agrément ; il n'est pas comme l'employé de bureau impatient de laisser de côté ses paperasses. Quand il pense dans son cabinet et que les pensées lui viennent lucides et ordonnées, il ressent une jouissance intime, qui n'a point sa pareille ; il n'a qu'un regret, c'est que cela ne puisse durer toujours et qu'il faille s'interrompre ; s'il fait une découverte de valeur, sa joie est vive ; auprès de cela les plaisirs extérieurs que lui offre le monde lui semblent fades. S'il possède l'esprit inventif et l'ingéniosité, il en a un meilleur emploi que de le dépenser à corser de vains amusements pour les rendre plus piquants et il serait fâché de s'en servir pour des futilités.

Il y a plus : ces plaisirs mêmes il devient petit à petit impropre à les goûter. Il a pris un pli et des habitudes

qui le dirigent, exclusives de ce qui n'est pas elles. Il s'est accoutumé à tout envisager par le côté sérieux, à raisonner, à définir, à juger, à approfondir, à poursuivre partout la vérité. Or il y a dans les choses les plus frivoles en apparence matière à penser et c'est à ce point de vue que presque malgré lui il les aborde et les considère ; c'est par là que s'opère entre l'homme vulgaire et lui le divorce le plus tranché. Quand nous allons à la comédie, nous ne songeons qu'à nous divertir et du jeu des acteurs et de la verve de l'écrivain ; si nous avons passé là quelques heures de délassement complet et d'épanouissement agréable, nous ne demandons rien de plus et nous nous en allons satisfaits. L'intellectuel se met à étudier la pièce, pèse ses qualités et ses défauts, apprécie le mérite de l'auteur et oublie de s'y divertir, parce qu'elle est pour lui un sujet de travail de l'esprit. S'il ouvre le livre d'un humoriste, il analysera les causes du rire qu'il provoque, il déterminera pourquoi, comment, jusqu'à quel point il est drôle ; dans toute chose faite par l'homme il y a un élément d'intelligence et c'est cet élément qui l'intéresse ; au lieu de laisser s'ébattre en lui l'animalité, de prendre le plaisir comme il vient, sans savoir ce que c'est, il dissèque ce plaisir et ne saurait s'en empêcher. Il ne réussit pas à fermer à clef son cerveau, comme il ferme son cabinet, quand il sort.

Attitude de la société mondaine vis-à-vis de l'intellectuel. — La société mondaine se tient avec lui sur la réserve ; elle l'accueille comme on accueille un parent éloigné, qui a vécu de longues années en pays étranger,

qui y a pris un air exotique et qu'on sent différent de soi. Entre elle et lui il y a une distance ; elle se demande sur quel terrain se fera le rapprochement et comment. En même temps une certaine curiosité l'attire; elle se rend compte qu'il y a à gagner à le fréquenter, qu'il sait bien des choses qu'elle ignore, qu'il a des points de vue nouveaux pour elle, qu'il n'est pas une de ces poupées vulgaires, avec lesquelles on échange des mots, parce qu'il faut parler, mais qui sont vides et découpées sur un patron banal. S'il est illustre, si une réputation incontestée le précède, on tient à honneur de le rechercher, on fait quelque effort pour s'élever à son niveau, par crainte de passer pour un imbécile ; on l'entoure, on le flatte ; c'est un grand homme sur un piédestal ; mais le grand homme n'est pas toujours amusant ; avec lui il faut se guinder et cette contrainte fatigue ; quelqu'un qui sait trop et qui a toujours raison finit par devenir insupportable et antipathique. S'il veut retenir une cour autour de lui, il faut qu'il fasse les honneurs de son savoir et de son esprit, qu'il se dépense pour plaire, se mette à la portée, se résigne à devenir un intellectuel pour dames ; à ce prix il sera le héros de la fête. L'intellectualisme ne saurait être dans le monde qu'un intermède ; ou bien on y exploite des alentours qui lui sont très extérieurs, par exemple les intrigues académiques.

L'intellectuel et ses pairs. — Entre l'intellectuel et la société mondaine il ne saurait y avoir de cordiale sympathie ; ils sont à des pôles trop opposés. Il lui reste le commerce de ses pairs ; il le recherche par intérêt non pour les personnes, mais pour les idées ; il s'attache à eux non

comme hommes, mais comme facteurs de vérités. Ce commerce est d'un caractère tout particulier; les intellectuels suivent chacun leur chemin ; ce sont des parallèles qui ne se rencontrent qu'à l'infini. Deux spécialistes d'ordre divers n'ont pas de points de contact; mais chacun possède un trésor d'idées qui pour l'autre est quelque chose d'inconnu ; c'est ce qui les attire ; ils se racontent leurs découvertes faites dans des pays différents et se livrent à de précieux échanges ; ils sont comme deux livres, qui se feuilletteraient réciproquement. S'ils s'occupent des mêmes objets, s'ils poussent leurs recherches dans le même sens, il peut se produire un rapprochement qui n'est pas l'amitié et que ceux seuls qui l'ont pratiqué peuvent définir exactement, la collaboration. L'amitié est la fusion de deux sensibilités, la collaboration, l'union active de deux intelligences en vue de créer.

CHAPITRE XVI

L'ORGUEIL INTELLECTUEL

Préjugé sur l'orgueil intellectuel. — Le vulgaire reproche volontiers à l'intellectuel d'être orgueilleux ; cette imputation, dans le sens où on l'exprime, n'est pas toujours fondée. On sent qu'il possède une supériorité ; de cette supériorité on trouve naturel de tirer profit pour ses besoins courants ; on emprunte des connaissances, des idées, tout ce qui, n'étant pas matériel, n'a pas de valeur monnayée, plus facilement qu'on ne demande de la lumière et de l'eau. On interroge l'intellectuel comme on interroge un répertoire posé sur une table ; or on l'interroge souvent maladroitement. Le public ne se rend pas un compte exact de ce qu'est un intellectuel ; pour lui c'est un savant, et un savant est un homme qui sait tout ; or l'intellectuel est un homme qui sait à fond certaines choses, mais qui en ignore bien davantage. Il le questionne, comme les enfants questionnent les grandes personnes, qui pour eux représentent la science totale. Souvent il l'embarrasse et le prend au dépourvu ; n'obtenant pas de réponse satisfaisante, il se

figure que l'intellectuel garde pour lui son savoir et refuse de le communiquer ; en réalité, si celui-ci ne l'a pas contenté, c'est qu'il ne l'a pas pu. De plus, il lui pose naïvement des questions qu'il croit très simples, mais dont en fait la solution est si compliquée et si ardue, qu'elle n'est saisissable qu'à des intelligences très préparées ; on ne peut donc pas la lui donner, puisqu'elle est au-dessus de sa portée et qu'il est hors d'état de la comprendre. Enfin il n'admet pas le doute, l'incertitude ; il croit que sur tous les points on est fixé d'une façon définitive ; si on ne lui répond pas avec une précision positive, il est froissé et s'imagine qu'on se moque de lui.

Humiliations de l'intellectuel. — Il y a donc entre l'intellectuel et le public un malentendu, qui le fait accuser d'orgueil alors qu'il ne le mérite pas. Cependant cet orgueil existe ; quand on s'adonne à la pensée pure, on s'en enivre ; c'est un breuvage fort ; un esprit vigoureux, qui explore le domaine de l'idée, est fier de la noblesse de ses efforts et de ses conquêtes ; il s'élève de plus en plus et la distance s'accroît entre lui et le commun des hommes, qui demeurent confinés dans la vie végétative ou dans la pensée utilitaire ; il est comme l'aviateur qui voit au-dessous de lui le paysan labourer sa terre et qui vole en plein ciel. Toutefois, s'il ne peut se défendre de quelque orgueil, cet orgueil est maintenu dans d'étroites limites par des humiliations qui sont de nature à lui inspirer plus de modestie qu'on ne lui en prête d'ordinaire.

Il a de vastes ambitions ; pour les réaliser, il se donne tout entier sans restriction et sans ménagements ; il n'existe

que pour son œuvre et il est ardent à se prodiguer pour la mener à bien. Or seul l'intellectuel supérieur est égal à la tâche et l'accomplit dans toute son ampleur ; l'intellectuel de moindre envergure est arrêté par la faiblesse de ses moyens ; il voudrait avoir une intelligence capable de résoudre les grands problèmes, une faculté inépuisable de savoir, de comprendre, d'inventer ; il se sent pauvrement pourvu et sa volonté la plus ferme est paralysée par l'indigence de ses ressources ; il lutte contre un cerveau insuffisant et borné, instrument médiocre, qui ne répond pas à ses aspirations ; ce qu'il fait est infiniment peu de chose auprès de ce qu'il voudrait faire ; il ressemble à ces saints, qui ne se trouvent jamais satisfaits de leur piété et de leurs œuvres, et il n'a pas la ressource d'implorer la grâce.

D'autre part, ce qu'il sait n'est qu'une partie infime de ce qu'il faudrait savoir. Sait-on quelque chose ? Qu'est-ce que l'esprit ? Qu'est-ce que la matière ? Il a été un peu plus loin que les autres, il n'atteint pas le fond : la science dépasse l'homme. Il ne saisit de la vérité que des parcelles et des fragments ; la spécialisation, qui est une nécessité, lui enlève l'espoir d'embrasser l'ensemble et, dans le cercle étroit qu'il s'est assigné, il ne va pas bien loin ; il ne fait qu'ébaucher ; d'autres viendront qui compléteront, vérifieront, tireront les conséquences ; les quelques découvertes, qui échoient en partage aux plus forts et aux plus heureux, ne sont rien auprès de ce qui reste à découvrir ; s'il a posé des principes féconds, il aura sur ce qui en découle un droit de suite et ce qui revient légitimement à un ancêtre ; ce sont d'autres pourtant qui seront les pères directs de

cette lointaine postérité. La vérité lui est mesurée parcimonieusement ; il est dans une chambre où pénètrent quelques rayons ; il ne contemple pas le soleil en face.

Ce qui justifie l'orgueil intellectuel. — Il a pourtant des raisons pour ne point s'estimer trop bas ; il doit à la nature seule la qualité et la quantité de son intelligence, mais, s'il est devenu un intellectuel, c'est qu'il l'a voulu d'une volonté décidée et inflexible ; parmi les facultés, qui lui étaient départies, il en a choisi une, à laquelle il a attribué une prééminence souveraine ; il ne s'est pas contenté d'en cueillir les fruits spontanés ; il l'a soumise à une culture rigoureuse, assujettie à une méthode sévère ; il l'a dressée en vue d'un but, prémunie contre les défaillances et l'erreur ; il en a fait l'instrument de précision, dont il avait besoin ; aucun effort ne lui a coûté pour l'amener au degré de perfection qu'elle comportait et, s'il en a reçu la matière, la forme qu'il lui a donnée est son œuvre. Après l'avoir disciplinée, il l'a consacrée à la recherche de la vérité et c'est à cet unique emploi qu'il l'a vouée résolument, pendant les trop courtes années qui séparent la jeunesse de la décrépitude. Pour réussir dans sa tentative, il a exercé un contrôle vigilant sur les autres facultés, qui, jalouses de l'intelligence, l'égarent, la refoulent, la gênent dans ses fonctions ; il a dompté leurs révoltes, réprimé leurs empiétements et les a condamnées à ne tenir dans son existence qu'un rôle secondaire. Il a renoncé à ce qui pour la plupart des hommes fait l'agrément et le prix de la vie, la poursuite des plaisirs, la satisfaction des intérêts, l'acquisition des richesses. Il s'est imposé un labeur incessant, dont ses

semblables devaient recueillir les avantages, tandis que lui, peu soucieux du profit, se contenterait de l'honneur d'être au service de la vérité.

Il brave les préjugés qui font rage impuissants autour de la science, les inimitiés qu'elle suscite en lésant des intérêts qui gardent rancune : ainsi les successeurs des médecins de Molière s'insurgent contre un enseignement qu'ils jugent trop élevé et contre les recherches de laboratoire qui renouvellent la médecine ; cela les gêne dans l'application commode des remèdes, qui ont fait leurs preuves... en ne guérissant pas ; ils n'admettent point que d'autres trouvent des remèdes qui guérissent. L'intellectuel n'hésite pas à se singulariser, ce qui rend sa situation délicate, les hommes n'aimant point qu'on affecte de n'être pas comme tout le monde, surtout lorsqu'ils voient là un soupçon de supériorité ; ils ont peu de souci de l'idéal, traitent volontiers ceux qui le poursuivent de fous ou de vaniteux et ne leur épargnent point leur risée ou leurs injures. « Un astrologue un jour se laissa choir... on lui dit : « Pauvre bête ! » ; on eut raison de lui dire « Pauvre bête ! », parce que l'astrologie est une chimère, à laquelle il est sot de sacrifier sa sécurité ; mais, c'eût été un grand mathématicien, qu'il en eût été de même ; la malignité humaine ne s'inquiète pas si le penseur tend à la vérité ou se perd dans la rêverie ; elle ne comprend point que, pour se livrer à l'abstraction, on trébuche dans le réel. C'est l'honneur de l'intellectuel, et il y faut un certain courage, que de dédaigner les pièges tendus et les puits ouverts sous ses pas, tandis qu'il porte ses regards en haut ; il

n'échangerait pas son sort contre celui du bourgeois prudent, qui n'évite les chutes qu'à la condition d'avoir sans cesse les yeux rivés au sol et de contempler anxieusement le bout de ses pieds.

Ce qui autorise l'intellectuel à prendre une honnête assurance, ce sont deux phénomènes, dont l'évidence est manifeste et l'importance capitale dans l'évolution de l'esprit humain : le recul de l'ignorance, le recul de l'erreur. Théoriquement l'ignorance est vaincue ; il n'est personne aujourd'hui qui voulût prendre sa défense ; tout homme cultivé tient à donner à son fils une instruction égale ou même supérieure à la sienne. Cet hommage au savoir n'est pas, il est vrai, absolument désintéressé ; on désire assurer à ses enfants un avenir brillant et l'on se rend compte que l'ignorant ne saurait arriver à rien et reste au dernier échelon social. C'est au moins la constatation d'un fait, la place prépondérante prise par le savoir dans notre société. Une considération plus relevée et également incontestable, c'est qu'il vaut mieux en tout avoir affaire à des gens instruits qu'à des brutes, qu'avec eux on finit toujours par s'entendre, qu'ils sont plus capables d'être utiles et de remplir leur fonction. Ce qui excite des défiances, c'est la demi-instruction, qui en effet a ses dangers ; mais on ne voit pas d'autre remède à la demi-instruction qu'une instruction plus développée.

Et d'autre part, depuis l'origine du genre humain, combien d'erreurs misérables, qui infectaient les intelligences, ont disparu ! C'est une chose à laquelle on ne réfléchit pas assez ; une fois qu'elles se sont évanouies, on n'y pense

plus et, si le hasard vous les remet sous les yeux, on se contente de hausser les épaules et de sourire. Or cette substitution incessante sur les points les plus divers de la vérité à l'erreur est une des caractéristiques les plus consolantes de l'histoire de l'humanité ; ce serait pour un érudit patient un travail de la plus haute portée que de faire l'inventaire de tout ce que l'homme a cru faussement jadis et qu'il ne croit plus ; la liste serait longue et devrait être infatigablement tenue à jour ; il faudrait prendre une à une toutes les erreurs, qui ont aveuglé les générations passées, en définir la cause, montrer combien de temps elles ont duré, sous quelle influence et à quelle date elles ont fait place à des notions plus justes et comment beaucoup d'entre elles définitivement exclues des cerveaux éclairés ont continué pendant des années et des siècles à végéter obscurément dans la masse ignorante. Cette récapitulation des victoires remportées par l'intellectualisme ne serait pas une vaine curiosité et du temps perdu. Pour entretenir dans une nation le courage, on lui met sous les yeux ses annales glorieuses et les hauts faits des ancêtres ; de quelle utilité ne serait-il pas pour le bon renom et les progrès de l'intellectualisme d'appeler l'attention de tous, dans une sorte de livre d'or, sur la série ininterrompue des triomphes de la vérité sur l'erreur !

Un autre moyen de garantir l'intellectualisme contre toute hostilité, s'il en existe encore, et contre tout retour offensif, ce serait de signaler sans pitié tous les méfaits de la stupidité. Lorsqu'on écrira l'histoire de l'esprit humain, il conviendra d'y insérer un long chapitre sur

celle de l'imbécillité ; celle-ci est le génie malfaisant qui rend lugubre la destinée de l'homme ; le passé est rempli de calamités et de catastrophes qu'on impute aux mauvais instincts, à l'égoïsme, à l'ambition, à la cruauté, aux passions violentes et détestables ; tout cela a sa part de responsabilité dans les horreurs dont l'humanité dans sa marche a épouvanté la terre ; elle est petite, si on la compare à celle de l'imbécillité : chrétiens livrés aux bêtes, massacres des infidèles, bûchers des hérétiques, manifestations de barbarie, mais surtout monuments d'imbécillité. Prenez n'importe quel fait douloureux de l'histoire, vous verrez qu'avec de la clairvoyance, un jugement sain, il aurait pu être évité ou que tout au moins les conséquences en auraient été singulièrement atténuées ; toujours à l'origine on trouve l'aveuglement, le faux calcul, l'imprévoyance, l'absurdité ; tous les vices réunis des hommes n'ont pas eu d'effets aussi funestes que leur bêtise et ces vices eux-mêmes sont entachés de déraison. Si, dans la vie courante, on examine le cas de ceux de nos semblables qui ont échoué, qui se débattent dans une situation fâcheuse, qui sont tombés très bas, on aperçoit que dans telle ou telle circonstance ils ont manqué de sens, qu'ils ont commis des sottises ; avec une intelligence plus clairvoyante et plus réfléchie ils se seraient épargné les infortunes, qui les désespèrent ; ce qu'ils appellent malchance a été à un certain moment défaut de raison. Lucrèce représente les fantômes de la religion païenne pesant de leur poids lourd sur l'humanité ; un fantôme non moins redoutable, un monstre qui domine, enveloppe,

terrasse les hommes, c'est l'imbécillité ; la mission de l'intellectuel est de les sauver de ses griffes.

Il a lieu de n'être pas mécontent, lorsqu'il se compare aux autres types d'hommes supérieurs, devant lesquels l'espèce humaine s'incline. Les grands hommes d'action la pétrissent brutalement, tandis qu'il tente, lui, de la transformer par la persuasion et qu'il sollicite son adhésion raisonnée. Il ne leur coûte point de sacrifier des milliers d'existences ; c'est là l'enjeu de leurs vastes combinaisons ; ils emploient pour moyen la force, obtiennent des résultats éclatants ; ils fascinent l'imagination ; non seulement ils accaparent le présent, mais ils laissent leur nom aux siècles passés et, lors même que leur œuvre a péri, on en garde la mémoire ; ils apparaissent comme ces dieux de l'antiquité, qui faisaient sentir leur puissance en maniant la foudre. L'intellectuel songe que, s'ils ont été malfaisants, il n'aurait pas voulu être à leur place et que, s'ils ont été bienfaisants, c'est qu'ils partaient d'une idée juste et qu'ils la lui doivent. Les grands écrivains et les grands artistes révèlent l'idéal et font envisager la beauté ; ils élèvent l'humanité au-dessus de la médiocrité et de la platitude, la consolent de ses misères, lui ménagent une vie plus noble, l'enthousiasment pour les héros qu'ils ont créés ; sans eux elle continuerait à se nourrir de pain, mais ses facultés supérieures n'auraient point d'aliments. L'intellectuel n'a pas sur elle une prise aussi directe, aussi profonde, aussi personnelle ; mais il pense que ces belles idées, qu'ils ont revêtues d'une forme immortelle, c'est chez lui qu'elles ont pris naissance et qu'il les leur a cédées pour

qu'ils les ornent et les glorifient. Il tient dans la société humaine le rôle de l'intelligence dans le composé humain, c'est-à-dire qu'il est le facteur principal, à qui tout se subordonne et de qui tout découle. A la base de tout se trouve la pensée claire et nettement exprimée et c'est dans ce sens qu'on peut entendre la Parole : « Au commencement était le Verbe. »

Enfin ce qui lui donne confiance, c'est que les temps sont passés, où, ignoré et obscur, il accomplissait sa tâche au milieu de l'indifférence générale et sans que le public, absorbé par d'autres préoccupations, en soupçonnât l'utilité ; il ne tenait alors qu'une fort petite place et son rôle grandit tous les jours ; le présent commence à lui appartenir et les âges futurs lui appartiendront bien davantage. La routine, si puissante pendant de longs siècles, est ébranlée et cède ; naguère encore le paysan, tournant et retournant la terre de ses pères, écartait d'elle superstitieusement tout contact, qui n'était pas celui de ses mains calleuses ; il n'avait que dédain pour les inventions des savants ; maintenant il en sent le prix et les recherche ; la culture rationnelle remplace la culture empirique. Les industriels attachent à leurs usines des laboratoires scientifiques, où l'on perfectionne les procédés. L'intellectuel est encore jalousé, il n'est plus méconnu ; jadis il n'avait que de maigres ressources et l'on n'eût pas songé à mettre à sa disposition l'argent, dont on avait un usage meilleur et plus pratique ; aujourd'hui on ne lui chicane plus les subsides ; il suffit qu'il signale ses besoins, pour qu'on y pourvoie et, quand les pouvoirs publics sont à court, des

particuliers tiennent à honneur d'apporter une contribution roturière par son origine, princière par sa magnificence, quelquefois princière par l'une et par l'autre. On sait que c'est à la science théorique qu'on doit les applications utiles ; on attend beaucoup d'elle, on la stimule, on lui fait crédit ; il n'y a plus à craindre qu'on la laisse périr d'inanition ; elle est sortie de la période de gêne ; dans tout le monde civilisé des palais se dressent, qui l'abritent. Sur la liste des grands hommes, même de ceux qui sont populaires, des intellectuels figurent ; ils ont des statues, ce qui à notre époque ne les garantit pas de la mauvaise compagnie, et les passants lisent leurs noms au coin des rues, sans savoir toujours ce que ces noms représentent. L'hommage est souvent criard et vulgaire, mais l'intention est bonne et fait bien augurer de l'avenir.

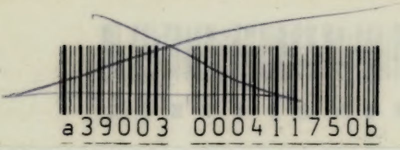
TABLE DES MATIÈRES

3756. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

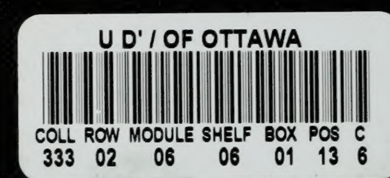
The Library
University of Ottawa
Date Due

10 DEC. 1993
28 JUIN 1993
NOV 01 1995
NOV 13 1995
NOV 08 1997
NOV 04 1997
AVR 06 2001
APR



B F 1 2 2 • C 3 I 1 9 1 4
C A R T A U L T , A U G U S T I N G E O
I N T E L L E C T U E L •

CE BF 0122
•C3I 1914
COO CARTAULT, AU INTELLECTUEL
ACC# 1019350


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 01 13 6